

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

EUGÈNE POTTIER

UN DÉFENSEUR DU PROLÉTARIAT

1816–1887

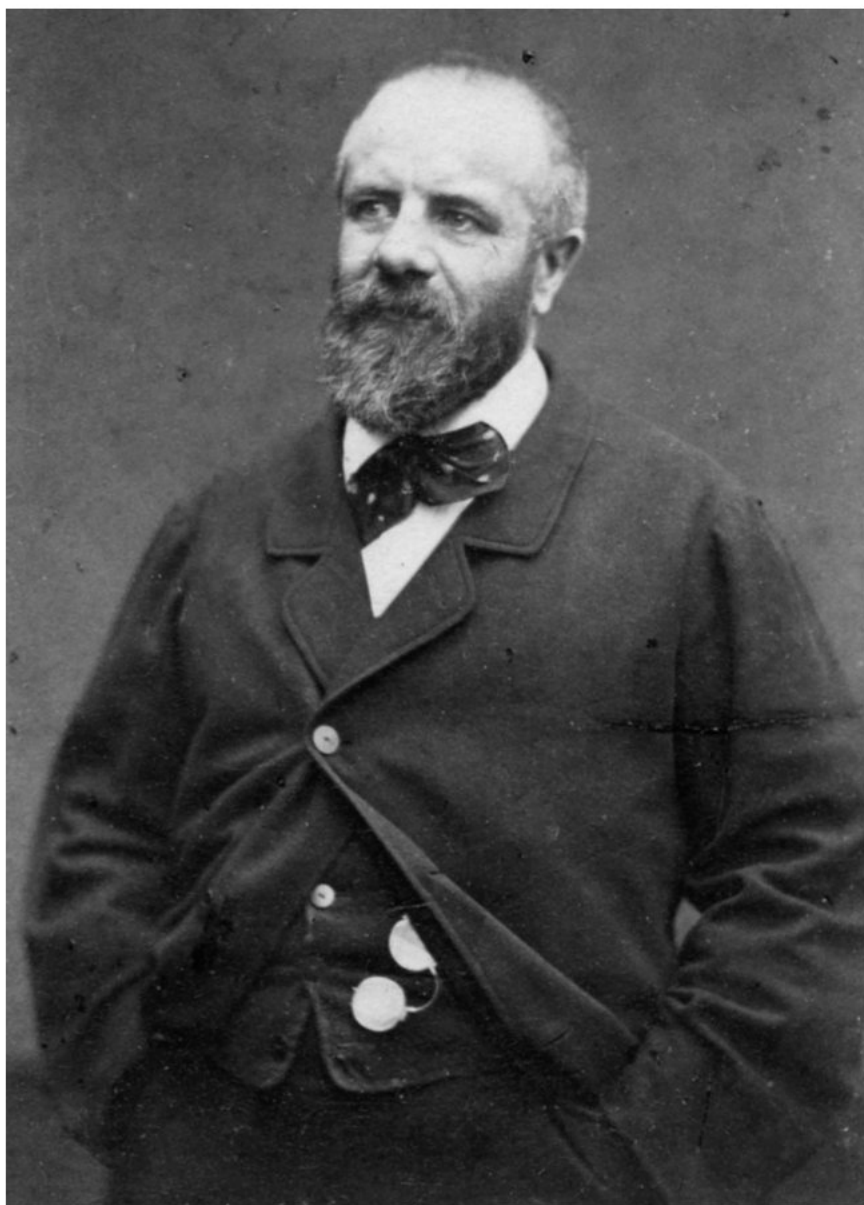
Ernest Museux

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

"Le dernier jour de La Commune"
Léon Choubrac, "Hope" (1883) Domaine public



EUGÈNE POTTIER
UN DÉFENSEUR DU PROLÉTARIAT
BICENTENAIRE
4 OCTOBRE 1816
4 OCTOBRE 2016



PRÉFACE

Eugène Pottier fut toute sa vie un travailleur acharné qui eut trop souvent à compter avec la misère.

Ce fut un militant qui, sans une heure de défaillance, luttait énergiquement et héroïquement pour l'avenir meilleur du plus grand nombre : les Travailleurs !

Sa vie est celle de tous les siens. Né de parents pauvres, il fut tour à tour ouvrier emballleur, pion, dessinateur sur étoffes.

En 1848, il est aux barricades comme en 1871 à la Commune. Après la défaite, il prend le chemin de l'exil, il végète en Angleterre, en Amérique, puis, à l'amnistie, vieillard de plus de soixante ans, il rentre dans son cher Paris, perclus de douleurs, paralysé, sans fortune, dans l'impossibilité de gagner sa vie.

En 1887, il s'éteint.

Voilà en quelques mots la vie si bien employée, si fortement remplie de ce digne citoyen.

À côté de cette vie matérielle, Pottier vécut une vie d'artiste. Les vers, dès son jeune âge, l'attiraient, il devint sans contredit un de nos plus grands poètes révolutionnaires — peut-être le plus grand¹ — malgré tout son talent, il n'eut pas la satisfaction de jouir de sa gloire comme il le méritait. Il resta jusque fort tard inconnu, oublié, délaissé et, sans des amitiés sincères, il n'eût jamais été édité, peut-être !

À quoi cela tient-il ?

C'est que Pottier n'était pas un mendiant de popularité ; Pottier était la modestie en personne.

Pottier a produit énormément ; il eût pu être classé parmi nos meilleurs poètes, si ses œuvres eussent vu le jour à leur heure, régulièrement, par le livre. Peu soucieux de la réclame, il donnait à droite et à gauche, jetait ça et là ses meilleures œuvres en feuilles volantes, qui se dispersaient.

Il semait, disséminait, sans songer à sa réputation, à sa valeur, et cependant, il en est peu qui l'aient valu. Mais il a fait dans le monde entier une propagande inouïe, et — on peut le dire — Il a, par ses écrits, fait faire à la question sociale un très grand pas.

Il nous a semblé qu'il était temps de rendre à Pottier ce qui lui appartient, Il nous a semblé qu'il était temps de grouper nos souvenirs, d'esquisser cette grande et belle figure d'un des plus fervents défenseurs du Prolétariat, parmi les plus dignes.

L'AUTEUR

¹ Soit dit sans offenser Jean-Baptiste Clément qui a fait des merveilles.

Chapitre I

AVANT
LA COMMUNE

La vie d'Eugène Pottier est étroitement liée à son œuvre. Étudier son œuvre, c'est étudier l'homme qui n'eut qu'une passion : celle des vers.

C'est ce que nous allons faire.

Eugène Pottier naquit à Paris, le 4 octobre 1816, de parents pauvres. C'est dire qu'il s'est, fait lui-même et qu'il est par excellence le fils de ses œuvres. Son père, ouvrier emballleur, suffisait à peine aux besoins de la famille et le jeune Pottier fut, dès l'âge de treize ans, obligé d'entrer en apprentissage.

Déjà, à cette époque, Eugène était attiré vers la littérature, vers la poésie qu'il admirait ; mais son père ne voyait rien de plus beau que le métier d'emballleur et l'imposa à son fils. Ce métier manuel ne plût pas à Eugène, il se fit pion, afin de pouvoir plus à son aise caresser la muse.

On devine quelle vie de misère il dut subir. Le pion, fâché avec son père, n'avait pas toujours de quoi manger, mais il rimait et cela le consolait. De pion il devint commis papetier et enfin dessinateur sur étoffes, métier dans lequel il excella et qu'il conserva jusqu'à la Commune. Il était alors arrivé à se trouver à la tête d'une importante maison, mais la Commune, son rêve, le prit tout entier, il céda sa maison.

Nous avons dit qu'Eugène Pottier avait un penchant pour la rime. Dès 1830 ; c'est-à-dire à quatorze ans, il lançait sa première chanson, intitulée : *Vive la liberté*. Il s'annonçait déjà pour ce qu'il devait être un jour : un chansonnier révolutionnaire.

Deux ou trois ans plus tard, il publia une brochure contenant une douzaine de chansons célébrant particulièrement le vin et l'amour, mais il quitta bientôt ce genre pour entrer dans la voie qu'il ne quittera plus : la chanson politique la poésie révolutionnaire, la critique sociale.

En 1840, il publia la chanson intitulée : *Il est bien temps que chacun ait sa part*, laquelle eut un retentissement immense. Il continue à écrire des chansons dont nombre est contenu

dans son volume « Quel est le fou ? »² C'est, en 1847 : *Le fumier* ; en 1848 : *Les arbres de la liberté*, *Mirliton*, *La pétition des épiciers* ; Le coup d'État de 1851 arrive ; le 4 décembre, Pottier lance : *Qui la vengera ?*

La République est morte,
Dans sa bière on la porte
Je suis son fossoyeur.
— Qui donc, mon Dieu ! la vengera ?
Je suis son fossoyeur
Et j'enterre mon cœur !
La verra qui vivra !
La terre enfantera !
Le marteau chantera !
Le travail fleurira !
La rose rougira !

L'année suivante, il chante ainsi le *Te Deum du coup d'État* :

Le clergé remplit l'église.
Là, sous les cieux obscurcis,
Rome à prix d'or canonise
Les coups d'État réussis.
On rend au tigre, au reptile,
Des Te Deum nasillards.
Va, vieil Empire, défile,
Défile dans les brouillards.
Puis il crie à sa façon : *Vive Napoléon* :

Si le Moniteur est l'histoire,
Jamais souverain dans sa gloire,
Pontife, czar, comédien,
N'eut un triomphe égal au sien.
C'est à qui prendra la patate³.
Pour voir un bout de sa moustache ;
Oncle ou neveu, vive le nom !
Vive ! Vive Napoléon !

En 1857 ; il écrit *L'origine du vin*, *Madeleine et Marie* ; en 1859 : *La Palisse Rata-poil* ; en 1860 : *Vieille histoire et vin vieux* ; en 1861 : *La science fermière* ; *La Chanson du Dessinateur* ; en 1862 : *Le vin de la comète* ; en 1866 : *Le prophète en goguette*, *Respectez la caserne* ; en 1868 : *Les meubles de l'ami Pierre* ; en 1869 : *La fleur des quatre*

² « *Quel est le fou ? Chansons, avec une préface de Gustave Nadaud* » (Henri Oriol éd., Paris 1884).

³ « Patate : voiture de transport [...] coûtant peu » Émile Littré « *Dictionnaire de la langue française* », tome III, page 1000 (Lib. Hachette et C^{ie}, Paris 1874).

saisons, *Lanturlu, Filourette-Filouri, Don Quichotte* ; 1870 arrive, il chante : *Le bran-cardier* ; en septembre 1870, c'est : *Défends-toi, Paris !*

Entends-tu les pas d'une armée,
Paris, quels sombres châtements !
Sur les coteaux vois la fumée
Des avant-postes allemands.
Voilà ce que l'Empire coûte :
La défaite et le désarroi,
Mais tu vas leur barrer la route.
Défends-toi ! Paris, défends-toi !

Jette Babylone aux orties,
Chasse, dans tes sombres fureurs,
Les catins et les dynasties,
Les marlous et les empereurs.
Insurge une France française
Et tisonne en ces jours d'effroi
Le volcan de quatre-vingt-treize,
Défends-toi ! Paris, défends-toi !

Citons encore, sans date : *Roule boule saoule, Le vertigo, La pomme de Newton, Propriété, La bouteille inépuisable, Cartouche banquier, Ne dérangeons pas le monde, Chacun vit de son métier, Rédiger diriger digérer* (vie d'un politicien), *La vigne en santé*.

Et, publié dans ses "Chants révolutionnaires"⁴, sans date :
Sentier des bois, Le Fils de la fange, N'en faut plus, L'auge, Déjà, Cent mille, Enterré vivant, Le lierre à l'œuvre, Salut aux Quinze mille voix, On fusille les voleurs, Le rêve du forgeron, L'avenir social, Le grand krack, Pas de fête sans amnistie, Les logements insalubres. Et ce chef d'œuvre : *Les classes dirigeantes* qu'il faudrait citer tout entier ; nous en prenons deux strophes, la première et une autre au hasard :

Tout un flot d'étoiles filantes
Sur ce globe s'est abattu,
Et de nos classes dirigeantes
Il ne reste plus un fétu.
Ceux qui nous guidaient dans l'impasse,
Nos hommes d'État creux et lourds
Sont allés diriger l'espace...
Et la Terre tourne toujours !
Plus de gras curés, plus de pape !

Pas même un pieux sacristain ;
On ne rencontre plus Priape
En soutane d'ignorantin.
Le miracle ayant tué Rome,
Le Syllabus n'ayant plus cours,
La raison se fait Dieu dans l'homme !
Et la Terre tourne toujours !

Et la philosophique et ironique *Leur bon Dieu*, et ce chant martelé dans l'airain : *En avant la classe ouvrière !* qui commence ainsi :

En avant ! les forges, les mines,
Les fabriques et les chantiers,
Compagnons de tous les métiers,
Martyrs de toutes les famines,
Forçats que la misère vend
A la bourgeoisie usurière ;
En avant ! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant !

Et cette triste et lamentable chanson du Chômage, si poignante, si vraie :

Mon patron n'a plus d'ouvrage
Et nous n'avons plus de bois :
C'est l'hiver, c'est le chômage,
Toutes les morts à la fois !
Pas un pouce de besogne.
Il neige, le ciel est gris ;
A chaque atelier je cogne,
J'ai déjà fait tout Paris.
Plus de crédit, rien à vendre,
Et le loyer sur les bras,
Partout on me dit d'attendre :
Et la faim qui n'attend pas !

Citons encore, par ordre de date. 1847 : *Ventre creux* ; 1848 : *La République honnête, Vieille maison à démolir, Juin, Tuer l'ennui, L'enfantement, Les buveurs de sang* ; 1849 : *Le petit oublié, La montagne, La mort d'un globe* ; 1852 : *Le défilé de l'empire* ; 1856 : *Regain de jeunesse* ; 1857 : *La Guerre* ; 1867 : *La grève des femmes, Ce que dit le pain* ; 1870 : *Guillaume et Paris, Le 31 Octobre, Quand viendra-t-elle ?, La terreur blanche, Le va-tout*.

⁴ "Poésies d'économie sociale et chants socialistes révolutionnaires" (Henri Oriol éd., Paris 1884).

Chapitre II

PENDANT L'EXIL

En 1871, Eugène Pottier, délégué au Comité central, travaille avec la plus grande activité à la préparation de la Commune, qu'il regardait comme l'émancipatrice de la classe prolétarienne, et dont il fut élu membre par 3352 voix sur 3600 votants, aux élections complémentaires d'avril.

Pottier prit, comme membre de la Commune, tout particulièrement en main, la cause des pauvres à laquelle il avait voué sa vie. Il s'associa aux décrets sur la conscription, sur les loyers, sur le Mont-de-Piété et sur la formation du Comité de Salut public. Il lutta comme un brave, fit tout son devoir jusqu'au dernier jour, et quand le dernier drapeau rouge, qu'il aimait tant et qu'il a tant chanté, eut disparu de la dernière barricade, il prit le chemin de l'exil et se réfugia en Angleterre. Là il se reposa, un peu épuisé de la lutte contre Versailles. Mais il fallait vivre ; alors commença une nouvelle vie de misère. En 1873, il gagna l'Amérique et habita plusieurs villes des États-Unis dans lesquelles il exerça tour à tour les professions de dessinateur et de maître d'école, en attendant l'heure de rentrer en France, à l'amnistie, en 1880.

En juin 1871, il signe encore de Paris, ce morceau connu :

L'INTERNATIONALE

C'est la lutte finale ;
Groupons-nous et demain,
L'Internationale
Sera le genre humain.

Debout ! Les damnés de la terre !
Debout ! Les forçats de la faim !
La raison tonne en son cratère,
C'est l'éruption de la fin.
Du passé faisons table rase,
Foule esclave, debout ! Debout !
Le monde va changer de base :
Nous ne sommes rien, soyons tout !

Il n'est pas de sauveurs suprêmes :
Ni Dieu, ni César, ni tribun,
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes !
Décrétons le salut commun.

Pour que le voleur rende gorge,
Pour tirer l'esprit du chaos,
Soufflons nous-mêmes notre forge,
Battons le fer tant qu'il est chaud.
L'État comprime et la loi triche ;
L'impôt saigne le malheureux ;
Nul devoir ne s'impose au riche ;
Le droit du pauvre est un mot creux.
C'est assez languir en tutelle,
L'Égalité veut d'autres lois ;
« Pas de droits sans devoirs, dit-elle
Égaux, pas de devoirs sans droits. »

Hideux dans leur apothéose,
Les rois de la mine et du rail
Ont-ils jamais fait autre chose
Que dévaliser le travail ?
Dans les coffres-forts de la banque
Ce qu'il a créé s'est fondu,
En décrétant qu'on le lui rende,
Le peuple ne veut que son dû.

Les rois nous saoulaient de fumée,
Paix entre nous, guerre aux tyrans
Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l'air et rompons les rangs !
S'ils s'obstinent ces cannibales
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

Ouvriers, paysans, nous sommes
Le grand parti des travailleurs,
La terre n'appartient qu'aux hommes,
L'oisif ira loger ailleurs.
Combien de nos chairs se repaissent !
Mais si les corbeaux, les vautours,
Un de ces matins disparaissent,
Le soleil brillera toujours.

C'est la lutte finale ;
Groupons-nous et demain,
L'Internationale
Sera le genre humain.

En juillet 1871, Eugène Pottier, à Gravesend, petit port anglais voisin de Londres, écrivit cette superbe et philosophique évocation qui s'appelle :

TU NE SAIS DONC RIEN ?
La mort a fait double saignée :

Guerre civile, invasions,
Toute la nature indignée
Doit se tordre en convulsions.
J'ai soif de sa haine robuste,
Soif d'un chaos diluvien.
Eh, quoi ! Toujours ton calme auguste...
Ô forêt ! Tu ne sais donc rien ?

Ô calme insensé ! Tu me navres.
Ramassés à pleins tombereaux,
J'ai vu piétiner des cadavres
Qu'auraient respectés des bourreaux.
La chaux vive et la tombe noire
Ne nous diront jamais combien !
Quoi ! Toujours le ciel en ta moire ?
Flot rêveur ! Tu ne sais donc rien ?

Par milliers, pontons, lourdes grilles,
Vous gardez les vaincus maudits ;
Ces gueux nourrissaient leurs familles,
Ils étaient pères, ces bandits.
Loin d'eux leurs bébés, faces blanches,
Sont morts sans le pain quotidien.
Quoi ! Toujours des nids dans les branches ?
Vieux chêne ! Tu ne sais donc rien ?

En nous lançant dans la fournaise,
Poète, artiste et travailleurs,
Nous voulions de cette genèse
Tirer l'homme et le sort meilleurs :
La gangrène a repris les âmes,
Et la chiourme le galérien.
Quoi ! Toujours cendre et jamais flammes ?
Ô volcan ! Tu ne sais donc rien ?

On a mitraillé les guenilles.
La misère était un forfait !
De quel pain vont vivre nos filles,
Notre œuvre, hélas ! Qu'en a-t-on fait ?
Nous voulions dans les plus infimes
Faire germer le citoyen.
Quoi ! Toujours empourprer les cimes ?
Ô soleil ! Tu ne sais donc rien ?

La bave aux crocs, la rage crève.
Plus haineux, l'avenir fait peur.
Le charnier a bu notre sève,
Nous n'avons plus de sang au cœur.
La France agonise étouffée,
Le Bourgeois succède au Prussien.
Quoi ! Toujours ton brouillard de fée ?
Lointain bleu ! Tu ne sais donc rien ?

C'est Naissance et non Funérailles,
Répond la sombre Humanité
Ne vois-tu pas que mes entrailles
Vont enfanter l'Égalité ?
Éponge le sang qui nous couvre,
L'enfant de ma chair, c'est le tien !
Quoi ! Doubter lorsque mon flanc s'ouvre ?
Ô penseur ! Tu ne sais donc rien ?

En 1872, il signe de la même ville : *Jean Lebras*, puis il part pour New York, d'où, en 1875, il signe *La toile d'araignée* ; l'année d'après il est à Newark, où il créa *Mangin* et *Papa-Picnic*, pièce inédite qui va suivre et que nous a communiquée la citoyenne Pottier, après ces deux sonnets remarquables dont il est parlé plus haut :

LA TOILE D'ARAIGNÉE

De sa rosace immense encombrant le ciel
bleu,
Il est un monstre amorphe, intangible et fa-
rouche ;
Ce cauchemar du vide affole ce qu'il touche
Et répand un venin qui met la terre en feu.

Ce parasite ignore et le temps et le lieu,
Rend l'univers bancal et la nature louche,
Et, liant la raison comme une faible mouche
Il lui boit le cerveau. Ce vampire, c'est Dieu !

Ce néant a fourbi les griffes, de nos maîtres ;
De sa chiasse immonde il enfanta les prêtres,
Il barre de ses fils nos paradis déçus.

Homme, n'attends pas d'être englué dans ses
toiles,
Et, crevant ce haillon qui s'accroche aux
étoiles,
Déniche l'araignée, et mets le pied dessus !

MANGIN

... Tas d'imbéciles qui m'écoutez.
Jadis Mangin, froid sous son casque,
Crossait les badauds de Paris ;
J'aimais son boniment fantasque,
J'aimais l'orgue de Vert-de-gris.

J'aime à Notre-Dame, en carême,
Un prédicateur virulent ;
Certes, son orgue est plus ronflant,
Mais son boniment, c'est le même !

« Pécheurs, achetez nos pardons,
La sainte Église attend vos dons ;
Soyez fervents, soyez dociles ;
Et, confits dans ces vérités,
Ô mes frères qui m'écoutez,
Allez en paix ! — Tas d'imbéciles ! »

PAPA PICNIC
1876

chœur

Sociétés ouvrières !
Prenons drapeaux et bannières
Pour défiler en public.
Nous, que l'esclavage broie,
Vivons un jour à cœur joie,
Et fêtons papa Picnic !

Papa Picnic tient table ouverte
Sous un dôme d'arbres en fleurs ;
Juin leur met sa nappe verte,
Ses hôtes sont des travailleurs.
Il leur dit : Plus d'instinct farouche
Rapprochez-vous pour vous aimer ;
Tous les hommes ont bras et bouche :
C'est pour produire et consommer.

Chœur

Nous avons — combien de semaines ? —
Dans les sentiers du travail,
Aspiré les vapeurs malsaines,
Qui sont de la mort en détail.
Il faut de l'air à nos familles,
L'air frais, qui fait le sang vermeil ;
Venez, les garçons et les filles,
Venez, respirer du soleil !

Chœur

Nous sortons des manufactures,
L'enfer du Dante fait moins peur,
On passe là des créatures
Au laminoir de la vapeur ;
C'est une force qu'on dépense
Corps, âme, esprit, — reste un damné !
Là, c'est la machine qui pense
Et l'homme qui tourne engrené !

Chœur

On nous rogne la nourriture,
On nous chicane l'air vital,
On nous escroque la nature,
Pour en faire du capital.
Mais ne sens-tu pas, prolétaire,
Victime d'un vol éternel,
Quand tu te couches sur la terre,
Palpiter ce sein maternel ?

Chœur

« Je suis — dit la Terre — assez grande

Pour nourrir mon humanité,
Voici le blé, le vin, la viande,
Le lait de ma fécondité ».
N'y cherchant que l'or d'un Pactole,
Des Financiers de quatre sous
Ont fait passer par leur rigole
Ce fleuve qui coulait pour tous.

Chœur

Nations, qui n'en serez qu'une !
Croyez en ce sillon de feu,
C'est le drapeau de la Commune
Passant, songe sous le ciel bleu !
Ce jour n'est pas fait pour maudire :
Notre bannière aux flots pourprés
Vous porte le dernier sourire
De tous nos frères massacrés !

Chœur

Par la raison, Socialistes,
— Ou par la Force — il faut demain
Arracher aux capitalistes,
L'outillage du genre humain.
Et pour fêter notre victoire,
Chambardement universel !
Papa Picnic, invite à boire,
Gambrinus et Pantagruel.

Chœur

La même année, année d'Exposition universelle, qui lui permit de voir des Français, il compose à leur intention le beau poème qui suit, inédit également. On sent que Pottier est en Amérique et qu'il s'est vite assimilé les mœurs du nouveau monde, parlé la langue ; mais il reste quelque chose du Parisien dans tout ce qu'il écrit. Quant au révolutionnaire ; il ne s'est jamais montré mieux inspiré, quand sous ce sujet banal d'une Exposition, il a remué les plus grandes et les plus généreuses idées.

THE WORKINGMEN
OF AMERICA
TO THE WORKINGMEN
OF FRANCE

La délégation libre à l'Exposition de Philadelphie en 1876

PRÉFACE

Salut ! Question sociale !
Salut ! Problèmes infinis.
Vous, l'œuvre internationale,
La tâche des peuples unis.
Plus d'Océans qui vous arrêtent !...
Qu'ils viennent de France ou d'ailleurs.

Welcome ! Les travailleurs fêtent
 Les délégués des travailleurs !
 Métiers, nommez vos ambassades ;
 Tisserands, cordonniers, fondeurs,
 Verres pleins, chaudes embrassades,
 Accueillez ces ambassadeurs !
 Les vieux renards du protocole
 Ont mis à feu le genre humain.
 Salut à la nouvelle école,
 Qui vient les outils à la main !
 Que de peuple à peuple on se voie,
 Qu'on tienne congrès sur congrès.
 Le travail, pour changer de voie,
 A forgé les rails du progrès.
 Traçant la ligne universelle,
 Il veut l'unité d'action,
 Pour appliquer sur grande échelle
 La loi d'Expropriation.

Que le gouvernement s'efface,
 Il n'entend rien à nos produits.
 Puis le problème a double face :
 Produire et répartir les fruits.
 Producteur souvent en guenilles,
 N'es-tu pas d'avis que la loi
 C'est de détruire les chenilles,
 Formuler un questionnaire
 Et de garder les fruits pour toi ?

Quand la misère est en éveil,
 C'est décider que le tonnerre
 Aura sa voix dans le conseil.
 Ciel noir ! Temps orageux ! Son rôle
 Me paraît en situation,
 Et je prends pour lui la parole
 A propos d'Exposition.

I

Certes, c'est un spectacle à se gonfler
 d'orgueil
 Quand l'Exposition — magique trompe-l'œil,
 Sous de pompeux hangars, dans des jardins de
 fées,
 De tant d'industriels, aligne les trophées.
 Au centre, le vertige aux entrailles de feu,
 La machine à vapeur, rugissant, met en jeu
 Tout l'outillage humain. L'effrayante ou-
 vrière
 Dans ses poignets d'acier triture la matière,
 Cuirasse un monitor, ou tisse un fil plus fin
 Que l'araignée, et toujours, sans fin,

Bourre de vêtements, d'instruments, d'usten-
 siles,
 Jusqu'à l'engorgement les magasins des
 villes.
 Sous ces voûtes, le luxe ouvre aux yeux
 éblouis
 Toute une floraison d'écrins épanouis,
 Met le corps et l'esprit dans du coton, pénètre
 Par la moelle des os, jusqu'en nos passions,
 Raffine le piment des prostitutions,
 Déshabille la femme en l'habillant de gaze,
 — Le tout par nation, dans l'ordre et dans sa
 case.
 Tel est Philadelphie et tel sera Paris
 Dans deux ans. Le commerce intrigue, à qui
 les prix ?
 Bien souvent aux produits maquillés, la vi-
 trine
 Fait de l'œil aux passants. L'annonce tambou-
 rine,
 Et le public musqué, qui pérore et boit frais,
 Pris par la mise en scène, en lorgnant, dit :
 Progrès !

II

Progrès ? Faut-il y croire ? Allons au fond des
 choses,
 Industrie, est-ce donc au spectacle où tu poses
 Que nous te jugerons ?
 Tu drapes ton costume aux couleurs tapa-
 geuses,
 Mais nous qui connaissons tes guenilles fan-
 geuses,
 Nous les exposerons !

Oui, nous exposerons le ventre creux des
 masses,
 Leur pâle dénuement plein de sombres me-
 naces
 Pour ta stabilité !
 Le plus pauvre courbe sous la plus lourde
 taxe,
 Dans ton monde à rebours tournant sur le faux
 axe
 De la Propriété !

Expose ton orgueil. Ces Bastilles de briques,
 Formidables prisons que tu nommes fa-
 briques,
 Et qu'on devrait raser,
 Et les tristes forçats, calfeutrés dans ces
 bagnes,

Ignorant le soleil et l'air frais des campagnes,
Veux-tu les exposer ?

Expose ces garnis grouillant de prolétaires,
Tandis qu'en leurs salons les ventrus inventaires
Se carrent triomphants !
Montre-nous comme on vend pièce à pièce un ménage,
Quand la faim, l'âpre faim, aux jours longs de chômage,
Mord les petits enfants !

Pourvoyeuse du luxe, il faut, sans poésie,
Nous chiffrer quel tribut on paie à la phtisie,
Tribut d'agonisants !
Dire avec quel mépris de l'existence humaine
On détruit, moyennant trois dollars par semaine,
Des poumons de quinze ans !

Expose-nous les corps broyés par les machines,
Les mineurs engloutis aux profondeurs des mines,
En charbon retrouvés !

Les morts ne comptent pas sur ton champ de bataille,
Laissent-ils, après eux, veuve pauvre et marmaillie,
Vivez... si vous pouvez !

Expose-nous le *Boss*, le patron qui patronne,
De par le droit divin que le capital donne,
Sans connaître un outil !
Expose un de tes jeux, la grève prise en traître,
Et l'État soulignant la dureté du maître,
Par des coups de fusil !

On lit dans un journal — journal de nos misères —
Hier Mammon et Cie ont coupé les salaires,
Coupé de vingt pour cent !
L'esclave doit céder, quand le maître l'ordonne.
Travailleur, habit bas ! Ouvre ta veine et donne
Vingt pour cent de ton sang !

C'est ainsi qu'on exploite et crises et paniques ;

Et l'on se promet bien, dans ces décrets puniques,
De n'en pas rester là.
Notre sang est tiré, maîtres, il faut le boire !
Ceci n'est pas orné, c'est cru, c'est de l'histoire !
Exposez-vous cela ?...

Ô liberté menteuse et progrès sanguinaire !
Quoi, la chose progresse et l'homme dégénère !
Aveuglement public !
A quoi sert d'avancer, si nous marchons au gouffre ?
Qu'importe le produit, si le producteur souffre ?
L'homme avant le trafic !

III

Le trafic ! Le trafic ! Cause de nos désastres !
La pièce de cent sous, les dollars et les piastres,
Voilà le but, le seul !
De ces marchands qui font du monde une boutique.
Déchirez vos drapeaux, Liberté ! République !
Couvrez-vous d'un linceul !

Et ne supportez pas le règne des pirates !
Effacez, nivelez ces classes disparates,
Maître et salarié.
Ou, si de cœurs trop mous et de têtes trop dures,
Ce siècle est fait, poussez du pied au tas d'ordures
Ce siècle avarié !

Oui, fermez la boutique où l'on se prostitue,
La boutique où l'on ment, la boutique où l'on tue,
Fermions cet abattoir !
Fermions ce caboulot où l'homme se comporte
Comme un buveur d'absinthe, et jetons à la porte
La dame de comptoir !

Exploiteuse qui fait l'Époque à ta mesure,
Ton nom est Bourgeoisie et ton prénom Usure,
Ô désordre établi !
Expose ton système avec tes personnages,

Tes pistons, tes volants, tes milliers d'engrenages,
Machine de Marly !

IV

Production capitaliste,
Que de rouages il te faut !
Ton état social n'existe
Qu'en s'arcboutant sur l'échafaud !
La logique s'en effarouche,
Jean Misère trouve abusif
De s'ôter le pain de la bouche,
Pour gaver le grand monde oisif !

Il te faut la bureaucratie,
Les écureuils du *statu quo* ;
Dans la cage de l'inertie,
Les omnipotents du fiasco.
Tous ces gratte-papiers rapaces,
Importants, sourds, mauvais coucheurs,
Barricadent de paperasses
Le chemin de nos grands chercheurs.

Il te faut le traîneur de sabre,
La brute à graine d'épinards,
L'animal qui piaffe et se cabre,
Le pourfendeur de communards.
La Gloire n'est pas de sa sphère,
Mais, pour balayer la maison,
Avec une armée à tout faire,
On a raison de la raison !

Il te faut la très sainte Église,
La vieille marchande d'encens,
Prenant à façon l'entreprise
D'ouvriers chrétiens bien-pensants,
Au profit du propriétaire ;
Et, pour la gloire du saint lieu,
Elle veut, des fils de Voltaire,
Faire des bêtes à bon Dieu.

Il te faut la Presse et l'Annonce,
Les prêtres et les endormeurs ;
L'aimable chantage y dénonce,
Le mensonge y vend ses primeurs.
Là, tes banqueroutiers cyniques,
Dévalisant les nations,
Soutiennent des feuilles publiques,
Raccrocheuses de millions !

Il te faut la cour en hermine,
Loi vivante aux yeux des benêts,

Condamnant les gueux à vermine,
Acquittant les gueux gros bonnets.
Ces vieux tribunaux dérisoires,
Aux coups d'État toujours soumis,
Ont fait de grandes balançoires
De la balance de Thémis !

Il te faut, madame la Rousse,
Casse-tête toujours levé :
Plus le capital nous détrousse,
Plus suspects lui sont les pavés.
Dans son magasin d'accessoires,
Elle tient prêts, repeints à neuf,
De vieux complots inflammatoires,
Des spectres couleur sang-de-bœuf !

En république, en monarchie,
Malgré ton faux nez libéral,
Tu comprends la foule avachie
Sous le plomb de l'Ordre moral !

Pour que le riche reste riche
Et pour conserver ton bazar,
Tu mettrais le monde en bourriche
Dans les écailles d'un César.

Par-delà les vivantes sphères,
Tu suspends un épouvantail,
Le *Boss* retiré des affaires
Après ses six jours de travail.
Il livre le rebelle aux flammes,
— L'enfer est un de tes décors, —
Et ton bon Dieu, bourreau des âmes,
Motive ton bourreau des corps !

V

Vous voyez, l'outillage est complet ! rien n'y manque :
Journaux et Tribunaux, la Caserne et la Banque,
Le Pape et le Mouchard. Il a tout dans sa main,
Ce géant financier qui meut le genre humain.
Il dirige savants, artistes et manœuvres,
— Les producteurs enfin. — Il en signe les œuvres ;
Et, comparés aux siens, ce sont des jeux d'enfants
Que les travaux d'Hercule. Êtes-vous triomphants
Pour cela, travailleurs ? Le tyran Monopole

Vous embauche, et, sous lui, vous tirez la bricole.

Lui, tranche un isthme, éventre une Alpe ; il entreprend

Un canal sous-marin — le capital fait grand, —

Et le capitaliste encaisse son prestige,

Brasse les millions à donner le vertige.

Il possède le Globe et peut jongler avec,

Tient la vie à sa source et la mettre à sec,

Et quelle est votre part, travailleurs ?

La Misère !...

La misère implacable !... Oui, d'heure en heure il serre

Cette vis du pressoir qui vous tient écrasés ;

Larmes, sueurs et sang, il boit tout !

Est-ce assez ?...

Oui ! si nous voulons bien et tous et sans harangue !

Il n'en boirait plus goutte et tirerait la langue ;

— Nous sommes après tout cent mille contre cent ! —

Tant pis pour nous s'il boit larmes, sueurs et sang !

VI

Commune ! Où donc es-tu, toi qui t'étais levée

Pour terrasser le monstre ? Où sont tes défenseurs ?

Où donc ton drapeau rouge et la flamme des cœurs ?

Reprendras-tu bientôt ta tâche inachevée ?

Son programme, c'était le vôtre, travailleurs !

Restituer ce globe aux mains laborieuses,

En faire l'atelier des tâches glorieuses

Et prier les oisifs d'aller loger ailleurs !

Et réunir, après des siècles d'infortune,

Les peuples en un seul, pour qu'au Centennial

La libre Humanité, suivant son Idéal,

Expose à l'Univers cette immense Commune !

Cette pièce est datée de Newark, juillet 1876. J'ai dit qu'elle était inédite — j'aurais dû ajouter en France, — car elle a été publiée, en 1876, à New -York, en brochure par le *Parti social démocratique des ouvriers de l'Amérique du Nord*.

Il écrit encore ce poème sur le Parti ouvrier américain. Il est nécessaire de se reporter à l'année où il a été écrit, c'est-à-dire vers 1876, pour bien le comprendre et en savourer la limpidité, l'exactitude. Les idées émises sont toujours excellentes, logiques, impeccables, hardies. A-t-on jamais mieux rendu les imprécations du Capital, mises dans la bouche de M^{onsieur} Coffrefort ? Nous ne le pensons pas. Et la réponse si profonde du Parti socialiste ?

THE WORKINGMEN'S PARTY

The workingmen's party⁵ — Parti des Travailleurs —

S'affirme au grand soleil et les écrivailleurs,

Les *penny liner*⁶, chiens couchants de la plume,

Jappent comme une meute et Coffrefort écume.

Oui, Monsieur Coffrefort, cet homme de métal,

Encensé comme un dieu — dieu cynique et brutal !

Qui mène à la vapeur l'Europe et l'Amérique, Et gouverne le monde ainsi qu'une fabrique.

« Quoi, dit-il, cachant mal sa stupeur, arrogant —

« Quoi, c'est toi, va-nu-pieds qui me jette le gant ?

« Qui te rend si hardi ? Pourquoi quitter ton bouge ?

« Qu'est-ce que tu viens faire avec ton drapeau rouge ?

« Tu mords à l'utopie et jabote⁷ progrès,

« Tu te permets, je crois, d'assembler des Congrès ?

« Des comités exécutifs ! — Gare la casse !

« Je suis le pot de fer, je règne par la grâce

« Du mighty dollar⁸ ; mon cher, les millions

« Sont le seul droit divin ! — Pas de rébellions !

« Ne fais pas le méchant ! Quelque affreux communiste

⁵ Nom primitif du "Socialistic labor party". Fondé en 1876, il est le plus vieux parti socialiste des Etats-Unis, et le second au monde.

⁶ Rédacteurs à deux sous la ligne.

⁷ "Parler beaucoup, d'une voix peu élevée et de choses peu intéressantes." Émile Littré "Dictionnaire de la langue française", tome III, page 165. (Lib. Hachette et C^{ie}, Paris 1874).

⁸ Le tout-puissant dollar.

« T'a monté la tête, hein ? Sache, ingrat, égoïste,
 « Que je te fais gagner ta vie, et tu me dois
 « Ton pain de chaque jour — tu t'en mordras les doigts !
 « Car ne crois pas me prendre au dépourvu : Je veille !
 « Éclairé par Pittsburgh⁹, j'ai la puce à l'oreille,
 « Je ne veux pas d'un *cent* te faire l'abandon,
 « Mais n'entends pas non plus rôtir comme un dindon.
 « Bref, de quoi te plains-tu ? Des choses ou des hommes ?
 « Les choses vont au mieux, les hommes tu les nommes.
 « Tu fournis le whisky dont chacun fait son grog,
 « Et nous te gouvernons, ma foi, sans trop d'humbug¹⁰
 « Pour palper tes budgets j'ai deux mains, foule ingrate,
 « L'une républicaine¹¹ et l'autre démocrate¹²,
 « Quant au *greenbacker*¹³ nul, superflu d'en parler :
 « Comme nous, les vautours, ce pierrot veut voler,
 « Quel four !... Toi, travailleur, reste en bas dans ta sphère,
 « Nous sommes gens d'honneur et *smart*¹⁴ — laisse nous faire
 « Quand l'un de nous trépassé, il laisse un capital,
 « Pour fonder une église ou même — un hôpital ! —
 « Ta misère est un mal comme la fièvre jaune,
 « Supporte-la gaïment — je te ferai l'aumône
 « Dans les temps durs ! La Bible et nos bons *clergymen*
 « Me prêchent que je gagne ainsi le ciel ! — Amen !
 « Va pour les bons de soupe ! Oui ! Mais au moindre geste,
 « Je tape !!! Comme dit Mac-Mahon : j'y suis, j'y reste !
 — A ton aise — répond le *Workingmen's party* —

⁹ Grève des chemins de fer en juillet-août 1877, qui faillit aboutir à la Révolution sociale aux États-Unis.

¹⁰ Charlatanisme.

¹¹ Exploiteurs, commerçants du Nord.

¹² Exploiteurs, propriétaires du Sud.

¹³ Nouveau parti financier.

¹⁴ Roublards.

« Emprunte ton mot d'ordre à ce vieil abruti,
 « Appelle-moi *mob*, *tramp*, *loufer*¹⁵ ou communiste,
 « Les gros mots ne sont pas des raisons, je persiste !
 « La tranchée est ouverte et j'irai jusqu'au bout !
 « Le travailleur n'est rien, il est temps qu'il soit tout !
 « Oui, seigneur Coffrefort, ces moments sont suprêmes,
 « Nous nous organisons pour nous sauver nous-mêmes,
 « Je suis un homme d'attaque et pas un beau parleur,
 « Mon programme est net : « *Tools belong to toiler*¹⁶
 « *Production belongs to producer*¹⁷. »
 « Ce globe
 « Qui tourne sur son axe en déroulant sa roue
 « D'Océans, de forêts, de prés verts, de blé mûr,
 « C'est ma *shop*¹⁸ et quiconque y vient planter son mur
 « Est un voleur que j'ai droit de mettre à la porte,
 « Il appartient à tous pour le travail ! Qu'importe,
 « Si les pillards ont fait code, lois et contrats ;
 « La terre est une *shop* ouverte à tous les bras !
 « Oui, vos champs de bataille où l'homme s'extermine,
 « Le dessus, le dedans, le sol comme la mine ;
 « La carrière, le puits, le fleuve et le chemin,
 « C'est le stock indivis de tout le genre humain.
 « Il le réclame ainsi que le grand outillage
 « Qu'il a créé pour tous et qui sert au pillage ;
 « Des petits par les gros — Oui, *railways* et *steamers*,
 « Télégraphe et toi câble, ouvrant les vastes mers
 « À la parole humaine ; et toi surtout, fabrique,
 « Façonnant à vapeur la misère publique,
 « Instruments du génie ! Engins libérateurs !
 « Nous vous revendiquons pour les vrais producteurs,

¹⁵ Populace, vagabond, voyou.

¹⁶ L'outil appartient à l'ouvrier.

¹⁷ La production appartient au producteur.

¹⁸ Mon atelier.

« Car livrés par l'usure aux intérêts rapaces,
 « Quel est votre produit ?
 « L'écrasement des masses !
 « Oui, Monsieur Coffrefort, voleur et recé-
 leur,
 « Je vous dénonce : *tools belong to toiler* !
 « Classe laborieuse, ô ruche ! ô providence !
 « Travailleur qui répand ta corne d'abondance
 !
 « Arbre aux rameaux chargé, peux-tu compter
 tes fruits ?
 « Et pourquoi les compter, ni nous, ni nos fa-
 milles,
 « Ne les recèlerons ! Sauterelles, chenilles,
 « Intrigants, usuriers, prêtres et fainéants,
 « Engouffrent le meilleur dans leurs gosiers
 béants ;
 « Voilà les partageux, les rongeurs, la ver-
 mine,
 « Et que nous reste-t-il après eux ?
 « La famine !
 « Oui, peuple, et dans tes chairs pénétrant
 plus avant,
 « Que feront-ils de toi ? — Le disséqué vivant
 !
 « Assez rongé, les vers... nous voulons !...
 Chose étrange ! —
 « Que désormais chacun travaille et chacun
 mange.
 « On n'a pas inventé l'industrie et les arts,
 « Pour fournir aux oisifs des tapis de dollars.
 « Quand l'homme de labeur, sa femme et sa
 marmaille,
 « Grelotteraient la nuit sur leur botte de paille,
 « Le *Workingmen's Party*, vient dire aux dé-
 trousseurs :
 « Halte ! *Production belongs to producer* !
 « Que répond Coffrefort à tout ce que
 j'annonce ?
 « C'est logique et fatal... Il n'est d'autre ré-
 ponse
 « Que des coups de fusil ; il y viendra, bien
 sûr,
 « Mais il ne nous tient pas pour nous ranger
 au mur.
 « Ah ! Nos femmes n'ont pas pleuré toutes
 leurs larmes !
 « Préparons-nous au vote et préparons nos
 armes !
 « Nous n'attaquerons pas, mais nous nous dé-
 fendrons,
 « La foudre est moins brûlante et les éclairs
 moins prompts

« Que la lave du Droit qui nous bout dans les
 veines ;
 « Calmes, serrons les rangs !... Pas de colères
 vaines,
 « Mais il faut triompher, soyez-en convaincus
 !
 « Mes amis, savez-vous ce qu'on fait des
 vaincus,
 « Quand Coffrefort les tient sous son talon ?
 — Pas d'ile
 « Assez perdue au fond du monde, assez sté-
 rile,
 « Pour nous y déporter ; de cachot assez froid,
 « De geôlier assez vil pour les vaincus du
 Droit !
 « Fumier vivant avec la fange et l'immondice,
 « Ou les laisse pourrir, et sur le moindre in-
 dice
 « De révolte, feu ! L'on tire dans le tas !
 « Versailles, tu le sais ? Je n'exagère pas.
 « Ah ! Cœur humain, frissonne, et que celui
 qui nie,
 « Aille voir nos martyrs de la Calédonie !
 « Voyez ! Ils sont cinq mille, au loin, sur un
 écueil,
 « Jetés là pour mourir, comme dans un cer-
 cueil.
 « Quel fut leur crime ? Ils ont, avec une fan-
 fare,
 « Proclamé la Commune, allumé le grand
 phare.
 « Des hommes de pensée et d'humbles tra-
 vailleur,
 « Vaillants de cœur, d'esprit et de bras — les
 meilleurs !
 « Sur ces corps décharnés, à côté des bles-
 sures,
 « Le bâton de la chiourme empreint ses flé-
 trissures.
 « Leur cœur est plus meurtri, leur cerveau
 plus atteint,
 « Ils rêvent à la France, à l'avenir éteint,
 « A leurs enfants qu'ils ont laissé sous des
 guenilles,
 « Qui deviendront, qui sait ? — Des voleurs
 et des filles !
 « Ceux que par le pétrole on a carbonisés,
 « Et ceux de Satory sont les favorisés ;
 « Et, mouchards et dévots, bourgeois et jour-
 nalistes
 « Répètent : C'est bien fait, ce sont des com-
 munistes !
 « Eh bien ! Je le déclare en face du Passé,

« Esclavage hideux, siècle à siècle entassé ;
 « Des peuples morts qui sont la terre végétale
 « Et vivent de la vie, ô planète natale ;
 « En face du présent qui, cuvant ses horreurs,
 « Boit le sang dans un crâne avec les empe-
 reurs ;
 « En face des escrocs du pouvoir ; de la
 Bible ;
 « Du tigre dans sa jungle, et du pape infail-
 lible ;
 « En face des Conseils de guerre et des bour-
 reaux ;
 « En face de Jocrisse ; en face du héros
 « De Sedan ! Je le déclare, en face des souf-
 frances
 « Des foules qu'on exploite, et de nos espé-
 rances
 « Si, vouloir la justice entre les citoyens,
 « La vouloir par le vote et par tous les
 moyens,
 « Pour qu'on ne puisse plus consommer sans
 produire,
 « Rendre le capital indivis ; pour réduire
 « Ceux qui fouillent ta poche, ô peuple, à se
 fouiller ;
 « Si, ne plus dérober, tuer ni verrouiller ;
 « Si — pardon pauvre Orgon si je te scanda-
 lise —
 « Chasser Dieu du mystère et Judas de
 l'Église ;
 « Si, porter la lumière aux plus humbles ha-
 meaux,
 « Et proclamer les Droits et les Devoirs ju-
 meaux ;
 « Et faire guerre ouverte à tous les mangeurs
 d'hommes,
 « C'est être un communiste : Eh bien, tous
 nous en sommes ! »

La vigoureuse pièce que nous donnons ci-
 dessous, est, croyons-nous, peu connue en
 France.

Elle a été éditée en Amérique, en une pe-
 tite brochure spéciale, durant l'exil de Pottier.

Nous sommes donc persuadés qu'elle aura,
 près de nos lecteurs, toute la saveur de l'inédit
 ; elle a, du reste, conservé, malgré les années,
 un cachet de fraîcheur et de vérité ; un parfum
 de poudre, un écho de clairon et
 d'enthousiasme, qui rappellent cette gran-
 diose époque.

Il n'y a, dans ce long poème révolution-
 naire, pas un mot de trop, pas un vers superflu

; tout porte, tout est nécessaire, utile, indis-
 pensable à l'œuvre en entier. Il y a de ces vers
 qui resteront éternellement et qui passeront en
 proverbes ou en sentences, tellement ils sont
 burinés dans l'airain, en même temps que
 dans la saine raison.

Il y a de ces cris de misère et de douleur
 qui, jusqu'à la fin de notre langue, déchireront
 les cœurs qui les liront et feront verser des
 larmes de rage et de révolte ! Nous ne
 croyons pas qu'on n'ait jamais fait ce qu'a
 fait là Eugène Pottier.

LA COMMUNE DE PARIS

18 MARS

D'un hémisphère à l'autre, ô globe, tu tres-
 sailles :

C'est notre dix-huit mars, c'est la date où
 Versailles

— Le Passé — se rua sur Paris — l'Avenir.

—

D'un trop long héroïsme on voulait le punir.

L'impure Babylone, énervée, enrichie,

Que, par vingt ans d'empire on croyait ava-
 chie ;

Boudoir puant le musc, et caserne, le
 schnick¹⁹ ;

Où trônaient et traînaient Mathilde²⁰ et Met-
 ternich ;

Foule que son cornac menait, pis que la bête
 A coups de plébiscite, à coups de casse-tête

Tout d'un coup, comme si, son glaive au cein-
 turon,

Le grand Quatre-vingt treize eut sonné du
 clairon,

Paris avait repris sa tâche titanique,

De la défaite en deuil tiré la République,

Vomi son Bas-Empire, et, comme un excré-
 ment,

Déposé Bonaparte et son gouvernement.

La mesure était comble aux yeux de
 l'Assemblée

De Bordeaux qui voulut, à peine déballée,

Décapitaliser Paris — l'invasion

Aidant, — décapiter la Révolution ! —

Le vote avait tiré des couches réfractaires

Toute une allusion d'êtres rudimentaires,

Antédiluviens ; retour inattendu

¹⁹ "Eau-de-vie grossière (mot du patois allemand)" Émile Lit-
 tré, *op. cit.*, tome IV, page 1854.

²⁰ Il s'agit ici de Mathilde Bonaparte, incarnant probablement
 la bourgeoisie "artistique". *NdE*

D'êtres momifiés, morts déjà — résidu
Et de mil huit cent quinze et de mil huit cent
trente —

Marguilliers²¹ pleins de foi, mais d'humeur
massacrante,
— Ils l'ont prouvé depuis ! — Ces ruraux à
tous crins
Auraient lâché gaiment quatre Alsaces, six
Rhins

Et trente milliards — enfin des niaiseries —
Pour remettre un bonhomme aux vieilles Tui-
leries.

Thiers, l'oracle avorton de ce concile nain,
Médite un coup de force, un vaste Transno-
nain²².

« Terrorisons, dit-il, la vile multitude !
« La Bourgeoisie a foi dans ma décrépitude
« Je sais comme à plat ventre elle accueille un
Sauveur ;
« Je vais être le sien. J'ai conquis la faveur
« Du vote universel que j'amputai naguère ;
« Jouons du spectre rouge et jouons le vul-
gaire.

« Oui pêchons le pouvoir dans l'eau trouble et
le sang ! »
Bref la troupe attaqua Montmartre au jour
naissant.
Devant ce guet-apens, les âmes n'en font
qu'une,
Et la grande cité proclame la Commune.

Victoire ! Un cri de joie, un immense bravo
S'élève alors du peuple. Un horizon nouveau
S'illumine. Émergeant des brouillards de
l'Empire,
De sa honte, on revoit le ciel vaste, on respire
!
Des plans d'égalité dans les cerveaux ger-
maient ;
Les bras étaient armés, mais les cœurs désar-
maient.
La Commune ! ô Justice, affirmait ton prin-
cipe :

*Tout pour chacun, chacun pour tous, et
comme type*

De l'ordre social futur, sur son portail
Biffait : « *Propriété* », pour y graver : « *Tra-
vail* » !

Oui, Paris t'acclama ! Tu venais sur la terre
Débrouiller le chaos.
Tu devins le cerveau, l'âme du prolétaire,
Et la chair de ses os.

Des penseurs sociaux, s'il ignore la lettre
Le peuple en sent l'esprit.
Quand tu dis : Travailleur, tu n'es rien, tu dois
être !

Le travailleur comprit.
Chacun mit à la pâte une main vigoureuse :
Bataillons fédérés,
Vieux faubourgs, vous prenez le flingot, la
vareuse,
Vous marchez, vous mourez !

Vous fûtes des premiers, vieillards au front
sévère
Prêchant les combattants ;
Sombres vaincus de juin, vos trois mois de
misère
Avaient duré vingt ans.
Ô Commune splendide ! ô toi qu'on injurie !
Tu vis sur tes remparts,
Insignes rayonnants, la Franc-Maçonnerie
Planter ses étendards.

Dans cet enfantement la femme eut le courage
De la maternité :
Elle aime, parle et meurt, et répand dans
l'orage
Son électricité.
Une idole, à la France, avait été fatale :
Napoléon premier.
Le Corse, le faux dieu de la force brutale,
Roula sur le fumier.
Tu ne pus, en deux mois, renverser des Bas-
tilles,
Tes décrets survivront.
Ceux aux outils, ceux au pain noir, ceux aux
guenilles
Les exécuteront !

Tu ne pris pas la Banque. Ah ! La faute fut
grande !
Tu devais transformer.
Sait-on pas, si l'on veut que l'ennemi se
rende,

²¹ "Nom donné [à ceux qui] sont chargés de diriger
l'administration journalière du temporel de la paroisse"
Émile Littré, *op. cit.*, tome III, page 448.

²² "À Paris le 14 avril 1834, [une manifestation déboucha sur
des émeutes ;] près d'une barricade dans la rue Transnonain
un capitaine d'infanterie fut blessé par un coup de feu tiré de-
puis une fenêtre. En réponse, tous les habitants d'un im-
meuble, d'où il était supposé que le coup était parti, furent
massacrés par les militaires." *Wikipédia.org*

Qu'il faut le désarmer ?

Tous ces honnêtes gens, vivant eux et leurs proches,
 Les crocs dans notre chair et les mains dans nos poches
 Usuriers, calotins, soudards, ruffians, — malheur !
 Pris la main dans le sac, crièrent : au voleur !...
 Le drapeau rouge en tête, et vrais fils de nos pères,
 Nous devions écraser tout ce nid de vipères
 Le soir du dix-huit Mars... Nous ne l'avons pas fait !
 Nous n'avons jamais su haïr ! Mais quel forfait
 Que d'épargner le loup, la panthère et la hyène !
 Ô Nouméa, poteaux de Satory, Cayenne,
 Pardonnez aux éléments !... Puis l'éclair sillonna
 Les cieux noirs, le rempart cracha, le fort tonna ;
 Paris fut replongé dans les horreurs du siège,
 Et, lion mutilé, repris au même piège.

La Semaine sanglante en pourrai-je parler ?
 Quand j'y pense, je vois comme un fleuve couler
 Rouge !... oui, rouge et fumant !... c'est le sang de nos veines,
 C'est le sang généreux de ces masses humaines :
 Femmes, vieillards, qu'ils ont éventrés ces bourreaux !
 Morts et blessés qu'ils ont piétinés, ces héros !
 L'égorgement de juin n'était qu'enfantillage ;
 Le massacre en progrès change son outillage,
 On ne suffirait pas à tuer ce qu'on prend :
 Avec la mitrailleuse, on fait l'ouvrage en grand.
 On transforme nos parcs en abattoirs, nos squares
 En cimetières, puis les bottes dans des mares
 De sang, les officiers sont réunis en cours
 Martiales, on veut que justice ait son cours.
 Par fournée, entre absinthe et cognac — un chef-d'œuvre !
 La graine d'épinards commande la manœuvre :
 Arrêts à tir rapide où du képi coiffé,

Le magistrat fournit au moulin à café.
 Oui, voilà tes hauts faits, bourgeoisie, et ta gloire !
 Voilà, pour ton musée, un fier tableau d'histoire !
 Oh ! que n'es-tu vivant, grand peintre du radeau
 De la Méduse ! Il faut un ciel rouge, un rideau
 De feu — la ville à sac — pour vainqueurs, les Vandales,
 Trente-cinq mille morts exposés sur les dalles
 D'une morgue, — un convoi de prisonniers partant
 Pieds nus pour les pontons, — de beaux fils insultant
 Les vaincus en haillons, sanglants, et des donzelles
 Dans leurs chairs enfonçant le bout de leurs ombrelles ;
 Dans une apothéose, au loin, le Panthéon
 Du crime, et Jules Favre et Thiers et Mac-Mahon,
 Les escarpe d'État, la gouape cléricale,
 S'embrassant au milieu des flammes de Bengale ;
 Enfin, au dernier plan, les radicaux honteux
 Qui s'en lavent les mains. Commune, ce sont eux
 Les coupables... ils t'ont lâchement abjurée !

Que sur un cadre noir l'avenir lise : Entrée
 Des Versaillais !
 Pourquoi de l'huile sur le feu ?
 Dit Prudhomme l'Ordre est rétabli, grâce à Dieu !
 — Grâce à Dieu ? — Vous avez raison, monsieur Prudhomme !
 C'est toujours ce nom-là qu'on jette au nez de l'homme.
 Son ordre est le désordre, et nous l'avions brisé ;
 Prenons Dieu sur le fait et jugeons l'accusé.

Grâce à Dieu ! L'éternel complice
 De tous les exterminateurs !
 Grâce à Dieu ! Préfet de police
 Des cafards et des exploiters !
 Grâce à la sainte Providence
 L'ordre moral reprend son pli !
 Et tout marche à la décadence !
 Grâce à Dieu ! L'ordre est rétabli !

Grâce à Dieu ! Tout rentre dans l'ordre ;

La pensée a tari son flux ;
 Les chiens enragés peuvent mordre,
 Ceux qu'ils mordront ne crieront plus.
 L'État de siège sur la bouche,
 La France, l'esprit affaibli,
 S'endort après sa fausse couche,
 Grâce à Dieu ! L'ordre est rétabli !

Grâce à Dieu ! Rouher²³ et sa bande,
 Les généraux de l'attentat
 Et l'avorton de la légende
 Nous mitonnent un Coup d'État.
 Pour reboulonner la victoire,
 On hisse l'oncle démoli
 Sur le mirliton de la gloire,
 Grâce à Dieu ! L'ordre est rétabli !
 Grâce à Dieu ! La tribu des filles,
 Bosse au croupion, chignon épars,
 S'étale aux yeux de nos familles
 Dans les cafés des boulevards.
 Des Cora Pearl²⁴ le truc prospère
 Et soulage maint ramolli
 Des millions de feu son père,
 Grâce à Dieu ! L'ordre est rétabli !

Grâce à Dieu ! La pieuvre noire
 Aux tentacules étouffants,
 Pour l'ignorance obligatoire
 Vient de ressaisir nos enfants.
 La jeunesse en sortira blette ;
 Le nourrisson maigre et sali
 Tétera l'eau de la Salette,
 Grâce à Dieu ! L'ordre est rétabli !

Grâce à Dieu ! La Banque a main haute,
 Et les travailleurs sont capots :
 La misère est leur table d'hôte,
 La mort est leur lit de repos.
 De nos sueurs plus altérées,
 Sur la peau du peuple avili,
 Grouille une vermine dorée,
 Grâce à Dieu ! L'ordre est rétabli !

C'est grâce à Dieu qu'on nous écrase ;
 N'est-il pas la vis du pressoir ?
 Il faut, pour faire table rase,
 Briser l'idole et l'encensoir.

Nais, Justice et grandis, Science,
 En vous créant, l'homme ennobli
 Pourra dire à sa conscience :
 Grâce à Dieu ! L'ordre est rétabli !

Donc, l'ordre est rétabli ! Mais crois-tu,
 vieille Usure,
 Ton sac bien recousu par ton assassinat ?
 Crois-tu, quand la Commune a troué la ma-
 sure,
 Reboucher la crevasse avec un septennat ?

Croyez-vous, gens de l'ordre et des saines
 doctrines,
 Inquisiteurs logés dans la peau des bourgeois,
 Avoir des communaux extirpé les racines
 Pour qu'il en soit de nous comme des Albi-
 geois ?
 Vieux monde, ô moribond, pourri par les
 deux Rome !
 Crevant d'hypocrisie et de servilité,
 Crois-tu donc, pour avoir supprimé cent mille
 hommes,
 Dormir sur l'oreiller de la stabilité ?

Parce que des héros, en fumant leur cigare,
 Sont morts à Satory — bien morts ! — fiers,
 dédaigneux,
 Et que, pour maquiller l'histoire qui s'égare,
 Tu souilles leur cadavre en tes journaux har-
 gneux ;

Parce que déportant dans la Calédonie
 Tes vaincus par milliers et toujours, et sans
 fin,
 Tu laisses torturer leur sinistre agonie,
 Par l'argousin du bagne, et la soif, et la faim ;

Parce que tu nous tiens, nous, morts par con-
 tumace,
 Dispersés dans l'exil, sans pain et sans travail,
 Et qu'affolant le riche et pelotant la masse.
 Tu nous montres de loin comme un épouvan-
 tail ;

Parce que Jules Favre a fusillé Millière,
 Garcin, deux Billioray faux, et Tony Moilin ;
 Parce qu'ils ne sont plus ces esprits de lu-
 mière :
 Duval, Flourens, Ferré, Delescluze et Varlin ;

Parce qu'après la fièvre est l'heure d'apathie,

²³ Il s'agit ici d'Eugène Rouher (1814-1884), anti-républicain convaincu, ministre de la justice sous Napoléon III, ami intime de ce dernier, au point qu'on l'appela pratiquement "vice-Empereur". (cf Jules Clère "*Biographie des députés*" page 703 et suivantes, Garnier frères lib.-éd., Paris 1875).

²⁴ Célèbre demi-mondaine (v.1835 – 8 juillet 1886). *NdE*

Tu dis : Tout est fini ! Dormons ! Reposons-nous !

Je n'ai qu'à les leurrer d'un semblant d'amnistie.

Et les tigres d'hier, lècheront tes genoux.

Je conserve, dis-tu. Quoi ? La crasse et la graisse,

La misère aux damnés, l'opulence aux élus ;

Et, saoule de forfaits, tu crois dormir, ogresse ?

Vieille société, tu ne dormiras plus !

Le tocsin troublera tes nuits épouvantées !

Mijote le soldat, le mouchard, le bedeau,

Joins, devant ton bon Dieu, tes mains ensanglantées,

Dis ton *Confiteor*, marmotte ton *Credo* ;

Tu ne dormiras plus ! Ils rempliraient des pages

Tes crimes impunis, tes vices protégés ;

Résumons tout d'un mot : banquet d'anthropophages ;

Il n'est plus que deux camps : les mangeurs, les mangés !

Tu ne dormiras plus ! Jamais on ne recule

L'heure du châtement ! — Il s'avance à grands pas.

Tu peux crier : Au feu ! Si ta baraque brûle,

Tu viderais la mer, tu ne l'éteindrais pas !

Ce n'est pas le pétrole, oh ! Non, c'est la colère

Des peuples qui s'allume. Elle couve en tout lieu.

Qu'il monte jusqu'au ciel, le courroux populaire !

C'est le grand incendie ! Un genre humain prend feu !

Confesse ou meurs ! Choisis ! La flamme atteint ton bouge.

Pour le bonheur de tous, nous t'avons combattu.

Décrète : Égalité, Commune et drapeau rouge ;

A ce prix, nous t'offrons l'amnistie !...

En veux-tu ?

NEW YORK, 18 MARS 1876

Editée en 1877 par un groupe socialiste de San Francisco (Californie).

En 1877, il date de South-Boston son sonnet à sa chère petite : *Marguerite*. En 1878, il écrit de Newark : Le Congrès ouvrier, et de Paterson : Les phases de l'Égalité.

Voici le sonnet à

MARGUERITE

A ma fille M. P.

Marguerite a cinq ans et n'est pas baptisée,

La petite païenne ! Elle a le gai réveil

Des oiseaux gazouillants : bonjour mon bon soleil !

Et lui pose un baiser sur sa lèvre rosée.

C'est toute sa prière. Est-il *Credo* pareil ?

Elle admire le ciel, la flamme et la rosée :

Un nuage la tient une heure à la croisée ;

Elle aime ton drapeau, Commune, il est vermeil !

Elle ignore l'Église, et va voir le dimanche

Les fragiles bourgeons qui s'ouvrent sur la branche ;

La nature lui parle et forme son esprit.

Elle devine un sens à tout. Si l'on lui donne

Une pousse de chou que le printemps chiffonne

— Oh ! Regardez ! dit-elle, on dirait qu'elle rit.

En 1878, les communalistes sont encore au bain. Les réfugiés de Londres, organisent en leur faveur une tombola. La commission d'organisation envoya au *Socialistic Labor Party* des États-Unis, la motion suivante y relative :

« LONDRES, 9 FÉVRIER 1878.

« Citoyens,

« Votre dernier congrès de Newark a voté à l'unanimité la déclaration suivante :

La Commune de Paris ayant combattu pour les mêmes principes que nous, "Socialistic Labor Party" endosse et soutiendra la tombola organisée à Londres en faveur des déportés à la Nouvelle-Calédonie.

La commission qui siège à Londres et qui a été chargée d'organiser cette tombola, vous remercie de cette adhésion unanime à notre révolution du 18 Mars.

La révolution n'est plus une affaire de clocher, de nation. Pour faire face à l'internationale capitaliste, elle doit être l'œuvre de tous les pays.

Merci à vous pour en avoir revendiqué votre part de responsabilité. Nous comptons sur vous pour assurer le succès de notre tombola.

Agréez, chers citoyens, nos salutations fraternelles

Pour la commission :

Les secrétaires : A. GOMBAULT, A. THEISZ

Le trésorier : V. RICHARD »

Eugène Pottier, toujours sur la brèche, répond en qualité de secrétaire-trésorier général pour les Etats Unis, comme suit :

Le Comité de New York et celui de San Francisco joignent leur merci cordial à celui de la commission organisatrice de Londres.

Oui ! Merci au "Socialistic Labor Party" qui, par l'organe du congrès de Newark, a proclamé l'identité de principe et promis sa collaboration à l'œuvre.

Merci aux sections qui, depuis tous les points des États-Unis nous adressent leurs demandes de tickets (billets de tombola).

La tombola sera un succès, car toutes ont à cœur de tenir la parole donnée et pas une ne manquera à l'appel.

Merci à la presse socialiste ; si dévouée qu'elle continue à prêter ses colonnes à notre tombola.

Merci aux travailleurs de toutes les nationalités qui, dans ce temps de misère, de chômage et de réduction systématique de leur salaire fait de cette tombola une majestueuse manifestation de solidarité.

Nos martyrs de la Nouvelle-Calédonie tressailliront de joie et d'espérance en apprenant que c'est en étendant leurs mains vers ce lieu

de tortures, que les deux mondes ont fraternisés.

Pour les comités de New York et de San Francisco :

EUGÈNE POTTIER

*Le secrétaire particulier
de New York :*

ELIE MAY

NEW YORK, LE 1^{ER} MARS 1878.

Les exilés de la Commune, que les exigences de la vie ont disséminés dans tous les pays du monde, n'ont jamais oublié de célébrer l'anniversaire du 18 mars. C'est dans un de ces anniversaires qu'en 1878, Eugène Pottier, prononçait le discours suivant :

« Familles du prolétariat : Citoyennes et citoyens du labeur et de la misère, de l'inquiétude qui vieillit et des privations qui exténuent ; et toi joyeuse et insouciant marmaille qui est le Socialisme en herbe : Salut ! Je viens à vous muni d'un double mandat : celui de la Commune de Paris, la morte ; celui du Socialistic Labor Party le vivant.

Parlons d'abord au nom de la morte, mais est-il sûr qu'elle soit morte ?

En présence des masses hachées par la mitrailleuse, des héros fusillés à Satory, des martyrs râlant à Nouméa, qui en douterait ?

Elle est morte vous dis-je, enterrée dans sa vareuse de fédéré, enterrée avec tant de hâte dans les convulsions de l'agonie, que sa main crispée a crevé la mince couche de terre qui tombait sur sa fosse.

Dans cette nuit lugubre, à la lueur des étoiles, sa main, qui se dressait effrayante, à quelle Justice en appelait-elle ?

A la Justice divine ?

Mais l'astronomie, pour loger ces myriades de mondes qui peuplent l'infini, a depuis longtemps déménagé Dieu le père et sa béate famille.

A la Justice des hommes ?

Mais les vaincus ne trouvaient pour juges siégeant en bonnets carrés ou le képi sur l'oreille, que des valets et des bourreaux.

En appelait-elle à des vengeurs ?

Mais déjà la farandole gigotait autour d'elle : c'était la sainte Église en rochet de dentelle, troussant galamment sa soutane en entonnant le *Te Deum* du massacre sans pitié.

C'était la goule capitaliste, prise d'une façon de remords en supputant que cette extermination de travailleurs allait peut-être entraîner la hausse des salaires.

C'était la bande des capitulards estampillés du brassard tricolore qui vociférait : Victoire ! Avec l'enthousiasme belliqueux que donne la lâcheté.

En appelait-elle à l'Histoire ?

Mais c'était Veillot et Villemessant qui tenaient la plume. Et déjà Washburn mettait en conserve pour ses conférences les dégobilages du "Figaro".

A l'avenir ?

Mais il n'y en avait plus ! C'était le passé qui revenait sur ses pas avec toutes les servitudes du corps et de la pensée, avec l'abrutissement du moyen-âge et la peste du césarisme. Et cette main de cadavre qui protestait seule contre Versailles triomphant, semblait protester au nom du genre humain esclave contre des siècles d'écrasement et d'avilissement.

Eh bien ! citoyens, voilà le septième anniversaire, et la morte n'est pas morte, et son sang rouge bat dans nos poitrines, et l'histoire parle et juge la justice, et les vengeurs sont debout et quant à l'avenir, ce n'est plus nous qui en avons peur ! Vous savez le proverbe : *Battons-nous d'abord, nous nous expliquerons ensuite.*

Donc, après la bataille, l'explication. Que voulais-tu donc Commune, pour qu'on t'ait ainsi massacrée et calomniée ?

Mais, non ! laissons la calomnie de côté ; que nous fait cette bave de limace ? Basile a dit : « Calomniez il en restera toujours quelque chose. »

Ainsi disent les ennemis du socialisme, mais que reste-t-il souvent ? La confusion des diffamateurs. Une heure vient où le diffamé irréprochable met le pied sur ces ordures et marche le front levé au grand soleil de l'estime publique.

Expliquons-nous seulement sur les principes. Les uns disent que tu étais une protestation indignée des lâchetés et des trahisons du siège de Paris.

Les autres, que tu voulais que Paris, nommant ses municipalités, fût en possession de lui-même, comme le sont les villes des États-Unis.

D'autres disent que la coalition cléricalo-monarchique qui s'est démasquée au 16 mai, voulait, pour confisquer les conquêtes bourgeoises de 89, renverser la République, notre seule sauvegarde et que Paris s'est mis en travers en proclamant la Commune.

D'autres, enfin, pensent que tu étais la préface d'une révolution sociale identique à la révolution astronomique de Copernic et Galilée, qui avaient substitué aux législations arbitraires de l'autoritarisme et de l'individualisme les lois scientifiques de la solidarité.

De ces explications, quelle est la vraie ?

Toutes !... la Révolution du 18 mars fut tout cela et c'est sa gloire. C'était la mise en pratique des principes de l'Internationale dont le Socialistic Labor Party est le rejeton. Ce fut l'aiguille du *railway* déterminant un changement de voie. On n'arrive à destination qu'en passant devant les stations : que la première fut le mutuellisme, échange, équilibré, arbitre et contrôle des services ; que la seconde fut le *collectivisme*, c'est-à-dire le *capital de production et de circulation : sol, mines, fabriques, machines, canaux, chemins de fer, steamers, télégraphes, décrétés propriétés nationales collectives et indivises.*

Cela me paraît indubitable qu'on dût en rester là. Certes, non ! Notre idéal est un épanouissement sans limites, mais les plus impatients se contenteraient déjà d'un tel progrès. Toujours est-il qu'après les tâtonnements des premiers coups de piston, le train eût marché à pleine vapeur. Ceux qui ont provoqué la catastrophe du déraillement se décernent le titre de conservateurs.

Encore deux questions, Commune de Paris.

Quels sont tes vengeurs ? Quelle est leur tâche ?

Mes vengeurs ! D'abord les prolétaires dépouillés de leurs produits et qui produisent sans consommer au profit de ceux qui consomment sans produire. Et c'est là la masse tout entière moins une infime minorité qui doit disparaître ou rentrer dans les rangs.

La chenille doit devenir abeille.

Car nous ne vous prenons pas en traître, vous, capitalistes usuriers : voleurs ! Vous, pamphlétaires, charlatans, prêtres : menteurs ! Vous, rois et césars, traîneurs de sabre et de toge : assassins ! Vous êtes en dehors du contrat social.

La tête qui pense et le corps qui agit ne font pas de contrats avec la vermine qui ronge : le peigne la met hors la loi.

Mes vengeurs sont aussi tous ces esprits d'élite qui luttent passionnément pour la justice sociale, ne trouvant pas parfaite une société de sans-cœurs, qui enregistre sans honte chaque matin avec les faillites, les sermons et le cours de la Bourse... les suicides de la misère ; une société qui laisse grelotter les crève--de-faim, leurs femelles et leurs petits dans des taudis infects et annonce pontificalement qu'en son dépôt de mendicité du Vatican, un pauvre infailible, qui laisse sous la paille humide de son cachot, deux cents millions en obligations sur Rothschild, a rendu son âme au Seigneur.

Il a rendu l'âme, mais pas les millions, le mendiant !

Du reste, ceux qui ne mendient pas les millions les volent !

Une société qui repose sur un banc de petits propriétaires murés dans leur crétinisme et que la propriété individuelle possède comme l'écaille possède l'huître.

Une société de forbans s'abritant sous le giron de l'Église et montant la garde devant leur coffre-fort avec un crucifix à baïonnette.

Mes vengeurs sont, croyez-le bien, tous ceux qui comme vous, s'organisent en *Trade Unions*, en sociétés de résistance, de consommation, en coopératives. C'est toi, surtout, Socialistic Labor Party avec ta propagande active, avec tes sections qui pratiquent la solidarité et sauvegardent l'honneur de chacun de leurs membres, comme étant celui de tous... C'est l'ouvrier qui médite sur les problèmes sociaux, c'est sa femme, quand elle reste son épouse et n'épouse pas ses confesseurs. Ce sont ses enfants qui ouvrent à la lumière leurs beaux grands yeux que le dogme aurait crevés. C'est la plume qui court sur le papier, le papier sur le rouleau de la presse, le train sur le rail, la dépêche sur le câble. C'est le croisement infini et la fusion perpétuelle de tous les rayons, de toutes les intelligences, de toutes les nationalités.

C'est, sur le sol américain, la main du travailleur français dans la main du travailleur allemand ; c'est leurs verres pleins de la bière qui mousse et du vin qui pétillie, choqués et bus à la concorde universelle !

Et quelle est la tâche de tous ces vengeurs ?

Faire l'avenir !

Jusqu'ici, nous avons acheté et payé bien cher l'avenir tout fait, à la confection, à tous les camelots qui vendent les menottes législatives et les muselières opportunistes et nous sommes restés le... nez tout nu et les manches pareilles, ficelés dans la camisole de force.

A l'avenir, faisons l'avenir nous-mêmes, sur mesure, et en le taillant en plein drap.

N'avons-nous pas un double plan d'organisation sociale ? L'homme, avec son organisme un et multiple et ses forces concourant au même but harmonique : la vie, n'est-il pas une commune vivante ?

L'Univers, la pièce dont nous sommes l'échantillon, ne manifeste-t-il pas même organisme, mêmes lois, mêmes principes ?

L'air, l'eau, la chaleur, la lumière, l'électricité, sont-ils des propriétés individuelles ?

Voici le code à compulsurer.

La Nature ! revenons à elle après un divorce de tant de siècles ; elle mettra sa nappe verte, allumera ses lustres, toutes les merveilles de la science et des arts et tuera le veau gras de sa fécondité pour ce festival des libres et des égaux.

Citoyennes et citoyens, la fête de ce soir en est un prélude et c'est vers cet avenir splendide que le fédéré fusillé, enterré vivant, tendait sa main prophétique ; et tenez, mes amis, si le téléphone, ce miracle récent du genre humain, nous apportait à cette même minute de toutes les villes des États-Unis et des capitales de l'Europe où les déshérités célèbrent le 18 mars, si ces acclamations se fondant en une explosion formidable se répercutaient dans cette salle, nous verrions les murs s'écrouler comme crouleront bientôt les murs de la vieille société et nous grossirions ce roulement de tonnerre de notre cri de délivrance : « *Vive la Commune !* »

Il est inutile d'ajouter que ce beau discours a été accueilli par des applaudissements frénétiques de toute l'assemblée. On ne pouvait mieux dire. Il y a dans ce beau morceau, plein de vérité historique, des aperçus profonds, des images burinées dans le roc, qui ne périront pas.

Il y a, de plus, la foi inébranlable de l'apôtre révolutionnaire, la vigueur, l'enthous-

siasme du soldat du Droit qui espère quand même !

À la fin de la même année, et pour clôturer, il prononce dans une fête familiale le discours suivant, qui prouve surabondamment qu'Eugène Pottier manie la prose comme il façonne le vers.

Ce discours, c'est le code du socialisme, le guide de la doctrine si juste qu'il prêcha toute sa vie. "Écoutez" plutôt :

Citoyennes et Citoyens,

Savez-vous que c'est une triomphante idée que vous avez eue là, de clôturer l'année 1878 par une fête de famille ? Liés à la même chaîne, nous avons pendant douze mois trainé le boulet du travailleur : la monotonie de la tâche, la courbature, le chômage qui mine et démoralise, les privations de tous genres, matérielles et intellectuelles, les inquiétudes au lendemain, bref, un vrai boulet de galérien sortant des fonderies de la misère.

Eh bien ! Chaînes et boulets, inquiétudes et misères, nous avons déposé tout cela au vestiaire — nous les y retrouverons demain, voici ensemble, groupes fédérés de Paterson et leurs joyeux invités. Nous avons devant nous toute une nuit flamboyante à dépenser ; nous tirons au même tonneau le vin qui réjouit et la parole qui fortifie. Par ce festival socialiste, dans cette salle splendide, décorée du drapeau rouge, par ce bal où le cœur ému de la jeunesse commence à battre, nous préludons aux magnificences de la vie humanitaire que l'avenir réserve à nos enfants. Tope-là, mes amis ! que nos verres sonnent le réveillon de la Fraternité ; nous ne sommes ici ni Français, ni Américains, ni Allemands, ni vieillards, ni jeunes gens, ni hommes, ni femmes : tous socialistes !

Que la dive bouteille de Rabelais, trinque avec le bock mousseux de Gambrinus. Vivons la vie épanouie et débordante : une fois n'est pas coutume.

Que l'électricité qui se dégage du frottement de tant de sympathie, soit au profit de nos affections de famille, au bénéfice de nos épouses et de nos amantes, et que, l'an prochain, à pareille époque, nos sections soient doublées d'une génération de bébés socialistes. Nous leur apprendrons, dès le berceau, le cri de ralliement de tous les déshérités, celui qui bientôt va retentir dans les deux hé-

misphères et que nous allons pousser en chœur :

VIVE LA COMMUNE !

(Toute la salle répète : Vive la Commune).

D'autant plus, mes amis, que, sans vouloir être un prophète de malheur, un oiseau de mauvais augure, je dois vous dire que j'aperçois des points rouges à l'horizon. Nous allons avoir du tirage : déjà, en Allemagne, on poursuit, exile, expulse. On chasse les représentants de la nation, on supprime les journaux ; comme au moyen âge on détruit les livres. On tient suspect quiconque n'a pas une figure à gifles et des fesses à schlague.

Le tzar de toutes les Russies dépeuple Moscou et Saint-Petersbourg et peuple la Sibérie. On cherche pouilles à la Suisse pour qu'elle cesse d'être terre d'asile.

Le chancelier de fer, les empereurs à poigne, les roitelets en baudruche, toute la sacrée boutique des souteneurs du trône et de l'autel, soutenus par les traîneurs de sabre, les avale-tout-cru du capitalisme, les policiers à casquette, les policiers à plume qui s'intitulent journalistes, tout ce qui est pourri, vendu, prostitué, lâche et féroce, se lève, s'arme et se ligue pour nous faire une guerre d'extermination.

La France dort épuisée, malade d'une fausse couche et l'opportuniste la traite par les débilitants, et, autour d'elle, on dit ouvertement qu'elle ne doit son repos momentané qu'à une perte de sang, et qu'il faut appliquer ce remède héroïque à toute l'Europe socialiste et la saigner à blanc. Ici même, dans les États-Unis, croyez-vous que cela va marcher tout seul ?

Les trois grands partis capitalistes paraissent prêts à se manger le nez ; c'est dans leur rôle : mais, que demain, ils sentent la caisse en péril, et ils formeront une très sainte Trinité, un seul vampire en trois personnes. Ne voyez-vous pas qu'ils réclament déjà un grand sabre, le sabre de Grant, et que ce croque-mitaine, retour de Versailles, va venir avec son grand sac pour y fourrer les marmots désobéissants : les communistes qui troublent la digestion des honnêtes gens de Wall Street et de Washington ?

La persécution prend pour prétexte les tentatives de suppression d'empereurs et de rois qui se sont succédé à Berlin, Naples et Madrid. Quoi que ce soit un sujet scabreux, par-

lons de ces tentatives, et, d'abord, d'où partent les coups ? Qui arme, à la même heure, ces hommes qui semblent agir de concert et pourtant ne se connaissent pas ?

Il y a un axiome judiciaire qui dit : « c'est celui qui en profite qui a fait le crime. »

Ce n'est pas que j'appelle crime la suppression des monarques. Quiconque est au-dessus des lois est hors la loi, et quand des vaillants, pénétrant dans les jungles au péril de leur vie, font la chasse au tigre, je ne prends pas parti pour la bête féroce. Mais j'en reviens à l'axiome judiciaire : qui avait intérêt à ces tentatives ?

Ceux-là seuls qui voulaient faire retomber la fureur du peuple ignorant sur les internationalistes. Qui ? Le prêtre et l'homme d'État. Le prêtre, la quintessence du prêtre : le jésuite, a déjà fait ses preuves et les couteaux de Jacques Clément et de Ravailiac sortaient de sa fabrique. Quant à l'homme d'État, il en est un surtout qui, par un mot épouvantable, le plus odieux prononcé sur la terre a souffleté la raison et la justice et craché sur l'humanité ; son nom c'est Bismarck, j'allais dire Laccenaire. Le mot, vous le connaissez tous : *La force prime le Droit* !

Ce mot, c'est la justification du brigandage du conquérant qui, à la tête d'une armée, détrousse un peuple comme un voleur de grand chemin qui détrousse un coche. On dirait un caillot de sang décollant des lèvres d'un anthropophage.

Il avait intérêt à donner les tranchées de la peur aux couronnés afin d'enrôler dans sa croisade les souverains de l'Europe. Le machinateur, c'est Bismarck, et si monstrueuse que puisse paraître cette accusation, elle n'est pas au niveau de sa scélératesse.

Et pourtant, on a osé insérer, dans le *Herald* de New York, que c'était l'œuvre des blanquistes ayant leur organisation centrale à Londres.

Cette infamie ne pouvait avoir pour effet, sinon pour but, que de prolonger et aggraver la captivité du vénérable martyr, le citoyen Blanqui. Je n'ai pas besoin de prouver la fausseté de cette ineptie qui semble émaner du *Figaro*, et je passe.

D'ailleurs, internationalistes, qu'est-ce qu'un monarque à nos yeux ? Est-ce que ceux qui sapent une mesure pour la faire crouler de

fond en comble s'amuse à en écraser les punaises ?

Donc, c'est un prétexte ! Quels sont nos crimes alors ? Avons-nous raflé la banque ? — pas que je sache. Avons-nous, en nous bouchant les narines, dépecé le corps faisandé d'un millionnaire ? — pas davantage ! Ces méfaits sont bagatelles auprès des nôtres. Voici notre acte d'accusation qui ne brille pas par sa nouveauté : les socialistes sont les ennemis de la famille, de l'ordre et de la propriété ; ils veulent bouleverser l'éternelle société et font la guerre au capital. Ouf !

Accusés avouez-vous vos crimes ?

Avec enthousiasme !

Procédons par ordre : la famille ?

Ah ! Bonnes gens, avant que nous vous disions comment nous comprenons la famille, comment la comprenez-vous vous-mêmes ?

Quel est cet hospice ? Celui des Enfants Trouvés. Et ces bazars nocturnes si bien achalandés, auxquels font concurrence tant de Messalines du *high life* ? Ce sont des débits de voluptés à la portée de toutes les bourses. Et ces docteurs et doctresses à clientèle si opulente ? Les guérisseurs préventifs ou précoces de la maternité. Et le restreint moral ? L'adultère ?

Tenez, ne parlons pas famille. L'homme suppléant aisément, par son travail, à tous les besoins matériels — la femme, sans exception, providence du foyer, l'école laïque intégrale, professionnelle pour l'enfant et mieux qu'obligatoire — attrayante pour l'enfant mis à la charge de la commune et n'étant plus, pour ses parents qu'une joie et non une charge, le bien-être et le repos pour le vieillard, avez-vous cela ? Non ? Alors, laissez-nous tranquilles, vous n'avez pas, la famille ! La religion, vous voulez la détruire. Non ! c'est la besogne de la science et elle n'y va pas de main morte. L'astronomie a exproprié le *bon Dieu*, sans indemnité, pour loger une infinité de soleils dans l'espace infini. La mécanique, la physique, la chimie, la géologie ont fait, des feuillets de la Bible, des cocottes en papier.

Et les cléricaux de toutes les écoles et de toutes les sectes la détruisent plus vite encore, car ils la ridiculisent, leurs miracles, leurs pèlerinages, leurs tabernacles à l'île Cream²⁵,

²⁵ Petits festivals inventés par les pantins des États-Unis pour attirer la jeunesse sous les tabernacles par de petites soirées

leurs foires maculées et immaculées, toutes ces parodies de saltimbanques qui prennent Jésus-Christ pour leur pitre et lui soufflent leur boniment.

Baissez la toile, la farce est jouée. L'Humanité a la Philosophie et la Poésie pour lui révéler l'inconnu et elle ne croit plus aux diseurs de bonne aventure.

Mais l'ordre ?

L'ordre ! Vous le comprenez régnant sur les cimetières improvisés des foules hachées par les mitrailleuses.

Nous, nous comprenons l'ordre dans les esprits et dans les cœurs par la satisfaction de tous les besoins physiques, intellectuels et moraux ; par la convergence des intérêts, celui de l'individu n'étant plus que le rayonnement libre et sans limite de l'intérêt général.

Mais enfin, la propriété ?

Ah ! Voilà où le bât vous blesse.

Proudhon a dit, après Brissot :

La Propriété, c'est le vol.

Nous allons plus loin, nous, et, voyant que cette confiscation frauduleuse du gain des travailleurs cause, dans la population, la mort morale par l'ignorance et la mort physique par la misère, nous vous disons :

Comprise comme vous la pratiquez :

La propriété, c'est l'assassinat.

Et comme laisser perpétrer, sous nos yeux, l'assassinat de ses enfants, ce serait être vos complices, nous vous déclarons que la science sociale a établi la balance définitive du Bilan et que de nos jours on va procéder à la liquidation.

Enfin ! Vous le voyez bien, vous voulez bouleverser la Société. La bouleverser ? Oh que nenni, mais le désordre, en précipitant chimiquement le principe qui a fait sa cohésion artificielle.

A cette Société anthropophagique à tous les degrés où les gros mangent les petits, nous voulons substituer : *la Société sociale* !

Enfin, vous faites au capital une guerre acharnée ?

Oh ! ça, c'est un gros mensonge.

Car, qu'est-ce que le capital ? C'est le globe lui-même avec les richesses enfouies dans son sein et celles qu'il étale à sa surface. Ce sont les forces de la nature que la science utilise, les muscles humains, le vent, la chute

d'eau, l'expansion des gaz, la vapeur, l'électricité ; c'est tout ce qui reste debout des constructions humaines, c'est l'outillage universel que le travailleur a créé, ce sont les idées qui bouillonnent dans le cerveau des inventeurs, le talent d'exécution qui est dans la main de l'artisan et de l'artiste.

C'est tout l'arsenal sacré de la science et des arts, les bibliothèques et les musées. C'est, en un mot, le Passé qui a engendré le Présent, et le Présent qui engendre l'Avenir. Voilà ce que c'est que le capital, et les socialistes ne lui font pas la guerre : ils le regardent, au contraire, comme leur rédempteur.

Alors, c'est la guerre aux capitalistes : à Scott, à Vanderbilt, à Rothschild ?

Ah ! Pauvres sots : que ce soit ceux-là ou d'autres, qu'est-ce que cela nous fait ? C'est le système que nous voulons détruire, car ce ne sont pas seulement les milliardaires du monopole qui sont capitalistes. On est capitaliste à tous les degrés. Le cordonnier est capitaliste de son cuir, le tailleur de son drap. Quiconque accapare le moindre atome de la matière première est capitaliste, puisqu'il faut lui payer une rançon, un bénéfice, pour qu'il livre ce qu'il appelle sa marchandise. L'homme, comme rémunération de son travail, n'a droit qu'à une valeur équivalente à la plus-value qu'il a donné, lui-même, à la matière première. Nul ne doit jamais posséder la substance, qui est la nature elle-même, la nature en détail. La nature ne peut ni se vendre, ni s'acheter ; or, le jour où le travailleur comprendra cette loi universelle, la question sociale sera résolue, le travail s'échangera contre un travail équivalent. Et, tenez, c'est Gavroche qui m'a fait socialiste. Il déjeunait un jour en compagnie de son ami Navet et lui disait :

« Donne-moi de quoi qu't'as, j'te donnerai de quoi qu'j'ai. » Eh bien, quand le capitaliste viendra entre deux échangistes producteurs et consommateurs à la fois, leur parler de prélever sur eux, rentes, intérêts et bénéfices, ils l'enverront faire lanlaire et s'asseoir entre deux selles, le coffre-fort par terre.

Alors, socialistes, à qui donc faites-vous la guerre ?

A personne ; au système de concurrence anarchique fonctionnant dans les ténèbres et engendrant le chômage, la banqueroute, la ruine

: nous voulons substituer la propriété collective, le crédit mutuel et la banque d'échange.

Nous voulons démonétiser l'or, l'argent et les paperasses des banques et les remplacer par le bon d'heures de travail, à valeur inaltérable, ayant la garantie sociale des corporations réunies, en possession de tout l'outillage indivis, et alors votre *éternelle société* de monopoleurs, de capitalistes, de parasites, les myriades d'intermédiaires, rois sans liste civile, fonctionnaires sans traitement, clergé sans budget des cultes, armée sans solde, tout s'évanouira et s'en ira en fumée.

Vous les égorgerez donc ?

Mais non ! Ils rentreront tout bonnement dans les rangs des travailleurs, comme la noblesse est rentrée dans les rangs de la bourgeoisie, sous peine d'être à leur tour des crève-faim, car, fussent-ils millionnaires, leurs valeurs n'ayant plus cours, pour toutes les sommes du monde, ils ne pourraient plus se procurer un pain de quatre livres.

Ainsi, mes bonnes gens, au lieu de combattre le socialisme qui est le salut de tous, retenez notre formule :

Nous n'en voulons pas au capital,

Nous le voulons !

Nous n'en voulons pas aux capitalistes,

Nous n'en voulons plus !

Nous sommes tous encapitalismés.

Nous voulons nous décapitaliser. Et vous, socialistes, pionniers de l'avenir, hommes robustes qui voulez de grandes tâches, vieillards qui voulez le repos, femmes qui voulez la concorde et l'amour, jeunesse qui veut t'assimiler le monde par la science ; nous tous, qui ne sommes qu'un même esprit et qu'un même être, Humanité ayant la vision de l'Idéal et marchant à la lumière et au bonheur par le chemin de la justice, répétons cette formule :

Nous n'en voulons pas au capital,

Nous le voulons !

Nous n'en voulons pas aux capitalistes,

Nous n'en voulons plus !

PATERSON, 27 DÉCEMBRE 1878.

Nous plaçons ici la fantaisie qui suit ; elle est inédite, mais ne porte aucune date. Elle semble avoir été écrite en exil ; il faut du reste se reporter, pour l'intelligence de cette pièce, par la pensée, au temps où elle a été écrite :

LES LITANIES DE LA SCIE !

Je t'ai limée, à l'œuvre et scie ;
A coups de dents ou bien par facétie,
Scie, scie, scie !
Les gros gêneurs et les monteurs de scie :
Scie, scie, scie !
Le roi de Prusse et le czar de Russie :
Scie, scie, scie !
Prince Plon-Plon, gonflé comme vessie :
Scie, scie, scie !
Le roy Moïsi, la moisissocratie,
Christianisme et sa fable rancie,
Les empaillés de chaque orthodoxie,
Les vieux fagots de la théocratie,
Le « Syllabus » et la dinde farcie,
La Foi qui court la foire et négocie,
Jules Simon quand sa grâce officie,
Scie, scie, scie !

Je t'ai limée, à l'œuvre et scie
L'opportunisme engendrant l'asphyxie,
Le Gambetta qu'on prend pour le Messie,
Nos députés gonflés dans l'inertie,
Gens sérieux — voyez leur calvitie,
— Les satisfaits à la langue épaissie,
Entripaillés frisant l'apoplexie,
Défunt Sénat, redoutant l'autopsie,
Les vieux raseurs de la Démocratie,
Le colonel Langlois : l'Épilepsie,
Les paons criards de la Bureaucratie,
Garnier, le sot roi de la Béotie,
De par Malthus et par droit d'ineptie
Molinari, cervelle rétrécie,
Zola qui calque et qui parfois vicie,
Les mirlitons que craint ma poésie,
Victor Hugo, quand il quintessencie.

Je t'ai limée, à l'œuvre et scie :
L'esprit qui râle et l'art qui balbutie,
Les radicaux, fiers de leur pharmacie,
Mons Andrieux que le czar apprécie,
Mons Freycinet que Bismarck remercie
Grévy, congratulant l'autocratie,
Celui qui tremble et pense qu'il gracie
Le Galliffet qu'il faut qu'on sentence,
Tous les Garcin qu'il faut qu'on justice,
D'autres tueurs qu'il faut qu'on supplicie,
Que Lynch leur donne à tous l'esquinancie,
Paul Cassagnac dont nul ne se soucie.
Je t'ai limée, à l'œuvre et scie :
Quatre-vingt-neuf, la blague réussie,

Le tiers état dans la suprématie,
 L'ordre qui règne à la superficie,
 L'État croulant dans son impéritie,
 Les Quinze-Vingts niant une prophétie,
 Rothschild la crasse et la Ploutocratie,
 Le capital qui seul bénéficie,
 Propriété plus qu'à moitié roussie ;
 Que tout scieur s'associe à ma scie,
 Qu'à bien scier tout chacun s'initie,
 Exproprians ! C'est la péricépétie !

Chapitre III

APRÈS L'AMNISTIE

En 1880, après bien du tirage, l'amnistie est accordée aux condamnés de la Commune, après neuf années d'exil, de déportation ou de bagne.

En septembre, Eugène Pottier prenait passage à bord du transatlantique « l'Amérique » qui le ramena en France. C'est pendant cette traversée qu'il composa : *L'âge d'or*.

Arrivé à Paris, il reprit sa place dans les rangs du Parti ouvrier, présida de nombreuses réunions et fêtes, collabora jusqu'à sa dernière heure, en conservant, jusqu'à sa dernière minute, sa lucidité d'esprit, sa verdeur, son énergie.

C'est dans cette même année qu'il composa son fameux *Jean Misère*, qui ouvre si superbement ses « *Chants révolutionnaires* » et que Rochefort a cité dans sa préface ; puis : *Rien de changé*, *Le repeuplement*, *La sacochette*, et *Salut aux quinze mille voix !* pour consacrer le premier succès du parti ouvrier aux élections municipales de Paris.

En janvier 1881, il écrit : *Les bêtes féroces*, *L'économie politique*, *Le 21 janvier*, *Santé fraternelle*, *La scie et les buches* et *Blanqui*, dont l'épigraphe, à elle seule, constitue un chef-d'œuvre en quatre vers :

Contre une classe sans entrailles,
 Luttant pour le peuple sans pain,
 Il eut, vivant, quatre murailles,
 Mort, quatre planches de sapin !

En 1882 : *La Sainte-Trinité*, *La veuve du carrier*, *Les affameurs !* *Le huit* qui, on le devine, est le terme des pauvres gens :

Toi, la terreur du pauvre monde,
 Monsieur Vautour ! Monsieur Vautour !
 Quittance en main, tu fais ta ronde.
 Déjà le huit ! Déjà ton jour !
 Vautour !

Cet homme a donc créé la terre,
 Le moellon... le fer et le bois ?

— Non !... cet homme est propriétaire,
 Son terme vient tous les trois mois.

En 1883 : *L'amnistie sociale*, *La fille de Thermidor*, *Ah ! T'es rien... bon*, *Le monument des fédérés* et *Abondance*.

En 1884 : *Droits et Devoirs, La grève, L'insurgé* :

Devant toi, misère sauvage,
Devant toi, pesant esclavage,
L'insurgé
Se dresse, le fusil chargé !
L'insurgé !... son vrai nom, c'est l'homme,
Qui n'est plus la bête de somme,
Qui n'obéit qu'à la raison,
Et qui marche avec confiance,
Car le soleil de la Science
Se lève rouge à l'horizon.

En 1885 : *Chauffe-toi, c'est de ton bois, Jules Vallès, L'enfant volée*.

C'est aussi, en 1885, qu'Eugène Pottier prête son concours à notre ami Argyriadès qui publie la « Question sociale », revue des idées socialistes et du mouvement révolutionnaire des deux mondes, avec la reproduction du beau relief de Rude, que nous admirons sur l'un des côtés de l'Arc de Triomphe, comme frontispice. C'est sur ce sujet, qu'Eugène Pottier publie, dans le n°1, la pièce suivante :

LA QUESTION SOCIALE LÉGENDE DU FRONTISCIPE

Refrain :

C'est Elle !
C'est Elle !
C'est Elle !
La Belle !
La Rebelle !

La vie, à pleine mamelle,
Elle appelle à grands cris
Les vaincus, les meurtris
Dont la tâche est supplice.
Et, drapeau rouge au vent,
Elle crie : « En Avant !
Il est temps que cela finisse ! »

I

Elle accourt, échevelée
Sous son bonnet phrygien ;
Pour la suprême mêlée,
Elle arme et ceux qui n'ont rien.
C'est Nature la féconde,
La raison, la passion ;
C'est l'entraîneuse du monde,
C'est la Révolution !

(refrain)

II

Elle entraîne à flots énormes
Les grands comme les petits ;
Elle prend toutes les formes,
Elle a tous les appétits.
En nous tous elle veut vivre,
Aimer et penser enfin ;
D'un si long jeûne elle est ivre,
Elle en est folle, elle a faim !

(refrain)

III

D'où lui vient sa frénésie
Des égorgeurs triomphants ?
Des poumons de la phtisie ?
Du rachis de nos enfants ?
Misère, elle a vu ton bouge,
Tes égouts, tes dépotoirs ;
Jusqu'à mi-jambe elle est rouge
Du sang de nos abattoirs.

(refrain)

IV

Sa main gauche, vers la nue,
Se dresse en nous appelant ;
Dans sa droite une arme nue
Montre un but étincelant :
Le bonheur de tous les êtres,
Quand nous nous délivrerons
D'un tas de gêneurs, nos maîtres :
Czars, financiers et patrons.

(refrain)

V

Quand le travailleur esclave,
A travers tous les périls,
Emplit leur grenier, leur cave,
Eux, les maîtres, que font-ils ?
Des saveurs de l'existence,
Ils composent un poison ;
De l'arbre, ils font la potence ;
De la pierre, la prison.

(refrain)

VI

Plus de forçats dans la mine ;

Aux champs plus d'homme-bétail,
 Qui récoltent la famine,
 Par l'excès de leur travail.
 La science enfin va luire ;
 Chacun, avant de semer,
 Sachant ce qu'il doit produire,
 Chacun pourra consommer.

(refrain)

VII

Plèbe éparse, fourmilière,
 Ne sois qu'un seul révolté ;
 Comme au Panthéon, Millière,
 Dis : « Vive l'Humanité !
 Vivent les sommets, les plaines,
 Le grand air et le grand jour !
 Vive le sang de nos veines,
 Vive la joie et l'amour ! »

(refrain)

VIII

Fonds, Justice aux forces vives,
 L'égoïsme glacial,
 Et remplis la mer sans rives
 Du capital social.
 Que la richesse de l'homme,
 Outillage sans pareil,
 A tous appartienne, comme
 La lumière du soleil.

(refrain)

Écoutez maintenant cette plainte si lugubre, si émouvante d'un prolétaire, parue dans le troisième numéro de la même publication ; c'est intitulé :

LA CRISE

Refrain

Aveugle et sourds,
 La crise qu'on nie,
 Sinistre agonie,
 Grandit tous les jours !

Quarante-quatre que vous êtes²⁶,
 Vous qui tenez le gouvernail,
 Bâcleurs de lois, faiseurs d'enquêtes
 Qu'opposez-vous aux sans-travail ?
 Valets qui pour vous faire élire
 Mendiez nos voix à genoux,

Puisque vous n'y savez que dire
 Ni que faire, allez-vous-en tous !

(refrain)

L'État, qui n'entend qu'une cloche
 La cloche d'or du capital,
 Jure, la main sur la sacoche,
 Que misère est un fait fatal ;
 Qu'il faut qu'ouvrier et manœuvre
 Se résignent à moins manger ;
 Qu'on paye trop cher la main-d'œuvre,
 Pour lutter avec l'étranger.

(refrain)

Toi, que les employeurs avarés
 Accusent d'être trop payé,
 De boire et fumer des cigares,
 Parle à ton tour, pauvre employé.
 Bien haut, ta maigreur, ton œil cave
 Réfutant le patron hâbleur,
 Donnons la parole à l'esclave,
 Écoutons le souffre-douleur :

(refrain)

« A ma vie, ainsi qu'elle est faite,
 « Ces quatorze ans n'ont rien changé ;
 « Comme au jour noir de la défaite,
 « Je suis l'implacable insurgé ;
 « Toujours refoulé, je turbine
 « Sous les Schneider, sous les Chagot,
 « Plus voûté des cals à l'échine,
 « Ligotté par tous les sergots.

(refrain)

« Je suis l'embauché de l'usine
 « Et j'y vends mes jours en détail ;
 « Triste servant de la machine,
 « Je suis la chose du travail.
 « J'appartiens même à la courroie
 « Qui nous accroche dans ses tours,
 « Sous l'arbre de couche nous broie ;
 « L'espiègle fait ça tous les jours.

(refrain)

« Cet écrasement, c'est l'histoire
 « Des camps comme des ateliers,
 « De l'industrie et de la gloire
 « Je fournis les sanglants charniers.
 « On chiffre bien ceux qu'extermine
 « Sous l'uniforme, le brutal ;
 « Compte-t-on les morts de la mine,
 « Les mutilés du capital ?

(refrain)

²⁶ * Commission parlementaire des 44.

« Dans la poigne capitaliste,
 « Je me sens serré par le cou ;
 « Si, trop étranglé, je résiste,
 « Le tarif revisse l'écrou.
 « L'étiage de nos salaire
 « Descend plus bas que nos besoins ;
 « Nous laissons dormir nos colères
 « Et nous vivons de moins en moins.

(refrain)

« Montez voir ma niche fétide,
 « Une boîte de crevaïson ;
 « Là, mes petits, l'estomac vide,
 « Dans l'air, respirent le poison ;
 « Pêle-mêle, garçons et filles
 « Grouillent en tas dans ce coin nu ;
 « Pas de pudeur pour leurs guenilles,
 « C'est pour nous un luxe inconnu.

(refrain)

« Quoi ! n'avoir pas le nécessaire
 « En trimant plus que du bétail !
 « Quoi ! la mort de faim, la misère !
 « Voilà les fruits de son travail !
 « Et l'imbécilité ventrue
 « Ose émettre un doute insolent.
 « Mais ceux qui crèvent dans la rue,
 « Triples bourgeois, font-ils semblant ?

(refrain)

« Aussi, j'ai faim dans les entrailles,
 « Dans le cœur et dans le cerveau ;
 « J'ai vu mes propres funérailles,
 « J'ai faim d'un avenir nouveau.
 « Comme un roulement d'avalanche,
 « Mon chant réveillera les sourds,
 « Quand le clairon de la revanche
 « Sonnera dans nos vieux faubourgs ! »

(refrain)

Dans le n°6, une pièce d'actualité sur la manifestation du 24 mai au Père Lachaise. C'est, comme Pottier intitule sa poésie :

LE QUATORZIÈME ANNIVERSAIRE

(refrain)

A l'assassin !

Le tigre est lâché, le roussin
 Court sabre au clair. A l'assassin !
 Il chasse, il renverse, il arrête,
 Il tue à coups de casse-tête

La baïonnette est de la fête,
 Commune ! Sonne le tocsin !
 A l'assassin !
 A l'assassin !

Cet anniversaire est le quatorzième.
 Tous les ans, Paris est venu de même
 Saluer les vaincus de Mai,
 Grave toujours et toujours et toujours désar-
 mé.

(refrain)

Aujourd'hui dimanche, au mur de Charonne,
 Il porte aux fusillés son deuil et sa couronne,
 Avec les femmes, les enfants.
 Quel mal font-il aux bourgeois triomphants ?

(refrain)

Ils ont aposté troupes et police ;
 De l'assassinat la classe est complice,
 Du sanglant Moloch elle suit le rit,
 Du massacre encor elle a le prurit.

(refrain)

Jetant ses reflets sur l'herbe qui bouge,
 Voici qu'apparaît notre drapeau rouge ;
 Ce drapeau de l'égalité
 Réveille chez eux la férocité.

(refrain)

Ce drapeau pourpré c'est celui du monde ;
 Le soleil levant d'une ère féconde,
 L'ère des libres, des égaux,
 Qui ne connaîtra Chagot ni sergots !

(refrain)

Et vous aurez beau vouloir le proscrire,
 Dans des nuits de feu, vous le verrez luire,
 Opprimés, nous le défendrons,
 Et bientôt, vainqueurs, nous l'arborerons !

(refrain)

Ami de la petite revue « Le coup de feu »,
 qu'Eugène Chatelain dirigeait, Eugène Pottier
 écrivit pour elle, la pièce ci-dessous, qui parut
 dans le n°15, en date de novembre 1886 :

LE JEU DE MASSACRE

D'un jeu forain dressons le simulacre ;
 Jeu de saison, l'été comme l'hiver
 Plein d'à-propos : c'est le jeu de massacre.
 Toi « Coup de feu », saisis ton revolver !

Tous alignés, nos dirigeants-fantoches
Font leur esbroufe, il s'agit donc, franc jeu,
De culbuter tous ces videurs de poches.
Pif ! Paf ! Un coup de feu !

Rothschild en tête et Léon Say, son pitre,
Agioteurs cyniques et pillards,
Comme un goulou qui vous avale une huître,
Ces financiers vous gobent des milliards.
Crevons ! Crevons la sacoche où tout entre,
Mais, sachons-le, pour tomber cet Hébreu
Le cœur fait faute, il faut viser au ventre.
Pif ! Paf ! Un coup de feu !

Sus au patron, bourgeois puant de gourme :
Cinquième roue au carrosse-travail ;
De la fabrique, avide garde-chiourme,
Il ouvre un bain et l'exploite en détail ;
Âpre au tarif, féroce, atrabilaire,
Du vieux Vautour, Prudhomme est le neveu,
Il n'a qu'un but, la baisse du salaire.
Et paf ! Un coup de feu !

Voici l'Église, au rochet de dentelle,
Prélats douillets, cardinaux onctueux,
Tournant le dos à son siècle, suit-elle
De Germiny les sentiers tortueux ?
Pour hébéter les ruraux et l'école,
Par la misère et la crainte de Dieu,
Saint Ignotus fait broder son étole.
Et paf ! Un coup de feu !
Voici Vidocq et sa pudique bande :
Agents secrets et police des mœurs ;
Comme ils ont un dividende,
Soupent du vice et raflent ses primeurs.
Passe à tabac sous leurs poings, République,
Te ligoter est leur suprême vœu :
Brigade vient de brigands, c'est logique !
Et paf ! Un coup de feu !

Trop long serait d'énumérer le reste :
Plats ronds-de-cuir, Ramollots assassins,
Chambre et Sénat, microbes de la peste,
Parasitisme et ses nombreux essaims.
Pour renverser le budget, leur marmite,
Unissons-nous ! L'avenir est l'enjeu !
Nous fallût-il picrate et dynamite.
Et paf ! Un coup de feu !

Tombons-les tous, et cul par-dessus tête,
Ces avachis, ces ignobles poupards,
Jeunes veinards, vous serez de la fête,
Vous raserez ce monde de roublards.

Du drapeau rouge effaçant l'infortune,
Vous entendrez tonner sous le ciel bleu
Aux cris vengeurs de : « Vive la Commune
! »

Le dernier coup de feu !

En 1886, il écrit : *La revanche des moutons, Le mur voilé, Elle n'est pas morte*,
pièces pleines de force et de vigueur.

En 1887, nous savourons la note sentimentale de Pottier, dans le premier numéro de « la Muse Française » avec :

LES NIDS

I

Serrant les dents, la face verte,
Suant son angoisse, étouffant,
Dans un creux de forêt déserte,
Catherine est en mal d'enfant.
Au pied d'un chêne, elle est couchée,
Et pétrit la mousse arrachée...
Dans l'arbre épais, faites vos nids,
La branche est douce à la nichée ;
Dans l'arbre épais, faites vos nids,
Oiseaux, vos amours sont bénis !

II

On est au mois des innocences ;
Tout point : fleur, herbe, insecte, oiseau.
Les taillis sont pleins de naissances,
Et la nature est un berceau.
Pour l'enfant que la loi rejette,
Hélas ! Ni berceau, ni layette...
Dans l'arbre épais, faites vos nids,
C'est le mois où pond la fauvette ;
Dans l'arbre épais, faites vos nids,
Oiseaux, vos amours sont bénis !

III

Catherine n'a pas de mère ;
Son fermier, fermier dissolu,
Sans qu'elle sût qu'on peut mal faire,
En a fait ce qu'il a voulu.
Son père, avec maints radotages,
La sermonne et lui boit ses gages...
Dans l'arbre épais, faites vos nids,
Chaudes passions des feuillages ;
Dans l'arbre épais, faites vos nids,
Oiseaux, vos amours sont bénis !

IV

« Oh ! dit-elle, être abandonnée !

« Mettre au monde un pauvre bâtard !
 « Et comment me suis-je donnée ?
 « J'aimai ! Depuis, c'était trop tard.
 « Reniant l'enfant que je porte,
 « Mon maître ma mise à la porte...
 « Dans l'arbre épais, faites vos nids,
 « Plein du grain que le mâle apporte ;
 « Dans l'arbre épais, faites vos nids,
 « Oiseaux, vos amours sont bénis !

V

« Le monde soupçonne et ricane,
 « Et pourtant, j'ai bien prié Dieu.
 « J'ai payé cher une tisane
 « Qui me brûle comme du feu.
 « Comment l'élever sans famille ?
 « Ah ! Jésus-Dieu... c'est une fille !... »
 Dans l'arbre épais, faites vos nids,
 Le bec naissant rompt la coquille ;
 Dans l'arbre épais, faites vos nids,
 Oiseaux, vos amours sont bénis !

VI

Elle étreint l'enfant sur sa lèvre ;
 Pourquoi le temps n'est-il pas noir ?
 C'est la caresse de la fièvre,
 L'âpre baiser du désespoir...
 Maintenant, qu'un juge décide
 Qui commit cet infanticide...
 Dans l'arbre épais, faites vos nids,
 Et chassez la corneille avide !
 Dans l'arbre épais, faites vos nids,
 Oiseaux, vos amours sont bénis !

VII

Au pied du chêne est un mystère,
 Un gazon fin va le couvrir.
 Des ongles ont creusé la terre,
 La véronique y va fleurir.
 Qu'on laisse en paix ou qu'on exhume
 Le nouveau-né de l'amertume,
 Dans l'arbre épais, faites vos nids,
 Vos petits dorment sous la plume ;
 Dans l'arbre épais, faites vos nids,
 Oiseaux, vos amours sont bénis !

Parmi ces refrains poétiques, printaniers,
 pleins de la fraîcheur des bois et des rayons
 de soleil, ne se déroule-t-il pas un des plus
 graves problèmes de l'humanité ?

Et combien charmante cette opposition de
 la nature et de la Société ?

Chez les oiseaux, l'amour libre ; chez
 l'être humain, l'amour codifié... la maternité
 sous condition...

Quel drame, dans cette idylle charmante !

Lors de la fondation d'un Cercle littéraire
 et artistique, Eugène Pottier envoya l'adhé-
 sion suivante :

AU CERCLE JULES VALLÈS

Evohé, Hercle,
 Éros et Cérès ;
 Fondez votre cercle
 Et gloire à Vallès !
 Ouvrez votre chambre,
 C'est avec bonheur
 Que d'en être membre
 J'accepte l'honneur.
 Pour qui sait bien lire,
 Centre d'action,
 Ton titre veut dire :
 Révolution !

Evohé, Hercle,
 Éros et Cérès ;
 Fondez votre cercle
 Et gloire à Vallès !

Ta littérature
 Ô grand révolté,
 Fut toujours nature !
 Toujours vérité !
 Puissant réfractaire,
 Reste le drapeau
 De tout prolétaire
 Et du vieux Po-po !

Evohé, Hercle,
 Éros et Cérès ;
 Fondez votre cercle
 Et gloire à Vallès !

Moi, Po-po, j'exhale
 Ma caducité
 Pour la Sociale,
 Pour l'Égalité.
 Oui, fervents apôtres
 Du juste avenir,
 Me voici des vôtres
 Pour vivre et mourir !

Evohé, Hercle,
 Éros et Cérès ;

Fondez votre cercle
Et gloire à Vallès !

En 1887, le Cercle Vallès, fondait un petit journal appelé le *Va-nu-pieds*. On demanda à l'ami Eugène Pottier, sa précieuse collaboration. Elle fut donnée de suite, avec empressement. Pour le n°1, paru en mars, il adressait la pièce suivante :

ANNIVERSAIRE
DU 18 MARS 1871

Refrain :

Si noire soit notre misère
Les camarades, unissons
Nos cœurs, nos verres, nos chansons :
Fêtons le grand anniversaire !

Jour du peuple ! — en masse levé,
Il échappait à l'embuscade.
Le sol en frémit, le pavé
Se souvient qu'il fut barricade.
Revivons ce cher souvenir !
L'Histoire n'a rien d'analogue,
Et du demain qu'on voit venir,
Le dix-huit Mars est un prologue.

(refrain)

Ils rugissaient, les fédérés,
Sous un état-major de traîtres ;
Les *trente sous*, exaspérés,
De leurs canons se rendent maîtres.
Alors le Pouvoir lâche et fou,
S'évade dans la nuit profonde ;
Paris, la bride sur le cou
Sent qu'au monde il va mettre un monde.

(refrain)

Ce fut le jour des inconnus,
Peuple, sortis de tes entrailles,
Dictateurs en blouse, aux bras nus,
Leurs noms étonnent nos murailles.
Et, dans un style magistral,
C'est un groupe de prolétaires,
Le grave Comité central,
Qui tient tête aux parlementaires.

(refrain)

L'Hôtel de Ville triomphant
Voit s'entasser la foule brune,
Paris, joyeux comme un enfant,
Y vient proclamer la Commune.
Le canon tonne ce réveil,

Cet échec à la bourgeoisie ;
Et l'on voit grouiller au soleil
L'ensemble plein de poésie.

(refrain)

Ce fut un matin radieux,
Germinal où tout être bouge,
Les peuples entr'ouvrent les yeux
A la splendeur du drapeau rouge.
Il frange d'or l'humble haillon,
L'horizon bleu s'en illumine,
Il s'en filtre même un rayon
Dans le noir enfer de la mine.

(refrain)

Ce fut un matin radieux,
Germinal où tout être bouge,
Les peuples entr'ouvrent les yeux
A la splendeur du drapeau rouge.
Il frange d'or l'humble haillon,
L'horizon bleu s'en illumine,
Il s'en filtre même un rayon
Dans le noir enfer de la mine.

(refrain)

Pour le n°2, paru en avril, il envoya la poésie suivante :

LE PETIT VA-NU-PIEDS

Un sac sur un tas de copeaux
C'est, pauvre enfant, ton lit de plume.
Quitte-moi ce lit de « repos »
Le tuyau de l'usine fume.
Debout ! L'esclave de huit ans,
Déjà voûté, déjà phtisique.
Avant le jour, par tous les temps,
Viens humer l'air de la fabrique.

Allons ! Le petit va-nu-pieds,
Toi qu'on rançonne,
Marche avec les salariés
La cloche sonne !

Frotte tes yeux gros de sommeil
Ce matin tiède semble une haleine.
Aujourd'hui qu'il fera soleil,
Tu serais si bien dans la plaine.
Les jeunes épis vont jaunir,
Tout est gai, l'homme est sombre.
Comment mûrira l'avenir,
Si l'on maintient l'enfance à l'ombre ?

Allons ! Le petit va-nu-pieds,

Toi qu'on rançonne,
 Marche avec les salariés
 La cloche sonne !

Ce n'est pas un enfant gâté,
 Son père a péri dans la mine.
 Par la triste veuve allaité,
 Il fut bercé par la famine
 Et la fatalité l'abat.
 Il végète sans nulle envie ;
 Quand le contremaître le bat,
 Il est dégoûté de la vie.

Allons ! Le petit va-nu-pieds,
 Toi qu'on rançonne,
 Marche avec les salariés
 La cloche sonne !

Dans le n° de la deuxième série, paru en pluviôse, an 96²⁷, paraissait la pièce suivante :

LES SOULIERS
 QUI PRENNENT L'EAU

Refrain :

Pour mon garçon je suis chagrine,
 C'est chaque jour tourment nouveau ;
 Il est si faible de poitrine,
 Et ses souliers qui prennent l'eau !

Il gèle ! Ah ! Quelle giboulée !
 L'eau ruisselle le long du mur ;
 Mieux vaut une belle gelée,
 On se réchauffe en marchant dur.
 — Pierre est parti pour la fabrique,
 Avant le jour — un vent glacé —
 Il tousse comme un pneumonique,
 Du moins s'il était bien chaussé !
(refrain)

Il travaille à plus d'une lieue.
 Les malheureux sont bien forcés
 D'habiter ainsi la banlieue,
 Où les chemins sont défoncés ;
 On ne porte rien de solide,
 Il faut, se chaussant bon marché,
 Rouler dans la fange liquide,
 Ses souliers de papier mâché.
(refrain)

On ne connaît bien la misère,
 Qu'en la combattant corps à corps.
 Ceux qui n'ont pas le nécessaire,
 Souffrent tous les jours mille morts.
 Quand Pierre rentre, il me dit : Mère,
 Je suis trop trempé pour manger ;
 Et souvent, peine bien amère,
 Je n'ai pas de quoi manger !
(refrain)

Quand sous la lassitude il plie,
 J'ai le cœur sens dessus dessous ;
 Je lui dis : prends, je t'en supplie,
 L'impériale pour trois sous.
 — Non ! pour ce prix de ma voiture,
 Tu feras la soupe aux marmots.
 Ah ! Bon sang, la riche nature,
 Se sacrifiant sans grands mots !
(refrain)

D'un mal qu'on juge enfantillage,
 Plus tard on demeure affligé ;
 Le père en la force de l'âge,
 Est mort d'un rhume négligé ;
 A traîner sa jambe engourdie,
 Qui se paralyse en détail,
 On encaisse une maladie
 En plus des heures de travail.
(refrain)

On devrait pouvoir satisfaire
 En travaillant, tous ses besoins ;
 Vrai ! Je ne sais plus comment faire,
 Car nous gagnons de moins en moins.
 Le riche qui dit qu'on l'envie,
 Sait-il le sort des journaliers ?
 De quoi souvent dépend la vie ?
 — D'une paire de bons souliers !
(refrain)

On a fait suivre la poésie ci-dessus de cette petite note explicative :

La poésie qui précède a été écrite spécialement pour notre journal ; le grand poète du Peuple, membre du Cercle Germinal²⁸ nous l'a adressée quelques jours avant sa mort.

²⁷ 20 janvier – 18 février 1888 ; Eugène Pottier est mort quelques mois plus tôt, le 6 novembre 1887. *NdE*

²⁸ Entre la première et la seconde série du journal le *Va-nu-pieds*, le Cercle Jules Vallès avait changé de nom en celui de Cercle Germinal, pour des raisons qu'il serait trop long de rappeler ici. *NdA*

Chapitre IV

QUEL EST LE FOU ?

Ce n'est qu'en 1884 que parut le premier volume des œuvres de Pottier intitulé : « *Quel est le fou ?* » titre de la chanson qui ouvre le volume, et qui date de 1819. Pottier a donc attendu son premier-né pendant environ quarante années. N'est-ce pas un crime de lèse-littérature ? Et encore, ce fut grâce à la bonne confraternité du chansonnier Gustave Nadaud, que le talent de Pottier émerveillait, et dont il voulut écrire la remarquable préface, dans laquelle il raconte la genèse du volume. Cette préface est une des pages de la vie d'Eugène Pottier ; elle est tout en son honneur, et nous croyons qu'elle mérite d'être reproduite en entier.

La voici :

« *Quel est le fou, le monde ou moi ?*

L'auteur de cette chanson et de ce volume veut faire croire que c'est le monde ; le monde affirmera sans nul doute que c'est l'auteur. Le véritable fou en cette affaire, pourrait être celui qui...

Certes, on ne dira pas que je fais œuvre de partisan : j'ai entrepris d'éditer ou plutôt de faire éditer les œuvres d'un chansonnier dont les idées sont complètement opposées aux miennes. Les gens prudents me diront : « Vous allez donc tirer sur vos troupes ? » C'est possible : il ne me déplait pas de me livrer, sur mes vieux jours, à quelques écarts de jeunesse, et de me laisser taxer de légèreté et même d'étourderie.

Pour expliquer comment j'ai été amené à faire cette édition, je dois raconter dans quelles circonstances j'ai connu Pottier :

C'était, je crois, en 1848, après les journées de Juin. Un de mes amis, ardent démocrate, me proposa de me conduire dans un restaurant où se réunissait, non la jeunesse dorée du temps, mais la nouvelle génération des chansonniers populaires. J'acceptai la proposition. Ce restaurant, ou plutôt cette table d'hôte, se trouvait rue Basse-du-Rempart, au fond de deux cours, dans une maison qui a disparu, en face du ministère des Affaires étrangères, démoli aussi depuis longtemps. On se réunissait là, de temps en temps, loin des regards jaloux de la police. Le dîner était

médiocre, et, le traiteur manquait de confiance envers les clients, car le cachet rouge à quinze n'était délivré que contre remboursement immédiat et même anticipé. Mais on n'était pas là pour manger, ni même pour boire. Nous avions Pierre Dupont et Gustave Mathieu qui brillaient au milieu de leurs satellites. Nous avions le peintre Fontalard qui nous fit connaître les historiettes, nouvelles pour moi et peut-être pour tous, qui ont popularisé le nom de Calino. Je vous laisse à penser ce qui se débita de chansons dans ce cénacle de la libre expression ; mais par-dessus toutes, j'en remarquai une (qu'on trouve dans ce volume et qui a pour titre : « La Propagande des Chansons »), chantée par un homme dont j'ignorais totalement l'existence et dont je demandai le nom.

Pottier, me fut-il répondu.

Je fus fort ému de la fierté, de la véhémence de ces couplets révolutionnaires, et, sans être entraîné par la doctrine, je me passionnai pour le talent de cet homme qui se révélait soudainement.

Je m'approchai de Pierre Dupont et lui demandai son avis. Voici sa réponse textuelle :

— C'est un qui nous dégote tous les deux.

Eh bien ! Pendant plus de trente-cinq ans, j'ai fatigué du nom de Pottier tous les échos littéraires et chansonnants. « Connaissez-vous Pottier ? »

Aucun écho n'a répondu : « Pottier ». Je dus le croire mort, lorsqu'une circonstance que j'oserai qualifier de providentielle, bien que ce mot ne soit pas de son vocabulaire, me le fit retrouver.

La Lice chansonnière, société qui n'est ni la rivale, ni la succursale du Caveau, avec qui elle vit en bonne intelligence, et qui avait pour président, l'an dernier, Ernest Chebroux, eut l'idée de faire un concours de chansons. Il se présenta une grande quantité de concurrents, trois cents environ.

Je n'étais pas alors à Paris. À mon retour, j'appris que l'un de nos amis avait obtenu le second prix.

— Mais le premier, qui ?

— Un inconnu.

— Mais encore, le nom de cet inconnu ?

Après quelques recherches, on m'envoya ce nom tant souhaité : Pottier. Le vainqueur se nommait Pottier !

Il ne pouvait y en avoir deux : c'était le mien,

le nôtre !

Je demandai à le revoir.

— *C'est bien simple, me dit Chebroux, nous allons l'inviter au prochain banquet de la Lice.*

Il y vint en effet ; mais en quel état ! Vieux, blanchi, à demi paralysé, et pauvre, pauvre !

Nous lui demandâmes la chanson qui m'avait si vivement impressionné, trente-cinq ans avant.

Il la chanta avec un reste de chaleur. Il n'avait plus de vie que pour chanter.

Le lendemain, peut-être le soir même, nous nous demandâmes ce que nous pourrions bien faire pour le poète indigent. Chebroux proposa d'aller le voir. Il s'agissait de lui offrir le choix entre une liste de souscription (il faut bien dire le mot) et la publication de ses chansons. Oh ! Il n'hésita pas.

— *Qu'on publie mes œuvres, s'écria-t-il, et que je meure de faim !*

Va, cher poète, tu ne mourras pas de faim, et tes œuvres seront publiées.

Voilà dans quelles conditions a été imprimé le volume que nous offrons au public.

Qu'on n'attende pas de moi une analyse sérieuse de cet ouvrage. Je ne crois pas que les chansons soient faites pour être jugées par un chansonnier.

Je n'en connaissais que deux lorsque j'ai entrepris cette publication ; mais je me disais que l'auteur de la Propagande des Chansons et Chacun vit de son métier, devait être capable d'en faire dix, vingt et cent. Quand on m'envoya les épreuves à Nice, je m'écriais à chaque page :

— *Mais c'est beau, mais c'est superbe !*

Et je lisais des strophes telles que celles-ci :

Aux mers d'azur où nagent les étoiles,

Notre œil de chair se noie en se plongeant,

Mais l'infini, parfois, lève ses voiles.

Pour notre esprit cet œil intelligent,

Peuples du ciel, les astres ont une âme,

Leur tourbillon peut jouir ou souffrir,

L'amour unit tous ces frères de flamme ;

Pleurez, soleils, un globe va mourir !

Plus loin, dans la chanson appelée l'Exposition :

Clartés des cieux, moires des eaux,

Passez dans nos tissus de soie ;

Prenons la robe des oiseaux,

Sur le Jacquart tramons la joie !

Travailleurs, main-forte au destin !

La gloire va changer de pôle,

Et nous entrerons au festin

Un manteau de pourpre à l'épaule.

Génie humain, souffle vital,

Range tes produits dans un temple,

Sous une voûte de cristal,

Pour que l'Étoilé les contemple.

L'homme attèle au char des géants

Le dragon de feu de la Fable ;

Sous le roulis des océans

Sa voix glisse le long d'un câble ;

Dans les replis les plus perdus,

Sa lentille atteint l'invisible ;

Il jette des ponts suspendus

Sur l'abîme de l'impossible.

Maintenant, voulez-vous un genre plus léger ?

Chantez sa Biographie sur l'air de Voilà l'zouzou, voilà l'zouave !

Po-po ! Voilà son gai surnom,

Mot d'amitié n'a rien qui blesse,

Po-po ! S'il se faisait un nom,

Serait son titre de noblesse,

Et volontiers sur son chapeau

Il inscrirait cette épithète :

Voilà Po-po, le vieux Popo.

Voilà Po-po, le vieux poète !

Ou bien dans la Muse de la Chanson :

Muse au petit nez retroussé,

Gai furet, démon plein de grâce,

Trottinant d'un pas cadencé

Toi, la grisette du Parnasse !

Muse de la chanson,

Le pays t'aime ;

Reste toi-même,

Muse de la chanson,

Reste gauloise et sans façon.

Mais je ne veux plus rien détacher. Je me bornerai à citer les titres : Chacun chez soi Chacun pour soi, Jean Lebras, Le pré, La guerre, Ce que dit le pain, Les paroles gelées. Puis, dans un autre ordre : La grève des femmes, Le prophète en goguette, La chine et les chinois, Ventre creux, Fringale, Un utopiste en 1800, etc.

Voyez, pourtant, comme on se laisse aller à l'admiration ! Je devais parler de l'homme politique, du rôle qu'il a joué dans la Commune.

Et, à ce propos, je voulais tancer ses amis, phalanstériens et socialistes, de ne pas l'avoir soutenu, et d'avoir abandonné ce soin à un modéré, très modéré.

Eh bien ! Non, faisons de la fraternité, de la

vraie.

Disons que nous avons entrepris notre petit travail de propagande littéraire, sans esprit de parti, pour le seul amour de l'art. Et qu'on me permette de finir cette notice d'un chansonnier non politique sur un chansonnier révolutionnaire, par le couplet suivant adressé à Pottier :

*Si l'abeille, ouvrière humaine,
Veut aller sous un autre ciel,
Le travail commun la ramène
À la ruche où se fait le miel.
Quand un essaim d'oiseaux s'égare,
La mère les rappelle au nid ;
La politique nous sépare,
Et la chanson nous réunit. »*

GUSTAVE NADAUD

Toutes les autres pièces de ce volume ont été citées plus haut ; nous n'insisterons donc plus sur « *Quel est le fou ?* »

Chapitre V

CHANTS RÉVOLUTIONNAIRES

Tel est le titre du second volume d'Eugène Pottier, publié en 1887, par les soins de ses anciens collègues à la Commune de Paris.

Henri Rochefort, l'a présenté aux lecteurs dans une préface admirable, une de ces pages généreuses, comme il en a tant écrit. Nos lecteurs, ceux qui ne la connaissent pas encore, seront enchantés de la lire, car nous nous faisons un véritable devoir de la reproduire intégralement.

La voici :

« *Un écrivain, qui probablement voyait tout en rose, a émis cet aphorisme :*

"Quand on a du talent, rien n'est plus difficile que de rester inconnu".

Il serait singulièrement aisé de démontrer tout ce que contient de fantaisie cette assertion d'ailleurs dénuée de sens, attendu que, tant que vous êtes inconnu, on ignore si vous avez du talent, et que, du jour où il est constaté que vous en avez, vous cessez d'être inconnu.

Mais les Français, et vraisemblablement les autres peuples, ne croient guère qu'aux réputations qu'ils ont faites eux-mêmes. Je pourrais citer Barye et Millet, c'est-à-dire le plus grand sculpteur et peut-être le plus grand peintre du siècle, morts pauvres tous deux, après avoir vécu non pas seulement dans la gêne, mais dans la misère. On me répondra que Millet et Barye n'étaient pas inconnus ; qu'ils étaient méconnus, discutés, injuriés même ; ce qui est essentiellement différent.

Le poète, disons-le : le grand poète dont vous allez lire les chansons, n'a pas eu à se défendre, n'ayant jamais été attaqué. Comme le public, moi aussi, dont c'est la profession de suivre le mouvement politique et littéraire de mon époque, j'ignorais Eugène Pottier, il y a seulement quinze jours. Des amis, des anciens compagnons d'exil, me répétaient que c'était un admirable chansonnier, d'une grandeur et d'une pureté de style qu'on essayerait en vain d'extraire des flacons d'orgeat que Béranger a servis pendant vingt-cinq ans à ses contemporains ; je refusais de me rendre et même de m'éclairer.

Je disais : "S'il est si fort que cela, comment diable n'en ai-je jamais entendu parler ?"

On m'a presque mis le volume sur la gorge. Je connais Pottier, maintenant, et je suis bien obligé de faire amende honorable, et devant lui et devant le public, à qui c'est notre devoir de dire, en voyant passer un écrivain de race : Ecce homo ! Celui-là a dû encaisser bien des désillusions et des déboires, car nous sommes en 1887, et ses premières chansons datent d'avant 1848.

Quand on est jeune et qu'on se sent puissant du cerveau, on rit de ses premières déconvenues et des haussements d'épaules des éditeurs. On pense :

« Il faudra bien qu'ils y viennent ! »

Pour Pottier, ils n'y sont pas venus, et toute sa vie s'est écoulée dans l'attente d'une réputation que nous lui devons tous, et que, pour ma part, aussi coupable que les autres, je lui offre bien sincèrement ici.

Et pourtant, ses « Chants révolutionnaires » sont de ceux qui résonnent, qui vous saisissent au cœur autant qu'au cerveau et dont l'accent pénètre.

Jules Vallès, qui l'avait connu à la Commune, dont ils étaient membres l'un et l'autre, a tenté de dissiper l'ombre dans laquelle s'était perdue l'œuvre de Pottier.

Peut-être ne crut-on qu'à un élan de camaraderie. Le fait est que ces lignes éloquentes restèrent presque sans écho, et le poète retomba dans sa nuit, vieux, malade, presque paralysé, et pauvre jusqu'au dénuement. La coupe de l'injustice a débordé, et il est temps que ce poète prenne son rang à côté de ceux qu'on lit, qu'on relit et qu'on cite.

Qu'on déguste ces quelques strophes du premier morceau :

JEAN MISÈRE

Décharné, de haillons vêtu,

Fou de fièvre, au coin d'une impasse,

Jean Misère s'est abattu.

« Douleur, dit-il, n'est-tu pas lasse ? »

Ah ! Mais...

Ça ne finira donc jamais ?...

Pas un astre et pas un ami !

La place est déserte et perdue.

S'il faisait sec, j'aurais dormi :

Il pleut de la neige fondue.

Ah ! Mais...

Ça ne finira donc jamais ?...

.....

Malheur ! Ils nous font la leçon,

Ils prêchent l'ordre et la famille ;

Leur guerre a tué mon garçon

Leur luxe a débauché ma fille !

Ah ! Mais...

Ça ne finira donc jamais ?...

De ces détresseurs inhumains,

L'église bénit les sacoches ;

Et leur bon Dieu nous tient les mains

Pendant qu'on fouille dans nos poches.

Ah ! Mais...

Ça ne finira donc jamais ? ...

N'est-ce pas profond comme Lammenais et coloré comme Ribéra ?

Les chants écrits sous l'Empire sont d'une indignation relativement calme et presque philosophique.

Après les massacres de 1871, le vieux combattant a senti la poudre, et tout le sang répandu lui est remonté à la gorge. Ah ! Les Versaillais peuvent être tranquilles. Leur mémoire ne périra pas.

Ils ont trouvé leur Juvénal :

Ici l'abattoir, le charnier ! – Les victimes

Roulaient de ce mur d'angle à la grand'fosse en bas.

Les bouchers tassaient là tous nos morts anonymes,

Sans prévoir l'avenir que l'on n'enterre pas.

Pendant quinze ans, Paris, fidèle camarade,

Déposa la couronne au champ des massacrés.

Qu'on élève une barricade

Pour monument aux Fédérés.

Voici le volume, il parlera mieux que moi.

Si j'avais pu contribuer à révéler le vieux Pottier au peuple, j'éprouverais cette joie intense d'un explorateur dont le coup de pioche a mis à nu un beau marbre enfoui depuis longtemps, et qui le remonte à la lumière. »

HENRI ROCHEFORT

Nous ne pouvons nous dispenser de reproduire ici la magnifique appréciation de Jules Vallès, sur Eugène Pottier, parue dans *Le cri du Peuple* du 29 novembre 1883, et qui figure en tête des *Chants révolutionnaires*, après la magistrale préface d'Henri Rochefort et l'appréciation de Gustave Nadaud que nous avons donnée en parlant de : *Quel est le fou ?*

Jules Vallès s'exprimait ainsi :

« Celui-ci est un vieux camarade, un cama-

rade des grands jours. Il était du temps de la Commune, il a été exilé comme le fut Hugo. Comme Hugo, il est poète aussi, mais poète inconnu, perdu dans l'ombre.

Ses vers ne frappent point sur le bouclier d'Austerlitz ou le poitrail des cuirassiers de Waterloo ; ils ne s'envolent pas d'un coup d'aile sur la montagne où Olympio rêve et gémit. Ils ne se perchent ni sur la crinière des casques, ni sur la crête des nuées ; ils restent dans la rue, la rue pauvre.

Mais je ne sais pas si quelques-uns des cris que pousse, du coin de la borne, ce Juvénal de faubourg, n'ont pas une éloquence aussi poignante, et même ne donnent pas une émotion plus juste que les plus admirables strophes des Châtiments.

Certes, il n'y a pas à comparer ce soldat du centre au tambour-major de l'épopée ; mais, sur le terrain, un petit fantassin qui, caché dans les herbes, tire juste, vaut mieux qu'un tambour-major qui tire trop haut.

Puis, par la largeur même de son génie, Hugo est trop au-dessus des foules pour pouvoir parler à tous les coins de leur cœur.

Il faut la voix d'un frère de travail et de souffrance. Celui dont je parle a travaillé et a souffert ; c'est pourquoi il a su peindre, avec une déchirante simplicité, la vie de peine et de labeur.

C'est de cet autre côté, maintenant, qu'il faut tourner ses regards et sa pensée — du côté de la grande armée anonyme que le capital accule dans la famine et dans la mort.

Laissez là les porteurs d'armure et les traîneurs de tonnerre ; on a assez léché leurs éperons ! Parlons de l'atelier et non de la caserne, mais escortons de nos clameurs de pitié ou de colère ceux que la machine mutilé, affame, écrase — ceux qui ne peuvent plus trouver à gagner leur pain parce que leur métier est perdu ou parce qu'on les trouve trop vieux quand ils demandent, comme une aumône, le droit de crever à la peine !

Pottier, mon vieil ami, tu es le Tyrtée d'une bataille sans éclairs qui se livre entre les murs d'usine calcinés et noirs, ou entre les cloisons des maisons gâtées, où le plomb à ordures fait autant de victimes que le plomb à fusil !

Reste le poète de ce monde qui ne fait pas de tirades et se drape dans des guenilles pour tout de bon, et tu auras ouvert à la misère

murée un horizon, et à la poésie populaire un champ nouveau.

Elle est là, cette poésie, sous la casquette du vagabond qui finira au bagne, ou sous la coiffe honnête de la mère qui n'a plus de lait pour nourrir son petit : crime et détresse se coudoient dans la fatalité sociale.

Crie cela aux heureux ! Et jette, comme des cartouches, tes vers désolés dans la blouse de ceux qui, las de subir l'injustice et le supplice, sont gens à se révolter, car ils ont besoin qu'on les encourage et méritent qu'on les salue pendant qu'ils combattent et avant qu'ils meurent ! »

JULES VALLÈS

Il y a dans les « Chants révolutionnaires » de ces morceaux qu'on ne saurait citer par fragments sans leur ôter leur saveur ; les suivants sont de ceux-là :

LA COMMUNE

A PASSÉ PAR LÀ

La Commune est un coup de foudre,
Et Paris peut en être fier ;
Ce globe inquiet sent la poudre
Tout comme si c'était hier.
Défaite attendant sa revanche,
Fracasse, Vautour, Loyola
Depuis lors branlent dans le manche...
La Commune a passé par là !

La lutte a délavé la rue
Et décimé les bataillons ;
L'Égalité mit sa charrue
Pour fouiller au cœur des sillons.
Ce fut une hécatombe immense ;
Mais partout où le sang coula,
Nous voyons germer la semence...
La Commune a passé par là !

Elle exérait le faux grand homme
Sur une colonne plantée,
Et ce culte à la guerre comme
Une insulte à l'humanité.
Que Chauvin rugisse ou clabaude
Le singe arriéré d'Attila
Est tombé d'une chiquenaude...
La Commune a passé par là !

Il vous souvient des Tuileries ?
Décembre y logea son bourreau ;
Il en fit par ses drôleries

Un palais à gros numéro.
En ce temps de peste et de lucre
À l'amour il donnait le *la*...
Un jour on y brûla du sucre...
La Commune a passé par là !

États-Unis et vieille Europe,
Le travail ouvre ses Congrès
La Science a pris la varlope,
Les marteaux forgent le Progrès.
Au soleil l'avenir se trame,
Pas de frontières pour cela :
Les peuples n'ont plus qu'un programme...
La Commune a passé par là !

Le Congrès dit : « Je revendique
Sols, mines, puits, canal et rail,
Télégraphe, steamer, fabrique,
Les grands instruments de travail.
Pour la production géante,
Socialisons tout cela,
Biffons la classe fainéante... »
La Commune a passé par là !

Les cerveaux boivent la lumière,
Elle grandit les travailleurs ;
Dans l'atelier, dans la chaumière,
Ils sont plus instruits et meilleurs.
Lorsqu'au fond du plus pauvre bouge
On crie : « Ô grand jour, te voilà ! »
C'est qu'ils rêvent du drapeau rouge !...
La Commune a passé par là !

LE FILS DE LA FANGE

Elle traîne à demi rongée
Sa vieillesse de dix-sept ans ;
Sa robe de haillons frangée,
Ses bas troués, ses seins pendants
Du tapis franc, c'est la femelle.
Eh quoi ! Cette éponge à vin bleu,
Cette fille, cette femelle,
Elle est enceinte ! Ah ! Nom de Dieu !

Pauvre petit être
Que rien ne défend,
Eh Quoi ! Tu vas naître
Comme un autre enfant ?

Ta mère, inscrite à la police,
Lasse de sa maternité,
Va mettre bas dans un hospice
Ta jeune âme et ton sang gâté.

Tu ne sauras rien de ton père :
Le vice en rut, le hasard gris,
Un soir, ont payé pour te faire
Quelques sous pleins de vert-de-gris.

Maraudant l'ordure à la halle,
Et t'abrutissant par l'alcool,
Tu seras l'enfant de la balle,
Du vagabondage et du vol.
On t'ouvrira le séminaire
De l'escarpe et du chourineur,
Des élèves de Lacenaire
T'enseigneront le point d'honneur.

Au crime tout te prédestine.
Frère ! Les mains rouges de sang,
Si tu meurs sur la guillotine,
— Nul ne s'en peut croire innocent —
Tu vas où ton milieu te pousse,
Fils de la Fange, sang gâté.
Ah ! Qu'au moins ta vie éclabousse
Le front de la société.

Pauvre petit être
Que rien ne défend,
Eh quoi ! Tu vas naître
Comme un autre enfant ?

Nous nous arrêtons, il faudrait tout repro-
duire. Ce dernier morceau n'est-il pas le plus
navrant tableau qu'on ait jamais fait de notre
société ? Pottier a sapé sur sa base la société
bourgeoise dans nombre de ses pièces ; il a
aussi, dans des morceaux spéciaux, ébranlé
les piliers qui soutiennent cette société : ar-
mée, magistrature, propriété, famille, religion.
Que dit-il dans *L'auge* :
L'ordre bourgeois, c'est l'auge immense
Où de gros porcs sont engraisés.
Tous les fumiers de l'opulence
Sous leurs groins sont entassés.

Ils se gavent du populaire,
Ces déterreurs de capitaux...
Ce n'est pas avec de l'eau claire
Qu'on engraisse les aristos !

Dans son *Don Quichotte*, il parle des for-
çats de sacristie, de caserne et de collège.
Voici ce qu'il dit sur ces derniers :
« — Sancho, je délivre et protège
Ce petit forçat du collège
Nourri d'un savoir recraché
Par les pédants qui l'ont mâché.

Cet esprit dont ils font un cancre
N'est qu'un cahier barbouillé d'encre...

— Monsieur, disait Sancho Pança,
Laissez donc la chaîne au forçat ! »

Dans *L'anthropophage*, il dépeint ces enfers sociaux : le champ de bataille, les prisons et les bagnes, les manufactures et les maisons de filles. Voici la strophe de la prostitution autorisée :

Ceci, c'est la maison de filles,
La Morgue de l'amour malsain ;
Pour elle, écrémant les familles,
Le luxe a raccroché la faim.

Vois, sous le gaz, la pauvre infâme
Faire ses yeux morts, agaçants,
Rouler son corps, vautrer son âme
Dans tous les crachats des passants.

S'il parle de la dépopulation, c'est à sa façon, c'est-à-dire de la bonne façon. C'est ainsi qu'il écrit dans le *Repeuplement* :

Femmes, femmes, à la besogne !
Dégotez la mère Gigogne,
Stimulez vos maris traînardes,
Et faites-nous de petits communards.

S'il parle de ses amis, comme, par exemple, du citoyen Lisbonne, retour du bagne, c'est pour causer de la situation :

Toujours nos généraux pourris

Gloires capitulantes,
Demandent pour mater Paris

Des semaines sanglantes.

Et c'est intitulé : *Rien de changé*.

S'il parle de grève, c'est un cri d'humanité qu'il pousse :

Au secours ! Vaincre est nécessaire,

Les mineurs sonnent le tocsin,

Saignons à blanc notre misère,

On fait grève au bassin d'Anzin.

Faire triompher cette grève,

Compagnons, c'est le grand devoir !

Partout où l'exploité se lève,

À ses côtés il doit nous voir.

Aux combattants il faut des vivres :

Nous, leurs copains, nous, ventres creux,

Sur chaque pain de quatre livres

Tirons une miche pour eux !

S'il surgit une date, un événement, vite il improvise quelque chose qui sent la note exacte de la situation ; c'est ainsi qu'au lendemain de la journée tragique du 31 octobre 1870, il s'écrie :

Le peuple sent qu'il est trahi,

C'est trop aboyer à la lune.
L'Hôtel de Ville est envahi,
Paris, proclame la Commune.

Elle ne devait venir que quatre mois et demi plus tard.

Il suit la marche du socialisme renaissant. En 1880, il salue les quinze mille voix obtenues par le Parti ouvrier aux élections municipales.

Salut ! C'est le vote de classe,
Le premier réveil des vaincus,
La clé pour sortir de l'impasse,
Le programme de Spartacus.
C'est la plèbe que tu fusilles,
Féodalité de bourgeois,
Qui vient pour raser tes bastilles ;
Salut Aux quinze mille voix !

Plus tard, le chiffre s'est accru ; il chante dans *Cent mille* ! :

Nous nous comptons quarante mille
Socialistes à Paris.

La grève de Decazeville
A remué bien des esprits.
Aujourd'hui, notre bonne ville,
Le chiffre, aux Thénardiens surpris :

Nous sommes

Cent mille hommes !

Que dirait-il aujourd'hui, s'il vivait encore...

En 1885, quand Jules Vallès meurt, il compose cette superbe pièce, dont voici les deux premières strophes :

Paris vient de lui dire : Adieu !

Le Paris des grandes journées,

Avec la parole de feu

Qui sort des foules spontanées.

Et cent mille hommes réveillés

Accompagnent au cimetière

Le candidat de la misère,

Le député des fusillés.

D'idéal, n'ayant pas changé,

La masse, qui se retrouve une,

Fait la conduite à l'Insurgé,

Aux cris de : « vive la Commune ! »

Les drapeaux rouges déployés

Font un triomphe populaire

Au candidat de la misère,

Au député des fusillés.

.....

Enfin, il n'oublie jamais le mur du Père
Lachaise, non loin duquel il devait aller repo-
ser...

Ton histoire, Bourgeoisie

Est écrite sur ce mur.

Ce n'est pas un texte obscur...

Ta féroce hypocrisie

Est écrite sur ce mur !

Le voici, ce mur de Charonne,

Ce charnier des vaincus de Mai ;

Tous les ans, Paris désarmé

Y vient déposer sa couronne.

Là, les travailleurs dépouillés

Peuvent énumérer tes crimes,

Devant le trou des anonymes,

Devant le champ des fusillés !

.....

Toutes les autres pièces composant les
Chants révolutionnaires ont été énumérées
plus avant.

Chapitre VI

AUTRES ŒUVRES

Eugène Pottier a publié, en outre, plusieurs brochures, entr'autres une sous ce titre : *Poésie d'économie sociale, Sonnets*, dont un certain nombre a reparu dans les « *Chants révolutionnaires* ». On a annoncé *Premières pousses*, chansons et poésies de jeunesse, *Cantiques de beuverie*, chansons à boire et galantes, et *Graines voyageuses*, compte rendu de l'exil, anecdotes, discours et poésies, plus un grand nombre de morceaux détachés. Tout cela est inédit et entre les mains de la citoyenne Caroline Pottier, sa veuve. Notre plus grand désir est de voir bientôt paraître ces trésors enfermés depuis longtemps. La citoyenne Pottier a bien voulu me confier quelques discours, poèmes et chansons inédits que j'ai fait paraître à droite et à gauche et intercalés dans ce volume. Nous l'en remercions ici bien chaleureusement.

Lors de la composition du numéro de la *Plume*, consacré à la littérature socialiste, et dont j'étais chargé, je demandai à la veuve de notre ami, une poésie inédite. Elle m'envoya la suivante : (*Plume*, 1er mai 1891, n°49)

LE PRESOIR

Dans un ciel d'automne orageuse
La lie a barbouillé l'azur.
Sa hotte au dos, la vendangeuse
Porte à cuver le raisin mûr.
En bouillonnant la grappe tombe,
Puis la vis tourne avec effort :
On dirait la vaste hécatombe
De martyrs pâmés dans la mort.

Chantons le martyre en extase !
Chantons la vendange et l'espoir !
Chantons les grappes qu'on écrase,
Les grains saignant sous le pressoir.

Où sont mes grappes ? Leur sang coule,
Disent les pampres du coteau,
On les torture, un pied les foule,
Le Pressoir les tient sous l'étau !
Tu les crois mortes, pauvre feuille,
Plus vivantes à chaque tour,
Le bon vigneron les recueille

En flot de jeunesse et d'amour.

Ce jus d'enivrante agonie
 Bu par les peuples en chemin,
 Ce vin capiteux du génie
 Monte au cerveau du genre humain.
 En nous cette foule immolée
 Trouve un Panthéon grandissant :
 Socrate, Jean Hus, Galilée,
 Vivent passés dans notre sang.

Le martyr en son heure aiguë
 Meurt dans les spasmes de l'amant ;
 Ces ivrognes de la Ciguë
 S'en vont soûlés de dévouement ;
 Ces demi-dieux et les poètes
 Pour l'échafaud n'ont que dédains,
 Quand la gloire égrène leurs têtes
 Dans un banquet de Girondins.

Ah ! qu'un chant d'espoir vous soutienne
 Nations, marcs pressurés,
 Vous que l'exil jette à Cayenne,
 Chairs à pressoir, grains torturés
 Si le présent n'a pas mémoire,
 Dans la coupe de l'avenir,
 Versez, versez votre âme à boire.
 La grande soif va revenir.

Quand viendra le beau Vendémiaire,
 On verra des pressoirs sacrés
 Le vin, l'amour et la lumière,
 Couler pour tous les altérés ;
 Du gibet quittant les insignes,
 Jésus déclouant ses bras las,
 Au Calvaire planté de vignes ;
 Mettra sa croix pour échalas.

Chantons le martyre en extase !
 Chantons la vendange et l'espoir !
 Chantons les grappes qu'on écrase,
 Les grains saignant sous le pressoir.

En même temps que la poésie ci-dessus, la citoyenne Caroline Pottier m'en avait remis une autre, que je fis passer dans l'*Art social*, petite revue à laquelle je collaborais. Elle parut dans le n°9 (août 92) et portait pour titre :

TOPE LA

L'aube dit à la terre :
 Tope là,

Hâte-toi d'être mère,
 C'est aujourd'hui le jour !
 Le printemps dit au germe :
 Tope là,
 Viens au jour avant terme.

C'est aujourd'hui l'amour.
 L'arbre dit à la sève :
 Tope là,
 Plus d'ange armé du glaive,
 Plus de fruit défendu !
 Le travail dit au globe :
 Tope là,
 J'ai trouvé dans ta robe
 Le Paradis perdu.

Le luxe dit au rêve :
 Tope là,
 Rêve un palais pour Ève
 Et prend l'art pour outil.
 Le frère dit au frère :
 Tope là,
 Frère, bois dans mon verre
 Ton verre est trop petit.

L'amant dit à l'amante :
 Tope là,
 Nous suivrons notre pente
 Comme l'eau des vallons.
 L'esprit dit aux étoiles :
 Tope là,
 Nous n'avons plus de voiles,
 Je sais où nous allons.
 Le ciel dit au poète :
 Tope là,
 Puisque j'emplis ta tête,
 Emplis-moi de chansons
 Dieu dit à Dieu : je t'aime,
 Tope là,
 Mon œuvre c'est moi-même,
 Nature, jouissons !

Nous avons le devoir de revenir sur la brochure si remarquable de *Sonnets*, publiée en 1884 chez Henry Oriol, sous ce titre : *Poésie d'économie sociale*, et aujourd'hui épuisée. Tous les morceaux de cette brochure, sont admirables de bon sens, de précision ; ces « sonnets » sont de ceux qui valent, comme a dit le critique-poète Boileau, un long poème. En outre, de ceux que nous avons déjà cités ou reproduits, il faut compter :

Abondance, Ève, Le conservateur, Les juges, Engorgement, Le triomphe clérical, Le clergyman, L'huître et l'écaille, Entretenus à nos frais (Document pour la commission des 44) et *La descente de croix*, rééditée dans l'*Almanach de la Question sociale*, 1892. Ceux qui vont suivre, qui méritent mieux que l'oubli, donneront au lecteur un aperçu de ces quintessences en quatorze vers.

Voilà douze sonnets qui furent écrits de 1871 à 1881, datés de Paris, d'Angleterre, d'Amérique, qui débordent d'idées, de fougue, de vérité, dans lesquels on peut puiser jusqu'à l'éternité, qui renferment ce qu'on peut dire sur la religion, la philosophie, la sociologie, et, on peut l'affirmer, avec chacun d'eux pris pour thèse, on ferait un volume.

DÉCLARATION

Reptiles que l'Empire a nourris dans sa fange,
Escrocs et maquereaux²⁹, bourreaux et policiers,

Nous vous le déclarons, ceci n'a rien d'étrange :

Il faudra cette fois que tous vous y passiez !

L'assassiné de mai, Paris, veut qu'on le venge ;

Vous serez plats et vils, mais, quoi que vous fassiez,

Vos cercueils sont déjà commandés chez Domange.

Voulant l'ordre final, nous serons justiciers.

N'invoquez pas la loi : vous en riez sous cape,
Vous aviez, pour tuer, des dispenses du pape ;
Grands monstres, petits saints, messieurs,
nous vous tuerons !

Puisqu'il faut disparaître, engeance dépravée,
Épargnez-nous du moins cette sale corvée.

Et soyez enterrés³⁰ quand nous triompherons !

LA SAINTE TRINITÉ

Primo Religion : — La vieille grimacière
Qui vous la fait, jobards, au dogme, au sacrement,
Qui tient l'homme à genoux en l'appelant :

Poussière

Et vous vend du miracle en sachant qu'elle ment.

Propriété : — Mais moi, mobilière ou foncière,

Je proviens du travail ! — Oui, c'est ton boniment ;

Mais le travail s'en plaint, honnête financière,
Tu l'as dévalisé par ton prélèvement.

Ordre enfin ! — Un César, un général qui sacre,

Qui maintient au-dedans la paix par le mas-sacre

Et la guerre au dehors sans risquer un cheveu.

Très-Sainte Trinité, c'est toi qui nous rançonnes !

Prêtre, usurier, soudard ; sur terre, en trois personnes,

Le mensonge, le vol et le meurtre sont Dieu.

LA SAINTE PROVIDENCE

La sainte Providence est un enfant terrible :

Famine, guerre, peste et Révolution

Sont ses jeux turbulents ; le grotesque, l'horrible,

Rien n'arrive ici-bas sans sa permission.

De notre mélodrame elle a l'invention³¹

Et l'homme en est l'acteur soufflé, pompeux, risible.

Donc, des coups de couteau dont le traître nous crible

Elle est coupable avec préméditation.

Ses caprices de fou sont chargés à mitraille ;

Elle a ses *Te Deum* après chaque bataille,

Lorsque la chair humaine est réduite en ha-chis.

Humanité prudente, administre ta sphère,

Car, — pareille au hasard, — quand on la laisse faire,

La sainte Providence y fait un beau gâchis !

1871.

²⁹ Jugement porté pas Changarnier sur les hommes du Deux Décembre.

³⁰ Comme Thiers, Cisse, Rouher, etc., etc.

³¹ Voyez *Histoire universelle* de Bossuet, etc.

LE SACRÉ-CŒUR

Jésus, ton rôle est jésuitique ;
Que fais-tu donc, faune au poil roux,
Les nuits où la nonne hystérique
Brûle un cierge par les deux bouts ?

LA NONNE

« Ah ! Je m'ouvre au flot séraphique
« Des grâces que Dieu verse en nous ;
« Entre en moi, mon divin époux,
« Viens me faire un suçon mystique ! »

— Ainsi le dortoir du couvent
Emmielle d'un culte émouvant
Les austérités de la Trappe.

Ah ! Je me pâme, esprit vainqueur !...
— Sultan Jésus, ton Sacré-Cœur
Vaut bien le phallus de Priape.

GRAVEREND, 1872.

LE DONNEUR D'EAU BÉNITE

La nuit de l'ignorance engloutissait le monde ;
Sur la route il faisait noir comme dans un four,
Un ciel d'encre emplissait d'obscurité profonde
L'étroit cachot dont l'homme en vain faisait le tour.

Mais la science, enfin se lève ; aube féconde,
Elle éveille le droit, elle éclaire l'amour.
Ô terre, à l'horizon de ta mamelle ronde
Un volcan de lumière éclate : c'est le jour !

Qui trouble ces splendeurs par des paroles aigres ?
Quel bonhomme crasseux, étirant ses bras maigres,
Bougonne cette aurore et tance le rayon ?

Qui donc es-tu, fantoche à la voix décrépite ?
« — Je suis, chevrote-t-il, le donneur d'eau bénite ;
« Et j'éteins le soleil avec mon goupillon ! »

NEW YORK, 1874.

LA CHAROGNE

Je vis une charogne abjecte,
Foyer de miasmes corrompus,
Empire normal de l'insecte,
Tas fourmillant de vers repus.

Chacun d'eux se gorgeait de pus
Comme un viveur qui se délecte.
Fourche en main, du mieux que je pus,
J'éloignai cette masse infecte.

Mais alors, dans leurs puanteurs,
Les asticots conservateurs
Hurlent en chœur la même phrase :
« — Respect à la propriété !
« Venez-vous saper par la base
« L'éternelle Société ? »

NEW YORK, 1876.

NUDITÉ, CHASTETÉ

Ô Grèce ! Inspire-nous le culte de la ligne !
Tes dieux loyalement portent leur nudité.
Il altéra de l'art la noble chasteté,
Le premier qui lui mit une feuille de vigne.

Le nu veut qu'on l'imite et non qu'on le sou-
ligne.
Ô femme de nos jours, ta suave beauté
S'encadre d'élégance et de simplicité ;
L'Amour, dans cet écrin t'admire, pure et
digne !

Mais quel charme tu perds quand la mode
descend
A la gibbosité, quand, gonflant l'indécent,
A Vénus Callypige elle ajoute une annexe !

Et tu deviens grotesque en cette jupe-écrou,
Bridant plus que la peau de la taille au genou,
Qui colle à ton bas-ventre et se plisse à ton
sexe !

NEW YORK, 1876.

MATIÈRE ET BIBLE

Ô substance ! Corps simple où tout se meut à
l'aise ;
Eternels tourbillons d'infinis s'épousant ;
Circulus qui remplis la source en y puisant,
L'Amour en fusion coule de ta fournaise.

Atome conscient s'universalisant,
 Déjà l'esprit de l'homme entrevoit ta synthèse
 Et ne fléchira plus sous ton poids écrasant.
 Sur ce, lisons la Bible au chapitre Genèse :

— Un tout-puissant zéro flottait sur le néant
 Toute une éternité ; — puis, ce Dieu fainéant
 D'être un jour créateur se sentit la toquade.

Du vieil escamoteur, les tréteaux sont dressés,
 Il dit : — Création ! Muscade, apparaissez !
 Fin du monde ! Autre tour, disparaissiez, mus-
 cade !

BOSTON, MARS 1817.

TYPES PERDUS

Grande lessive et la terre en sort vierge,
 Et la science y pose ses fanaux ;
 Plus de soldats, partant plus d'arsenaux ;
 Plus de César ; tout consent, tout converge ;

Plus de pédants, on a brûlé la verge ;
 D'Église point ; papes et cardinaux
 Se sont éteints avec le dernier cierge,
 Mais, en retour, force rails et canaux.

Tous ces pantins qui gouvernaient les foules
 Sont disloqués ; on a brisé les moules,
 Et nul vieillard ne dit : « Je m'en souviens ! »

Types perdus de nos billevesées,
 Ils sont allés rejoindre en nos musées
 Les animaux antédiluviens.

PATERSON, NEW JERSEY, 1870.

PROFESSION DE FOI

Plein de l'esprit champêtre
 Qu'on puise aux Barreaux verts,
 Jean, marchant de travers,
 Fut accosté d'un prêtre.

« Jean, le souverain maître
 « Qui créa l'univers
 « Punira les pervers.
 — Ça, dit Jean, c'est bien traître !

« Jean, le démon d'orgueil
 « Te pousse vers l'écueil. »
 — Curé, l'antienne est vague !

Moi, j'y réponds franc-jeu,

Ton diable et ton bon Dieu,
 C'est une affreuse blague !
 ARGENTEUIL, 1881.

RÉVOLUTION SOCIALE

Voyant ce colosse apparaître,
 Les gros bonnets, les parvenus,
 Les empanachés et le prêtre
 Tremblent tous ; les temps sont venus !

L'oeil plein d'éclairs et les bras nus,
 Le travail n'agit pas en traître :
 Il opère en chiffres connus
 Et va s'organiser sans maître !

Il dit : « Sur le globe et ses fruits,
 « Sur l'outillage et ses produits
 « Vous faisiez main basse ; il faut rendre ! »

« — Ainsi tu viens, spectre fatal,
 « Pour partager le capital ?
 « — Partager ?... Non ! Mais tout reprendre !
 MANCHESTER, 1881.

DROITS ET DEVOIRS

« Les forts auront les droits, les faibles les de-
 voirs ! »
 On grava sur le roc cette loi sociale
 Et l'autorité fut l'Idole colossale
 Écrasant sous son char ses croyants blancs et
 noirs.

Le pontife endormeur fuma ses encensoirs
 Et la foule peina, misérable et vassale.
 Alors, l'Égalité pris sa torche et, fatale,
 Incendia la caste et brûla les manoirs.

— ...Avenir ! Oh ! Quelle est cette mère ravie
 Qui sourit à l'enfant qui tête et boit sa vie ?
 C'est toi, Société future en qui je crois !

Le sang a submergé ta devise première
 Et tu viens de tracer en lettres de lumière :
 « Les forts ont les devoirs et les faibles les
 droits ! »

PARIS, 1884.

Chapitre VII

TÉMOIGNAGES D'ESTIME

Nous croyons utile de rapporter ici la relation qu'écrivait Thirifocq, sur Eugène Pottier.

Le citoyen Thirifocq est un démocrate fervent qu'une circonstance a rapproché par hasard d'Eugène Pottier ; ces deux hommes sont devenus de suite une paire d'amis, et on verra plus loin comment le citoyen Thirifocq estimait Eugène Pottier. Cela démontre combien Pottier était sympathique, accueillant, bon enfant ; il était resté, malgré ses souffrances, malgré sa misère, malgré l'exil, de bonne humeur, souriant. C'est à peu près de la même façon que je le connus intimement : Dès notre première entrevue nous étions devenus de bons camarades. Moi, jeune, plein d'admiration pour ses œuvres, je lui serrais les mains avec effusion ; lui, vieux, le regard brillant, était content de voir que les idées qu'il avait semées durant sa vie, avaient germé.

Mais revenons à la belle page écrite par le citoyen Thirifocq, sur Eugène Pottier et son initiation à la Franc-Maçonnerie ; la voici :

« Je réponds à l'invitation qui m'est faite de rappeler mes souvenirs concernant le poète populaire Eugène Pottier.

Je n'essayerai pas de faire la biographie du grand citoyen, encore moins l'éloge de l'illustre poète, après les appréciations de ses œuvres par Rochefort, Vallès et Nadaud. Je ne connaissais que de nom Eugène Pottier, et seulement depuis 1871, époque où il fut membre de la Commune de Paris.

Lorsque parut son livre : Chants révolutionnaires, au commencement de l'année 1887, une circonstance nous mit en relations amicales : ce fut la dédicace dont il me fit l'honneur, sur un exemplaire de son très remarquable ouvrage. Il y mentionnait la manifestation communaliste faite en avril 1871, par la Franc-Maçonnerie parisienne et dont j'avais été le promoteur. A cette dédicace, il joignait le quatrain suivant, extrait de sa belle pièce de vers intitulée : La Commune de Paris.

Ô Commune splendide, ô toi, qu'on injurie.

Tu vis, sur tes remparts,

Insignes rayonnants, la Franc-Maçonnerie

Planter ses étendards !

Un peu plus tard, il me pria de le présenter à l'initiation, dans ma loge : « Le libre examen ». Je le présentai donc à l'initiation, lui, le plus digne des initiés, l'esprit le plus droit, le plus élevé, animé des grands principes de justice et de solidarité.

Je ne doutais pas que dans les loges où s'était introduit l'élément gouvernemental ; sa situation, comme ex-membre de la Commune, donnerait lieu à certaines questions politiques et notamment sur sa participation au mouvement populaire, qui lui avait valu la proscription. Mais j'eus le bonheur de constater que grâce à la fermeté de ses réponses, à la franchise qu'il y mettait, son examen fut tout entier en sa faveur. On pouvait ne pas penser absolument comme lui, mais il commandait si bien l'estime !

Comme artiste et comme citoyen, Eugène Pottier, avait beaucoup lutté, beaucoup souffert pendant sa longue carrière. Il avait tout sacrifié au service de la cause des travailleurs ; la maladie l'avait miné pendant et après l'exil, mais il lui restait l'appui d'une douce et dévouée compagne, la tendresse d'une enfant adorée, et, par-dessus tout, son grand amour pour tous les déshérités.

Vaincu physiquement, il était fort, moralement.

En acceptant d'être membre de la Commune, lui demanda-t-on, espériez-vous son succès ?

— Immédiatement, non. Mais la cause était juste, je n'avais pas le droit d'hésiter.

En effet, pour Eugène Pottier, la Commune n'affirmait pas seulement, pour Paris, le droit de se gérer lui-même ; elle revendiquait les droits de tous ceux qui produisent et sont victimes de l'exploitation de l'homme par l'homme, et il faisait ressortir la justice de ces revendications. En ce moment je me rappelais ce qu'il écrivait en 1877 :

La Commune, ô Justice, affirmait ton principe.

Tous pour chacun, chacun pour tous, et comme type

De l'ordre Social futur, sur son portail.

Biffait : Propriété, pour y graver : Travail !

Pendant qu'il remettait au Président de l'assemblée un exemplaire de ses « Chants révolutionnaires », un membre lui adressait cette question :

Que pensez-vous de la guerre et de la conquête ?

— *La guerre est une horrible chose ; c'est l'assassinat en grand que l'on s'efforce en vain de présenter comme légal. La conquête est le vol le plus abominable, et les conquérants, en obligeant un peuple à subir leur nationalité, commettent la plus infâme des exactions. J'espère que les nationalités disparaîtront un jour en se fondant dans une fédération des peuples, mais, tant qu'il y aura des nationalités, l'indépendance de chaque peuple est de droit imprescriptible ; la supprimer par la force est le plus grand des crimes. »*

Monsieur, lui dit quelqu'un, êtes-vous collectiviste ?

— *Oui ; je veux la collectivité au profit de tous, au lieu de celle qui existe aujourd'hui, au profit d'une infime minorité. Aveugles sont ceux qui ne voient pas que les abus de la propriété privée auront pour conséquence finale la propriété collective. D'ailleurs, l'exemple de la collectivité est donné par les capitalistes qui ont toutes les grandes exploitations en nom collectif et s'enrichissent ainsi au détriment des travailleurs. Ces derniers, de plus en plus dépossédés de leur capital bras, à mesure que le travail manuel est remplacé par le travail mécanique, voudront nécessairement que tous les résultats acquis par la science cessent d'être monopolisés par quelques-uns. Mais les moyens ?*

— *Ils sont bien simples : les dirigeants et leurs grandes exploitations ont tout pris au peuple ; — nul ne pourra blâmer le peuple lorsqu'il s'emparera des grandes exploitations et de la direction des affaires publiques, qui sont, en somme, les siennes.*

Je laisse plusieurs autres excellentes affirmations dont j'ai le regret de ne pouvoir retrouver, en entier, les développements fournis par le digne poète et penseur. Quelques jours après cette séance, mémorable pour moi, Eugène Pottier succombait à une nouvelle attaque de paralysie.

Les exploités perdaient un de leurs plus vaillants défenseurs. »

EUGÈNE THIRIFOCCQ

Voici quelques appréciations sur Eugène Pottier que nous avons pu recueillir, et que nous reproduisons ici avec d'autant plus de

plaisir, qu'elles disent ce que nous aurions pu dire, et mieux.

Notre regretté Jean Lombard, mort trop jeune, a, dans la *Revue provinciale*, parlé d'Eugène Pottier dans les termes suivants :

« Eh bien ! Nous voici devant ce que je ne craindrai pas de qualifier un vrai poète. Il l'est, Eugène Pottier, par la sensation très nette de son œuvre, par le chantant de ses vers, l'envergure de l'idée, et surtout par l'apitoiement aigu du fond, qui humanise certaines de ses compositions, mieux que ne l'ont fait Béranger et Dupont même. Puis, poète socialiste, heureusement de parti pris, il a le coup de fouet cinglant de Hugo, mais de Hugo descendu des nues. »

Notre ami Argyriadès, dans la brochure qu'il a consacrée à la mémoire de Pottier, disait :

« Bon, doux, modeste, le pauvre vieux poète avait à peine le nécessaire pour vivre et faire vivre sa femme et ses filles qu'il adorait. Il s'oubliait lui-même, ne songeant qu'au bonheur des siens.

C'est ainsi qu'en notre présence, il répondait un jour, à un ami soutenant que beaucoup de grands hommes n'étaient appréciés qu'après leur mort : « Je me tuerais si je savais qu'après moi la vente de mes œuvres pourrait procurer une heureuse existence à ma famille ! »

Ce trait ne peint-il pas l'homme à l'âme spartiate qu'était Pottier ?

Le Socialiste a consacré à Pottier un bel article duquel nous détachons les quelques lignes qui suivent :

« En même temps que, comme autant de flèches d'or, ses vers clouent à l'éternel pilori de l'art, les tortures de l'humanité ouvrière, Pottier — et c'est là la caractéristique de son génie — coule en rimes superbes les données de la science sociale.

Ce vengeur est un éducateur. Notre but, nos moyens — la lutte de classe, l'organisation d'un prolétariat conscient pour l'expropriation capitaliste et l'appropriation sociale — sont le fond de son œuvre, appelée à grandir avec le mouvement communiste qui emporte irrésistiblement le monde moderne. »

Notre confrère et camarade Etienne Bellot, de Marseille, dans son excellent volume intitulé : *Poètes et chansonniers socialistes*, place Eugène Pottier en tête, je ne sais si c'est avec

intention ou au hasard ; néanmoins, les lignes qu'il lui a consacrées sont sincères, et nous ne pouvons que les approuver et leur donner ici une petite place.

Etienne Bellot dit :

« A l'encontre de la plupart des poètes de ce temps, qui n'ont qu'une petite note qu'ils répètent toujours, Eugène Pottier a une grande diversité dans son œuvre, qui, malgré cela, garde toujours son cachet d'originalité splendide. C'est ainsi que, tout en portant la marque de la même fabrique, certains sont exquises, comme le Pré, tandis que d'autres sont pleines d'une raillerie aristophanesque, comme Chacun pour soi, chacun chez soi. Ici, de la naïveté et de la grâce, plus loin, la fantaisie envolée, plus loin enfin, le cri, le cri de la misère et de l'espérance.

Mais la chanson de Pottier est, avant tout, pathétique. Nul, plus que lui, ne sait nous faire de ces tableaux de navrance qu'on n'oublie plus une fois qu'on les a regardés. Jean Lebras vous remue l'âme. La propagande des chansons est absolument terrible. Madeleine et Marie est une chanson aux vers étranges et troublants.

Ah ! Combien il avait raison Pierre Dupont disant à Gustave Nadaud, en parlant d'Eugène Pottier : « C'est un qui nous dégote tous les deux ! » Il eût pu dire :

« C'est un qui nous dégote tous ! »

Eugène Pottier jette des lis, à mains pleines, dans le champ vaste et décrépit de la poésie contemporaine. Les poèmes et les chansons que nous connaissons de lui sont des chefs-d'œuvre de maîtrise et de vérité qui s'emparent du cœur, le domptant, l'ouvrant et le fouillant.

Sa muse procède du Dante et de Juvénal. Elle est à la fois hurlante, poignante, horrible, puissante. Il est impossible de lire ses vers sans se sentir pris d'une émotion douce et sympathique. Les idées gesticulent, les sensations saignent et les poèmes sont fils d'une indépendance farouche, dont le père est la tristesse du malheur et la mère le regret des solitudes âpres. »

ETIENNE BELLOT

Le poète Fernand Mazade a écrit sur Pottier ce qui suit :

« La vie de cet homme me paraît grande et

simple ; la vie de cet homme a dû être tragique. Il est bien l'homme de son œuvre, tantôt grande et simple comme celle de Rousseau, tantôt âpre et tragique comme celle de Millet. Grand et simple, ou bien âpre et tragique, Eugène Pottier est toujours un maître peintre comme Millet et comme Rousseau. Il a à son service toute une armée d'ombres et de couleurs ; et quand c'est une couleur qu'il appelle, elle est verte comme un coin de nature, ou rouge comme une plaie qui saigne ; et quand c'est une ombre qu'il évoque, elle est effrayante comme le spectre subitement apparu d'une république assassinée. »

FERNAND MAZADE

Le 28 avril 1887, j'adressai à Eugène Pottier, la lettre suivante :

« Cher citoyen,

« Depuis longtemps, j'admirais vos rudes et sublimes poésies sans en connaître l'auteur ; aussi, je fus heureux le jour où l'occasion nous réunissant tous deux, au banquet de l'anniversaire du « Coup de feu » me permit de faire votre connaissance, ce dont je suis fier.

En relisant ces Chants révolutionnaires d'un souffle si puissant, d'une énergie sombre et farouche, mais si grandiose, je songeais bien souvent à cette grande presse si partielle, si ingrate pour le talent quand il ne se manifeste pas affublé « à la bourgeois », quand il ne se manifeste pas sous les dehors de « l'hypocrite conservatisme », mais quand il tonne, sonne, éclate et sert avec fracas mais fièrement d'un cerveau révolutionnaire, d'une plume sincère et convaincue. Et je m'indignais qu'on fit ainsi le silence autour de vos chefs-d'œuvre. Lorsque, dernièrement, Henri Rochefort parla de vous, en tête de son journal, on s'émut dans la presse et un reste ou un semblant de pudeur fit inventer à Sarcey une occasion d'en parler aussi — il faut lui rendre justice, pour une fois, le lourd mais très écouté critique, vous consacra dans La France une chronique admissible — et, dans son feuilleton dramatique du Temps il poussa à l'audition de vos chants aux vendredis de l'Éden ; puis d'autres et d'autres ont emboîtés le pas. Camille Dreyfus dans La Nation, Montorgueil, dans Paris, qui chroniquaient sur vos chants et annonçaient l'apparition de votre nouveau volume de « Chants révolu-

tionnaires ». Il faut croire que ce mouvement de publicité en faveur de vos œuvres ne se ralentira pas et que l'heure de la justice — tardive hélas ! — est venue pour vous. Il est temps que vous profitiez d'une popularité que vous avez bien méritée, et à laquelle vous avez droit. C'est dans cet espoir que je vous serre la main fraternellement.

Votre dévoué ami. »

ERNEST MUSEUX

Voici l'article de Camille Dreyfus, dans *La Nation*, du 18 avril 1887 :

« UN POÈTE

C'est un fier poète et un rude chansonnier que cet Eugène Pottier, ancien membre de la commune de Paris, dont les collègues viennent de publier les œuvres, et pour qui Rochefort vient d'écrire une préface.

Béranger de la fin du dix-neuvième siècle, il marqua sa chanson de la forte empreinte de ce temps aux luttes ardentes.

Béranger, c'est le chansonnier de la Restauration, des journées de 1830, de la garde nationale, de l'opposition bourgeoise, en un temps où le suffrage universel n'existait pas, où les questions sociales commençaient à peine à se poser sous la plume des philosophes, dans l'acuité de la lutte politique et quotidienne.

Pottier, c'est le chansonnier des luttes du travail contre le capital, des problèmes posés à coups de fusil et de barricades. Sa poésie est âpre comme une journée d'émeute ; son vers est rauque comme le cri d'un affamé. Ai-je besoin de dire qu'il est telle passion chantée par le poète, que je n'éprouve pas. Mais, qu'importe ! Si ce poète a rendu vivante cette passion qu'il éprouve et m'en a fait frissonner quelques instants ?

Qu'importe ! Si en lisant, j'ai vécu de sa vie et souffert de sa souffrance ? Le vers de Pottier m'a fait éprouver tout cela. C'est un poète de la vraie race, dont le cœur bat de nos passions et qui vit de la vie de son temps.

Lettrés, quel que soit votre drapeau politique, lisez le livre de ce vieillard paralysé, car il restera le poète du temps des grèves et des luttes sociales ! »

CAMILLE DREYFUS

Voici l'article de Georges Montorgueil dans le *Paris*, du 27 avril 1887 :

« LES CHANSONS D'EUGÈNE POTTIER

Gustave Nadaud, qui a trouvé le moyen de se faire une bien belle place à côté de Béranger, raconte ceci :

C'était, je crois, en 1848, etc. (voir la préface dans le chapitre : Quel est le fou ?) [...]

Celui qui dégoutait Pierre Dupont et Gustave Nadaud, ces deux maîtres du couplet, vit toujours.

Depuis 1848, il n'a cessé de chanter, si la plainte rythmée, modulée en sanglots, peut s'appeler un chant.

Cependant, sauf de ces amis politiques — et encore — Pottier est profondément inconnu. En 1887, à l'audition de son nom, on pousse la même exclamation que Nadaud en 1848. M. Henri Rochefort, qui le présente au public, à son tour dit : « J'ignorais Pottier il y a seulement quinze jours. » On lui répétait que c'était un admirable chansonnier, il refusait de se rendre et même de s'éclairer : « S'il est si fort que ça, comment diable n'en ai-je jamais entendu parler ? » En quoi notre confrère ressemblait un peu à cette bonne femme qui, entendant parler des papes d'Avignon, répondit : « Allons donc ! S'il y avait eu des papes à Avignon, ça se saurait ! »

Le nom de Pottier n'était familier qu'à un cénacle très restreint. Depuis un demi-siècle, le vieux chansonnier chanssonne, mais comme l'écrit Vallès :

« Ses vers ne frappent point sur le bouclier d'Austerlitz ou le poitrail des cuirassiers de Waterloo ; ils ne s'envolent pas d'un coup d'aile sur la montagne où Olympio rêve et gémit. Ils ne se perchent ni sur la crinière des casques, ni sur la crête des nuées ; ils restent dans la rue, la rue pauvre. »

Pottier n'a de strophes que pour le déshérité, pour le souffrant, pour le malheureux, pour l'ouvrier sans gîte, pour le nouveau-né sans lait, pour l'homme des durs labeurs et des humiliantes corvées :

Qu'on chasse s'il vieillit, qu'on remplace s'il crève.

En 1884, Gustave Nadaud qui n'est pas un farouche, tant s'en faut, qui n'est qu'un philosophe souriant et généreux, prêt à venir en aide aux infortunes de ses camarades, fit les frais d'une première édition des chansons de

Pottier sous ce titre bizarre : Quel est le fou ? On ne les lut pas. Des chansons ça ne se lit pas : ça se chante. Il faut bien convenir que les chansons de Pottier, toutes parfaites quelles soient, ou parce qu'elles sont trop parfaites, ne courent point les rues. On ne les connaît pas dans les ateliers. Charles Gille et Gustave Leroy, aujourd'hui oubliés, ont été populaires au faubourg. Quand la tribune et la presse étaient muettes, leurs couplets enflammés de l'amour de la liberté narguaient la censure et la prison. Pottier n'a pas été aussi heureux. Il y a pourtant d'excellentes choses dans son recueil, et très chantantes, par exemple : Don Quichotte. Don Quichotte veut délivrer ceux qu'une chaîne retient, mais,

— Monsieur, disait Sancho Pança, Laissez donc la chaîne au forçat ! Deux couplets, surtout, sont remarquables : (Celui sur le collège, déjà cité, et un suivant. NdA) :

*« — Sancho, je délivre et protège
« Ce petit forçat du collège,
« Nourri d'un savoir recraché
« Par les pédants qui l'ont mâché.
« Cet esprit dont ils font un cancre
« N'est qu'un cahier barbouillé d'encre...
« — Monsieur, disait Sancho Pança,
« Laissez donc la chaîne au forçat !*

*.....
« — Et toi, forçat des sacristies,
« Jette la soutane aux orties,
« Le cloître a fait pousser en toi
« Les moisissures de la Foi.
« Rome lymphatique propage
« Les scrofules du moyen âge...
« — Monsieur, disait Sancho Pança,
Laissez donc la chaîne au forçat ! »*

On ne sait point de refrains plus colorés ni plus virils. La virilité et la couleur sont les caractères distinctifs du talent de Pottier. Pendant le siège, on disait de lui : Paris et Guillaume, une boutade qui vaut d'être redite :

GUILLAUME

*Paris, comprends ton danger :
J'ai pris ton armée au piège.
Ouvre, ou je vais t'assiéger !*

PARIS

— Assiège !

GUILLAUME

Tu verras se consumer

*Le vieillard, l'enfant, la femme :
Ouvre, ou je vais t'affamer !*

PARIS

— Affame !

GUILLAUME

*Un cratère va flamber,
Brûlant palais et mansarde.
Ouvre, ou je vais bombarder.*

PARIS

— Bombarde !

GUILLAUME

*Tous n'ont pas même raideur.
Pour la Paix qu'on maquignonne,
Quel est ton ambassadeur ?*

PARIS

— Cambronne !

Le premier recueil est une réunion de pièces de cette valeur. Soit qu'il craignît d'être inquiété, soit qu'il voulut ne pas effaroucher le lecteur qui ne partagerait pas ses idées politiques, il avait retranché de ce volume, les Chants révolutionnaires. Aujourd'hui, ses amis les éditent par souscription. C'est, paraît-il, faire une bonne œuvre que souscrire. Pottier a soixante-douze ans ; il est paralysé ; avec lui s'éteindra la rente modeste qui l'aide à vivre, et les siens seront sans ressources. Ses amis nous demandent d'intéresser, au sort de cet ouvrier de la première heure, les républicains qui nous lisent, nous avisant que la souscription, pour chacun des 1500 volumes en vente chez Dentu, est de 5 francs. Sans doute, nos lecteurs seront rarement d'accord avec le vieux Pottier. Sa muse est une gaillarde qui s'exprime bien, mais qui voit rouge. Elle est toute colère et toute haine ; échevelée, elle sonne l'attaque des vieilles institutions ; mais les ouvriers n'entendent point son clairon. Le peuple, qui a chanté tant de refrains batailleurs, est indifférent à ceux-ci.

Ils sont crânes et d'une belle venue, mais ne lui disent rien. Ce n'est pas là la chanson populaire : il y a trop d'art et pas assez de bonhomie, trop de lyrisme et pas assez d'esprit. Pottier, qui a donné la formule exacte de la chanson ne s'en sert pas.

*Muse au petit nez retroussé,
Gai furet, démon plein de grâce,
Trottinant d'un pas cadencé
Toi, la grisette du Parnasse !*

*Muse de la chanson,
Le pays t'aime ;
Reste toi-même,
Muse de la chanson,
Reste gauloise et sans façon.*

*Sa muse n'est pas la grisette du Parnasse ;
c'est la vivandière des fédérés. Ni gauloise, ni
sans-façon ; elle ne verse pas le claret qui
réconforte et réjouit, mais l'eau-de-vie qui
racle les boyaux et met le feu à la cervelle.*

*Le peuple ne chante pas Pottier : il l'eût
chanté il y a cinquante ans : c'est la constata-
tion d'un progrès social. A ce titre, les Chants
révolutionnaires de Pottier offrent encore un
profond intérêt ; ils ne sont pas seulement un
document littéraire de grande valeur, ils sont
aussi un document historique fort curieux. »*

GEORGES MONTORGUEIL

Voici l'article de Francisque Sarcey, dans
la France du 26 Mars 1887 :

CHRONIQUE

*« Vous vous souvenez du mot qu'on prête à
La Fontaine. Il s'en allait partout deman-
dant : « Avez-vous lu Baruch ? C'est un bien
grand poète que Baruch ! » Depuis huit ou
dix jours, moi aussi, je joue les La Fontaine,
et je m'en vais interrogeant tous mes amis : «
Avez-vous lu Eugène Pottier ? Le connaissez-
vous au moins de nom ? »*

*Et je ne trouve personne qui connaisse Eu-
gène Pottier, personne qui ait jamais lu une
ligne d'Eugène Pottier. Eugène Pottier, est
encore plus inconnu que Baruch, qui, au
moins, était un petit prophète. Ce pauvre Pot-
tier n'a pas fait hélas ! Mentir le proverbe qui
dit que l'on n'est point prophète en son pays.
Vous savez quel goût j'ai gardé pour la chan-
son. Il me vint à l'idée de faire au Boulevard
des Capucines une conférence sur la chanson
contemporaine ; je me fis donc apporter pêle-
mêle les recueils de ceux qui passent en ce
temps pour être les meilleurs chansonniers.
Parmi ces nombreux volumes s'en trouvait un
qui ne payait pas de mine et qui se présentait
sous ce titre énigmatique : Quel est le fou ?
Auteur : Eugène Pottier ; éditeur : Henry
Oriol, 11, rue Bertin-Poirée. Tout cela n'était
pas très invitant. Le volume resta longtemps
sur ma table sans que la fantaisie me prit de
l'ouvrir.*

*Il est bon quelquefois d'avoir un peu de cons-
cience. Je ne me saurais pas cru en règle avec
la probité littéraire si, devant parler de la
chanson, je n'avais parcouru, au moins du
bout du doigt, un des recueils que l'on avait
signalés à mon attention en me l'envoyant.*

*Je pris donc machinalement le petit livre et
me mis en devoir de le feuilleter. Dès les pre-
mières chansons, je fus saisi. J'avais affaire à
un vrai poète, un peu fruste, cela était visible,
et dépourvu d'études premières. Mais quelle
ardeur de tempérament ! Quelle imagination
sombre ! Quelle sensibilité profonde et amère
!*

*Ce Pottier, est, je regrette de le dire, un com-
munard, et, sans doute, des plus violents.
Mais c'est un sincère, et il est né poète. Il n'y
a pas à dire, il est né poète. Et Il y a, dans son
volume, trois ou quatre spécimens de la chan-
son populaire, telle que peut l'aimer notre
génération troublée et orageuse, qui sont des
chefs-d'œuvre. Des chefs-d'œuvre, je ne retire
pas le mot.*

*Je supplie tous les lettrés de lire ces couplets
et de me dire si tout cela n'est pas bien supé-
rieur, comme intensité de sentiment et comme
poésie d'expression, au Vieux vagabond, de
Béranger, ou même à Jeanne la Rousse.*

*La chanson a pour titre : Madeleine et Marie
:*

*Dans un faubourg tout brumeux d'industrie,
Où grouille l'homme, où grondent les métiers,
Deux blondes sœurs, Madeleine et Marie,
Faisaient penser aux fleurs des églantiers.
Elles poussaient dans la ville malsaine,
Pures d'instinct, chants d'oiseaux, rires fous.*

*L'homme a tué Marie et Madeleine :
Ah ! Que la honte en retombe sur nous !
Madeleine est devenue fille de joie ; elle est
morte à vingt ans à l'hôpital :*

*Déjà squelette, avant qu'un peu de terre
Couvre son corps du linceul du printemps.*

*Pour Marie, c'est une autre affaire :
Marie aussi, chaste comme pas une,
Du travail âpre a bu l'épuisement ;
Fleurs d'oranger sur la fosse commune,
Vos brins fanés sont tout un monument.*

*L'aiguille est lourde à la main qui la tire ;
Marie, usant ses nuits pour quelques sous,
Est au métier, morte vierge et martyre :
Ah ! Que la honte en retombe sur nous !*

Il est admirable ce couplet :

Du travail âpre a bu l'épuisement.

Mesurez l'expression aux règles ordinaires du langage : l'expression est absurde. On ne boit pas un épuisement. Cela ne soutient pas l'analyse. Pourquoi ce vers vous fait-il froid jusqu'en la moelle des os ! C'est une trouvaille.

Béranger n'a pas de vers plus compact et plus pittoresque que :

L'aiguille est lourde à la main qui la tire.

Et comme cela est simple et pathétique !

Comme cela sort du cœur !

Écoutez le dernier couplet :

Marie, ô toi, qui filais de la laine !

Repose en paix tes jours inachevés !

Dors bien aussi, ma pauvre Madeleine,

Qui de leurs lits tombas sur les pavés !

Et tous les jours, Madeleine et Marie,

Quand des milliers succombent comme vous,

Rien, dans nos cœurs, ne se révolte et crie :

Ah ! Que la honte en retombe sur nous !

Quel vers délicieux que le second de ce couplet :

Repose en paix tes jours inachevés !

La chanson du Don Quichotte est faite de main du maître. Le premier couplet vous en indiquera le sujet :

Rencontrant la chaîne des bagnes,

Le plus grand héros des Espagnes,

Don Quichotte accourt, lance au poing.

Sancho voudrait n'en être point.

L'argousin fuit : le fou sublime,

Des fers arrache une victime.

— Monsieur, disait Sancho Pança,

Laissez donc la chaîne au forçat !

Et alors passent, l'une après l'autre, les figures de forçats que Don Quichotte délivre, au grand scandale de Sancho. Laissez-moi vous en mettre une sous les yeux :

(Encore le couplet du Collège déjà cité. NdA) :

« — Sancho, je délivre et protège

« Ce petit forçat du collège,

« Nourri d'un savoir recraché

« Par les pédants qui l'ont mâché.

« Cet esprit dont ils font un cancre

« N'est qu'un cahier barbouillé d'encre...

« — Monsieur, disait Sancho Pança,

« Laissez donc la chaîne au forçat !

Parmi ces victimes, il y en a, bien entendu, quelques-unes que je préférerais ne pas y voir ; ainsi, je n'aime pas bien que Don Quichotte délivre le forçat de la caserne. Mais que vou-

lez-vous ? l'auteur a ses opinions. Il n'aime pas la guerre.

A propos de la guerre, il y a, dans ce volume, une fantaisie, appelée Palisse-Ratapoil, qui est d'une verve extraordinaire :

Il faut s'armer pour les combats,

Car on fera toujours la guerre.

Un pays manquant de soldats

N'est pas un pays militaire.

Donc il faut garder nos soldats

Pour les combats

Et pour la guerre ;

Donc il faut garder nos soldats

Pour la guerre

Et pour les combats.

De progrès on parle bien haut :

Industrie ! Arts ! Belle fumée !

Afin d'être un grand peuple, il faut

Posséder une grande armée.

Il faut s'armer pour les combats, etc.

Vous trouverez tous les tons dans ce recueil.

L'auteur passe avec une merveilleuse aisance de la chanson tendre, aigre ou mélancolique, à l'hymne fier ou empreint de philosophie.

Lisez la chanson qui a pour titre : Ce que dit le pain.

J'entends les plaisants répéter :

Que dit le pain quand on le coupe ?

Et le poète, couplet à couplet répond à cette interrogation gouailleuse :

Qui sait ce que coûte le blé,

Hors les bœufs reprenant haleine,

Et l'homme au visage brûlé

Qui creuse un sillon dans la plaine ?

Au grand monde inutile et vain

Qui, sans travailler, le savoure,

Savez-vous ce que dit le pain ?

Savez-vous ce que dit le pain ?

Il dit : Gloire au bras qui laboure !

Je raffole de ses chansons, et je suis sûr que si vous lisez ce volume, vous les admirerez et les aimerez comme moi.

On m'assure que le poète, aujourd'hui vieux et pauvre, mais fier et ne voulant d'autre secours que le gain légitime qu'il peut tirer de ses œuvres, est allé frapper à la porte de quelques cafés-concerts. On lui a répondu : « Mais, mon pauvre bonhomme, ça ne ferait pas un sou, chez nous, ces machines-là. »

Peut-être en pourrait-on essayer quelques-unes aux vendredis classiques de l'Eden-

Concert. Mon ami Chebroux, qui adore la chanson et qui est si aimable chansonnier lui-même (il a publié sous ce titre : Chansons et Sonnets, un très joli recueil de ses œuvres), Chebroux, qui s'occupe avec passion des vendredis classiques, devrait faire cette tentative.

Mais il faudrait absolument trouver un chanteur capable de dire cette poésie. Elle est très difficile. Et j'avoue qu'hier, à la conférence, moi-même qui me pique de savoir lire les vers, je n'ai pas trop bien réussi. J'aurais eu besoin de quelques jours d'études de plus. J'avais été pris par le temps.

Nous verrons bien ce qu'on pensera le public particulier qui fréquente les vendredis classiques de l'Eden-Concert.

A vous, je vous conseille d'acheter le volume. Il vaut la peine d'être lu, et vous obligerez l'auteur. »

FRANCISQUE SARCEY

Sutter Lauman, dans *L'intransigeant*, a dit au moment de l'apparition des *Chants révolutionnaires* :

« Ce livre, pour lequel notre rédacteur en chef a écrit une préface, dont nous n'avons pas à faire l'éloge, est une œuvre de vrai poète, pleine de généreux élans, de cris de révolte et de colère contre tout ce qui opprime l'homme et le rend misérable. Mais nous n'avons pas à refaire ce qui a été fait ici avec tant d'autorité. Du reste, la meilleure manière de donner au lecteur une juste appréciation d'un poète, c'est de laisser la parole au poète lui-même, en citant quelques-uns de ses vers. »

Et il donne la superbe pièce intitulée : *Tu ne sais donc rien ?* Que nous avons reproduite en entier dans le corps du volume³² ; puis il termine ainsi :

« Cette pièce a paru pour la première fois dans La rue, de Vallès, qui avait une grande admiration pour Pottier, et fut insérée peu après dans La trique, journal dirigé par notre ami Vaughan et qui paraissait à Bruxelles.

Ceux qui liront ce poème détaché, si poignant et d'une si large allure, voudront lire l'œuvre tout entière. Elle est de nature à charmer les lettrés et à enthousiasmer surtout ceux qui aiment que la poésie soit vécue et dise

quelque chose ; qu'elle ne soit pas seulement de vagues sons harmonieux, mais encore qu'elle parle au cœur et à la raison. »

SUTTER LAUMAN

Cet éloge est précieux, parce qu'il émane d'un écrivain qui est lui-même un poète de valeur, auteur des « Meurt da faim »

Voici Henry Maret qui, dans une revue littéraire de son journal *Le Radical*, salue à son tour le poète des *Chants révolutionnaires* comme suit :

« Pottier, qui fut membre de la Commune, est resté jusqu'ici à demi-inconnu ; et l'on est étonné, en parcourant son livre, de n'avoir jamais pu apprécier le talent de ce chansonnier, qui est un vrai poète.

Non un poète à la façon de Parnassiens, qui se contentent d'un cliquetis de mots ; mais un poète vigoureux, populaire, simple, qui n'appelle jamais l'image qu'au secours de la pensée et dont la rime est esclave de la raison.

Rocheport, dans l'article qu'il lui a consacré, et qui sert de préface au volume, cite avec raison deux de ses chansons : Jean Misère et Le monument des Fédérés.

Il en est d'autres aussi belles, celle par exemple intitulée : La Guerre.

*On vient de déclarer la guerre,
Allons-y ; disent les vautours.
Mais, cela ne nous change guère,
N'est-ce pas guerre tous les jours ?*

.....
L'obus déchire la nuit noire ;

*Le feu dévore la cité ;
Le sang est tiré ; viens le boire,
Toi, qu'on nomme l'humanité.*

*Le droit de la force et du nombre
Piaffe sur les vaincus meurtris ;
La gloire étend sur le ciel sombre
Ses ailes de chauve-souris.*

*Guerre ! Guerre ! Mais qu'attend-elle
Pour broyer la chair et les os ?
Elle attend la feuille nouvelle,
Le mois des fleurs et des oiseaux.*

Citons encore Madeleine et Marie, un chef d'œuvre où il y a des vers comme celui-ci :

³² Pages 16 à 18. NdE

*L'aiguille est lourde à la main qui la tire.
Et Le chômage, effrayant poème de l'ouvrier
sans travail... et Le sentier des bois :*

*Comme un ruban jaune étendu
Sous ta voûte de calme et d'ombre,
Petit sentier, dans le bois sombre,
Tu vas, indécis et perdu.
Cerveau malade, âme ravie,
Entre la ronce et l'églantier,
Je vais comme toi dans la vie,
Où mènes-tu, petit sentier ?*

*On le voit, il y a là toutes les qualités de Bé-
ranger, le vers solide, plein, richement rimé,
renfermant sous un petit espace la pensée tout
entière, et toujours heureusement coupé, fai-
sant image :*

*Cerveau malade, âme ravie.
C'est la perfection du genre. Avec cela,
l'émotion puissante et communicative. L'ode
(car c'est plus qu'une chanson) intitulée : Tu
ne sais donc rien ? est d'un grand poète ;
c'est le cri d'un indigné devant les massacres,
demandant à la forêt, aux flots, au soleil,
compte de leur immobilité ; cela est très beau
et d'un grand souffle.
Je ne puis tout citer, mais je veux terminer
cette trop rapide énumération par ces trois
strophes qui ont pour titre : Déjà !*

*Au petit jour, la neige tombe,
Tourbillonnante par les airs ;
Un drap de plumes de colombe
S'étend sur les pavés déserts.
Bientôt j'y repassai, la roue,
Le pied de l'homme y pataugea ;
Plus de neige, hélas ! De la boue !
Déjà !*

*Avait-elle quinze ans ? Non, certes !
Pas encore, vieille en même temps.*

*Sur son visage à teintes vertes,
Rien de l'enfance et du printemps,
L'hébétement de sa prunelle Disait quel vau-
tour la rongea ;
On sentait du cadavre en elle,
Déjà !*

*Elle allait fangeuse et suspecte,
Qui la suivait ? Des cheveux gris,
Au fond d'une ruelle infecte,*

*D'où bientôt partirent des cris.
Un agent vint dans la bagarre,
Brutalement l'interrogea,
Puis l'emballa pour Saint-Lazare.
Déjà !*

*Je comprends que ces chansons aient été re-
fusées par nos cafés-concerts. Dame, elles ne
sont pas gaies ; elles font penser et non rire.
L'auteur, aujourd'hui un vieillard, est abso-
lument dénué de ressources. On vient
d'imprimer ses chants, et une souscription est
ouverte. Nous la recommandons non seule-
ment à ses coreligionnaires politiques, mais
encore à tous ceux qui, ne partageant pas ses
idées, considérant comme un devoir de venir
en aide au talent méconnu. En achetant ce
livre ; ils feront une bonne action et se donne-
ront, en outre, la joie de lire de beaux vers. »*

HENRY MARET

Nous avons encore d'autres articles que nous ne pourrions citer, mais ils répètent ce que les autres ont dit déjà.

Que pourrions-nous ajouter à ces éloges si précieux, si vrais, si sincèrement exprimés, sinon que Pottier, qui n'était connu que dans la foule des déshérités, commençait à l'être dans les milieux littéraires.

Chapitre VIII

ŒUVRES INÉDITES

Parmi le monceau de morceaux inédits qu'Eugène Pottier a laissé, sa veuve, qui conserve pour lui un véritable culte, a bien voulu nous donner quelques chansons pour être publiées dans ce volume.

Voici d'abord une chanson dans laquelle on retrouve les grands problèmes sociaux posés à l'occasion de la famille.

LE POÈTE DE LA FAMILLE

Désormais, sans que je le blâme,
Laisant le monde à ses penchants,
Je suivrai vos conseils, madame,
La famille aura tous mes chants.
Aujourd'hui, la mère et la fille,
Demain, le père et le garçon...
Quoi, le poète de la famille
A-t-il besoin d'autre chanson ?

La famille est tout un poème
Dont le prologue est un berceau ;
Il faut l'air à l'enfant qu'on aime
Comme il faut l'air à l'arbrisseau.
Dans la ville où le dehors brille
Cet air manque à bien des foyers...
Le poète de la famille
Doit parler du prix des loyers.

A l'enfant, le cœur s'abandonne,
Ce tout-chétif est tout-puissant ;
Le morceau de pain qu'on lui donne
On le paierait de tout son sang.
Chaque hiver, sous une guenille,
Que d'enfants grelottent la faim !...
Le poète de la famille
Doit répéter : Il faut du pain !

Nos fils ont enfin l'âge d'homme,
Au menton, pousse un blond duvet,
Ils sont fiers et radieux comme
L'orgueil maternel les rêvait.
Partez conscrits, qu'on vous fusille,
La mitraille y va carrément...
Le poète de la famille
Doit pousser au désarmement !

Cet autre avait toutes les sèves,

De seize ans l'ardente chaleur,
Un cerveau peuplé de doux rêves,
C'était Chérubin dans sa fleur.
Mais il frôle un soir, une fille...
Caduc, il meurt à l'hôpital...
Le poète de la famille
Doit flétrir tout amour vénal !

Voyez ce bon père sourire ;
Ses doigts, au travail résignés,
Ont glissé dans sa tirelire
Des sous durement épargnés.
Mais un long chômage les pille,
C'est comme une louve au bercaïl...
Le poète de la famille
Proclame le droit au travail.

Chaque jour une fosse fraîche
Voit tous les parents prosternés,
Et pourtant, le Dieu qu'on nous prêche
A des élus et des damnés ;
Pendant qu'en enfer, son fils grille,
La mère est béate au ciel bleu...
Le poète de la famille
Prend-il cet ogre pour un Dieu ?

C'est donc bien à tort qu'on me gronde ;
J'ai beau me blottir dans mon nid,
La famille contient le monde,
L'atome contient l'infini.
Avec cette pointe d'aiguille
Je me sens plus fort que Samson...
Le poète de la famille
A-t-il besoin d'autre chanson ?

Et cette pochade rubiconde, à boire et à chanter, rabelaisienne, sur Noé le premier ivrogne de la terre ? Dégustez-moi ce fumet éloquent, brossé de main de maître :

NOÉ LE VIGNERON

Octobre a donné tout son lait,
Le pressoir a fait sa besogne,
Le pampre est rouge et violet,
Comme le nez d'un vieil ivrogne.
Là-bas, le soleil ivre-mort,
Roule sous la table et s'endort.

Refrain :

Ah ! Père Noé,
Ton nom soit loué !
Buvons ! Buvons !

Voici les temps que nous rêvons ;
 Sur la futaille au ventre rond,
 Chantons Noé le vigneron !

A-ton peint sur notre tonneau
 Le profil de ce patriarche,
 Qui conçut un dégoût de l'eau,
 Pour en avoir trop vu dans l'arche ?
 Le rire greffé de ses mains,
 Bourgeonne aux lèvres des humains !

Noé, quand vient le temps vermeil,
 Taille les ceps rangés en lignes ;
 Il s'entend avec le soleil,
 Son regard fait mûrir les vignes.
 Le grain noir qu'il touche en est bleu,
 Le blanc prend des tâches de feu.

Noé visite notre ciel,
 A cheval sur une comète ;
 Du bonhomme Pantagruel
 C'est lui qui cercla la feuillette,
 Ce « benoist piot » nous attend,
 Place à tous et buvons d'autant.

Vendangeurs, les temps sont venus,
 Les cieux mûrs n'auront plus de voiles ;
 Noé dans la cuve à pieds nus
 Trépigne des grappes d'étoiles.
 L'avenir est un vin nouveau
 Qui déjà nous monte au cerveau.
(refrain)

Voici une apologie sur le mariage, une critique réaliste, terre à terre, amère et ironique du Code. Pottier, qui était pour l'égalité des sexes, s'y élève avec force, contre la tyrannie légale du mari envers la femme, des parents envers les enfants.

L'ARTICLE DU CODE

Quand une fille est bien dotée,
 Son père aisément s'en défait ;
 La marchandise ainsi cotée,
 Trouve acquéreur, c'est marché fait.
 Le maire, lisant la sentence,
 Lui dit en vieux juge aguerri :
 « La femme doit obéissance,
 « Obéissance à son mari ! »

Elle avait compté sans barème,
 Se disant, dans son chaste vœu :

« Que la vie à deux, quand on s'aime,
 « C'est faire son nid dans le bleu !
 Quel plomb sur ces rêves d'enfance !
 La basse-cour au colibri !
 « La femme doit obéissance,
 « Obéissance à son mari ! »

Elle a déjà bien peine à vivre,
 Avec l'air du pays natal.
 Lui, ce folio de grand-livre,
 N'a qu'un pays : le Capital.
 Le sucre exigeant sa présence,
 Il la traîne à Pondichéry :
 « La femme doit obéissance,
 « Obéissance à son mari ! »

Elle est mère, et folle, elle apprête
 Pour son fils un sein triomphant.
 Ses cris vont nous rompre la tête,
 Dit-il ; en nourrice l'enfant !
 Quoi ! Son fils ! Son autre existence
 D'un lait d'étrangère nourri ?
 « La femme doit obéissance,
 « Obéissance à son mari ! »

Elle a honte, résiste et pleure.
 Sentant le vin à plein baiser,
 La brute ordonne, c'est son heure,
 C'est sa chose : il veut en user !
 Viol ou lâche complaisance,
 Il faut boire un amour suri ;
 « La femme doit obéissance,
 « Obéissance à son mari ! »

Et qu'est-ce après tout que la femme ?
 La servante de la maison.
 Un concile dispute une âme
 A cet animal sans raison.
 Eut-elle génie et puissance,
 Fut-il un crétin rabougri,
 « La femme doit obéissance,
 « Obéissance à son mari ! »

Voici, dans une tout autre gamme, un poème troublant ; aux images tristes, froides, rappelant le premier siège de Paris, en 1870. C'est simple, et cependant quelle émotion ne soulève-t-il pas dans l'âme, après un quart de siècle, ce souvenir de l'année terrible !

L'ARBRE DE NOËL
(SIÈGE DE PARIS, 1870)

Des petits bébés roses
Les paupières sont closes.
C'est ainsi tous les ans :
L'arbre de la famille,
Comme un lustre scintille,
Tout chargé de présents.

A l'arbre de Noël
Petit garçon, petite fille,
A l'arbre de Noël

Qui donc vient d'allumer les étoiles du ciel ?

Ah ! C'était bon naguère ;
Cette nuit, c'est la guerre,
L'arbre est un blanc sapin,
Le chaume en feu s'écroule,
Il neige, le sang coule,
Bébé n'a pas de pain.

A l'arbre de Noël
Les noirs corbeaux volent en foule ;
A l'arbre de Noël

Qui donc rallumera les étoiles du ciel ?

Plus de belles images,
Plus de petits ménages
Pendus à l'arbre vert.
Il fait un froid de tombe,
Le franc-tireur qui tombe
Par la neige est couvert.

A l'arbre de Noël
Fleurit l'obus, mûrit la bombe
A l'arbre de Noël

Qui donc rallumera les étoiles du ciel ?

Plus de ces bagatelles
De festons, de dentelle,
Ou de hochets d'argent.
Le fléau nous enserre,
La vermine et l'ulcère
Dévorent l'indigent.

A l'arbre de Noël
Pend le haillon de la misère ;
A l'arbre de Noël

Qui donc rallumera les étoiles du ciel ?

Nous sommes ici en présence d'un fait
grave, d'une parfaite vérité, constatée même

par les Jules Simon qui ont écrit sur les plaies
sociales.

Ce que dit là Pottier est cruel, terrible,
mais c'est à la lettre d'un bout à l'autre ; nous
ne pouvons que le déplorer en le constatant :

LE CONTREMAÎTRE DE FABRIQUE

Comme un pacha, j'ai mon sérail ;
Ma belle enfant, je veux t'y mettre,
Contremaître est pire que maître,
Si tu dis : non ! Pas de travail !

Les blondes, les rousses, les brunes,
Tout y passe ; on n'est pas, mon cœur,
Le contremaître pour des prunes,
J'exerce le droit du seigneur.
Que ce soit chose convenue,
Nous nocerons aux bons endroits,
Il faut payer ta bienvenue ;
Je ne fais pas de passe-droits !

Tes lèvres sont comme deux fraises,
Mais tu boudes, je le vois bien ;
Mes pièces, dis-tu, sont mauvaises,
L'ouvrière n'y gagne rien !
Si c'est pour cela que tu pleures,
J'en ai d'un autre numéro,
Si tu veux choisir les meilleures,
Viens me trouver à mon bureau.

Mon nez bourgeoine et se culotte,
Que veux-tu ? C'est le vin du cru

.....
.....³³

Les plus sages me font des mines,
Pour moi se prennent aux cheveux,
Vois, là-bas, ce tas de gamines
J'en fais déjà ce que je veux.

Mais je suis bon diable, ma biche,
Si j'enfile... mon chapelet,
Mariée ou non, je m'en fiche,
Épouse ton Jean, s'il te plaît !
Un mari geint, puis se résigne ;
D'ailleurs, s'il venait à broncher,
Sur son livret, je mets un signe,
Malin, s'il vient à s'embaucher !

Quand tu seras ma protégée,
Tu la couleras douce ici :

³³ Sur le manuscrit de Pottier ces deux vers manquent.

Au travail, la mieux partagée,
D'honneur, tu me diras : merci !
Pour la prime, je suis sévère,
Faire produire est mon orgueil,
Les patrons ne s'en privant guère,
Du côté des mœurs, ferment l'œil !

Vous vivez tous de la fabrique,
Le père et la mère sont vieux,
Tes frères parlent politique,
Tous à sacquer sans tes beaux yeux.
A leur profit, sois bonne fille,
Le ménage n'est pas rupin,
Fais ça du moins pour la famille :
Tu leur ferais perdre leur pain !

Comme un pacha, j'ai mon sérail ;
Ma belle enfant, je veux t'y mettre,
Contremaître est pire que maître,
Si tu dis : non ! Pas de travail !

RETOUR D'EXIL 1881.

Voici une rêverie poétique, qui est une nouvelle note dans la gamme de Pottier ; voyez, en la lisant, si l'idéal est poussé assez loin dans cette...

FLEUR DU BLEU

Pars, me dis-tu, pars, mon poète,
Mais au retour, rapporte-moi,
Comme dans "La Belle et la Bête",
Une rose ou prends garde à toi !
— C'est toi, la Belle et tu m'effraies !
Moi, l'autre, je me pique au jeu,
Lys, pervenche, ou rose des haies,
Je vais cueillir ma fleur dans le pays du bleu !

Rien de ton gazon, grande route,
Il sent la ville... ailleurs mes pas ;
La montagne abrite sans doute,
Des plantes qu'on ne connaît pas.
Plantes dont la tige est un cierge,
Et dont la corolle est un feu,
Dans un cloître d'herbe, une vierge.
Je vais cueillir ma fleur dans le pays du bleu !

Il neige là-haut, par saccades,
Décembre ou mai, quel est ce mois ?
Il me monte un bruit de cascades,
Avec l'âpre senteur des bois.
L'écume fleurit l'eau ! La neige

Fleurit l'air, mon âme, en ce lieu,
Fleurit la solitude... où vais-je ?
Je vais cueillir ma fleur dans le pays du bleu !

Ah ! Loin des serres du factice,
Si j'avais des ailes, j'irais,
J'irais cueillir, Sainte Justice,
Ton bleu lotus pour les cœurs vrais !
Encore idiote, assassine,
La terre n'est pas ton milieu,
Les vers rongeraient ta racine,
Je vais cueillir ma fleur dans le pays du bleu !

J'ai gravi les sentiers du rêve,
J'en redescendrai triste et las,
Car en vain l'Idéal s'élève,
La Réalité, reste en bas !
Sur les cimes des fantaisies.
Ma belle ; j'accomplis ton vœu.
Qu'y pousse-t-il ?... des Poésies,
Je cueille enfin la fleur dans le pays du bleu !

Enfin, voici, pour finir, un conte de fées, mis au point, c'est-à-dire, non plus raconté comme au temps jadis, mais modernisé, fait pour les enfants de la future génération.

LA FIANCÉE DE L'AVENIR

Enfants, voulez-vous un conte ?
Or, il était une fois
Un roi qui, craignant mécompte,
De bru n'osait faire choix.
Mainte princesse amorcée
L'obsède ; il veut en finir,
Et choisir la fiancée
Du petit prince Avenir.

En tête des prétendantes
Est la vieille Autorité,
Qui n'a que deux dents branlantes
Monarchie et Papauté.
Aux tortures exercée,
Sa main ne sait plus bénir :
Ce n'est pas la fiancée
Du petit prince Avenir.

Vient la Guerre à sombre mine,
Sotte raison des plus forts,
Qui, partout, semant famine,
Fait sa moisson de corps morts.
L'homme, à sa gloire insensée,
N'a plus de choix à fournir :

Ce n'est pas la fiancée
Du petit prince Avenir.

Puis la Financière-Usure,
A l'œil avide et moqueur,
Qui remplit outre mesure
Le sac qui lui sert de cœur.
Sa bouche froide et pincée
Suce l'or à s'en jaunir :
Ce n'est pas la fiancée
Du petit prince Avenir.

Voici les vieilles Routines
Des erreurs, le vieux sérail,
Les Morales libertines
A la pudeur d'éventail.
Cour impotente et cassée
D'un règne qui va finir :
Ce n'est pas la fiancée
Du petit prince Avenir.

La filleule d'un génie,
Soudain traverse l'azur :
C'est la princesse Harmonie,
Dans un char plein de blé mûr.
Par ses mains ensemencée,
La terre au ciel va s'unir :
Ah ! C'est bien la fiancée
Du petit prince Avenir.

Le cœur du prince palpite,
La Princesse tend la main,
Mais la troupe décrépète,
Met obstacle à leur hymen.
Bourreaux et maréchaussée,
Juges, dressés à punir,
Poursuivent la fiancée
Du petit prince Avenir.

CONCLUSION

Or, ici mon conte cesse,
C'est à vous, enfants charmants,
De délivrer la Princesse
Et d'unir les deux amants.
Sur notre tombe effacée,
Le sol va se rajeunir
Pour fêter la fiancée
Du petit prince Avenir.

Chapitre IX

LA MORT !

Pottier ne devait pas jouir longtemps de la popularité que lui fit la publication des *Chants Révolutionnaires*.

Il mourut quelques mois plus tard, au commencement de novembre 1887.

Le journal *L'intransigeant*, par la plume d'Ernest Roche, et le journal *La justice*, par celle de Longuet rappellent la vie si belle de ce défenseur du prolétariat, dans des articles vibrants.

Ses anciens collègues à la Commune publient la convocation suivante :

« *Aux travailleurs parisiens,*

Eugène Pottier est mort.

Ses anciens collègues à la Commune actuellement présents à Paris se sont réunis et ont décidé de placer ses obsèques sous le patronage de tous les travailleurs.

Le peuple de Paris, qui a toujours su honorer les siens, répondra à cet appel. Il viendra saluer une dernière fois celui dont toute la vie a été consacrée à la cause sociale et qui fut en même temps que le soldat, le poète de la Révolution.

CHAMPY, DEREURE, CLOVIS DUPONT, URBAIN.

Le peuple y répond, et, le lendemain, 8 novembre, à une heure et demie, une foule énorme stationne devant la maison mortuaire, 2, rue de Chartres, au coin du boulevard de la Chapelle. Elle vient rendre hommage au noble défenseur de la cause des petits, des miséreux, au chantre inspiré de la Révolution.

Un incident, au moment de la mise en bière, retarde le départ ; les manifestants arrivent toujours et stationnent dehors, bien entendu — on ne peut faire entrer 10,000 personnes dans une maison — en attendant la levée du corps. La police est nombreuse et l'on sent qu'elle n'a qu'un désir : celui de chercher l'occasion de s'entretenir la main. Elle la trouve dans une hampe de drapeau entourée de papier. Le policier Honorat qui dirige cette agression, s'avance vers le citoyen Chauvet qui porte le drapeau du groupe du Parti ouvrier du XVI^e arrondissement.

— Donnez-moi votre drapeau, dit-il insollement.

— Non, répond le porte-drapeau.

— De quelle couleur est-il ? Continue le rous-sin.

— Je n'ai pas à vous renseigner, répond le citoyen Chauvet.

— Je le veux. Et se tournant vers l'officier de paix Thiébault : Enlevez-moi ça, dit-il.

C'est une bagarre, on se rue les uns sur les autres, la mêlée est générale, on s'assomme.

Les citoyens Vaillant, Clovis Hugues, Lavy, Joffrin, députés et conseillers municipaux s'interposent ; ils protestent : ils sont malmenés ; bousculés, amenés au poste de police.

Plusieurs autres arrestations sont faites.

A deux heures, on place le cercueil sur l'humble corbillard des indigents — celui que voulut Victor Hugo — et le cortège se met en marche. Sur le passage du cortège, toutes les têtes se découvrent. Il était touchant de voir, aux arrêts causés par la rencontre des voitures et des tramways, les voyageurs se lever de leur siège, agitant leurs chapeaux et criant avec la foule qui répondait : Vive Pottier ! Vive la Commune !

Les forains devant lesquels on passait, arrêtaient leurs bruyantes musiques et leurs parades. Une masse compacte se porte en avant jusqu'au cimetière.

A 3 heures 1/2 on arrive au Père-Lachaise, les drapeaux rouges sont alors déployés. Il flotte sur son cercueil, ce drapeau rouge qu'il a tant aimé, tant invoqué, près du caveau provisoire où a été déposé le cercueil ; des discours ont été prononcés par les citoyens Chabert, Léonie Rouzade, Champy, Chauvière, Eudes, Legrandais, Longuet, Viard, Vaillant qui rend hommage à Pottier et s'élève avec indignation contre les attentats dont les policiers du sieur Honorat, séides de tous les pouvoirs se sont rendus coupables.

Fournière, dans un discours souvent applaudi, a développé cette judicieuse remarque que l'art pour l'art manque de but et qu'il n'atteint le sublime qu'à la condition d'avoir, comme les vers de Pottier une destination sociale. Louise Michel, avec cette éloquence du cœur qui lui est particulière a rappelé que Pottier vécut, souffrit et écrivit ces pages immortelles, non pour une caste, non pour un pays, mais pour la Révolution universelle, qui enlèvera bientôt toutes les patries dans un commun sentiment de paix de justice et de fraternité.

Enfin, le citoyen Ernest Roche prononce un éloquent discours, dont la péroraison est acclamée par les cris de : « Vive la Commune ! » La voici :

« Il me semble que la mort de cet homme, dans les circonstances que nous traversons, prend une signification et une éloquence éclatantes.

« Partout, la gangrène bourgeoise décompose et tue le corps social ; des hommes sans talent, sans vertu, sans force, réussissent par excès d'effronterie, à s'emparer de la richesse collective ; ils tiennent les organes vitaux de la production nationale ; ils possèdent la boutique aux milliards et le bazar aux honneurs. Ils nous avilissent, ils sont les rois de la République, on attendant qu'ils deviennent les valets d'un d'Orléans, ou les lieutenants de Guillaume... Et Pottier, cet homme de bien, meurt dans la misère. Il a été, lui aussi, aux honneurs et au pouvoir ; regardez ses mains ; elles sont peut-être noires de poudre ou rouges de sang, elles sont pures de tripotages et de vol ! Jean Misère s'est abattu au coin d'une impasse, jetant comme dernière malédiction ce cri : Ah ! Mais... ça ne finira donc jamais ?... Jamais est une échéance trop éloignée. La patience est à bout, et le peuple te répond, ô Pottier : « ça finira bientôt ! »

La foule s'écoule lentement, commentant les événements de la journée.

Le soir même, de nombreuses protestations étaient rédigées et paraissaient dans les journaux. *Le cri du peuple*, qui, par rancune personnelle, n'avait pas parlé, comme il l'eut fallu dans la maison de son ami Vallès, de la mort de Pottier, publiait une lettre de Joffrin et Lavy et un premier-Paris enflammé signé : *Le cri du peuple*, intitulé : *Il faut en finir !*

De son côté, le « Cercle Germinal », dont Pottier était membre d'honneur, votait sur une proposition la protestation suivante :

« Le Cercle Germinal proteste de toute son énergie contre les actes de brutalité accomplis par la police, et blâme les ordres donnés, pour assommer les citoyens qui assistaient aux obsèques du citoyen Eugène Pottier.

Il flétrit les argousins et leurs chefs et engage les socialistes à prendre à l'avenir des mesures qui garantissent leur vie et leur liberté.

Pour le Cercle : Le Secrétaire,
E. MUSEUX »

L'année suivante, au premier anniversaire de la mort de notre ami, le « Cercle Germinal » se rendit au Père-Lachaise. On déposait un bouquet sur sa tombe et le citoyen Roux y rappela sa vie.

Depuis, on a, à différentes reprises, tenté de réunir les amis et les admirateurs de Pottier, afin de créer un Comité et d'élever sur le terrain donné par le conseil municipal, où il repose, un monument digne de lui, durable, rappelant aux générations futures le poète révolutionnaire, l'artiste, le grand cœur qu'il fut.

Le Comité a été formé ; il a fait appel aux souscriptions, elles ne sont guère venues : on a vite oublié de nos jours.

Il est donc écrit que Pottier, méconnu de son vivant, sera dédaigné dans la tombe, alors que sa réputation grandit tous les jours. Il est donc écrit qu'on laissera sa tombe sans le plus humble des bustes alors que tant d'inconnus et d'incapables ont leur statue ?

La citoyenne Pottier, la digne et infortunée compagne du vaillant chansonnier, qui partagea son exil, verrait, avec une consolante satisfaction, Eugène Pottier avoir son monument. Nous formons des vœux, et des plus sincères, pour la réalisation la plus prompte de cette espérance.

Le conseil municipal de Paris et le conseil général de la Seine avaient accordé la somme de 800 francs manquant pour ce monument.

Le ministre de l'Intérieur biffa cette allocation d'un trait de plume.

Quoi qu'il en soit, le médaillon sculpté par Bacquet ombragera sa tombe, et le nom de Pottier est et restera gravé dans notre cœur, comme celui d'un des plus dignes défenseurs du prolétariat !

FIN

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Une biographie tendre et respectueuse, à la découverte d'un homme, dont l'œuvre poétique de l'auteur de la chanson la plus célèbre au monde : L'internationale, est fort peu connue, et pourtant elle est d'une humanité incroyablement bouleversante.

Nations, qui n'en serez qu'une !
Croyez en ce sillon de feu,
C'est le drapeau de la Commune
Passant, songe sous le ciel bleu !
Ce jour n'est pas fait pour maudire :
Notre bannière aux flots pourprés
Vous porte le dernier sourire
De tous nos frères massacrés !
Par la raison, Socialistes,
— Ou par la Force — il faut demain
Arracher aux capitalistes,
L'outillage du genre humain.
Et pour fêter notre victoire,
Chambardement universel !
Papa Picnic, invite à boire,
Gambrinus et Pantagruel.



Partage gratuit-libre de Droits